CINEMA l'Avant-Scène

NUMERO 3
15 AVRIL 1961
Le 15 de chaque mois

au sommaire
(Textes intégraux)

LA PRINCESSE DE CLÈVES

LE ROSSIGNOL DE L'EMPEREUR DE CHINE

SAINT-BLAISE-DES-SIMPLES

NF 2,50

HENRI II
(1519-1559)
Roi de France
40 ans

CATHERINE DE MEDICIS
(1519-1589)
Reine de France
Femme de Henri II
40 ans

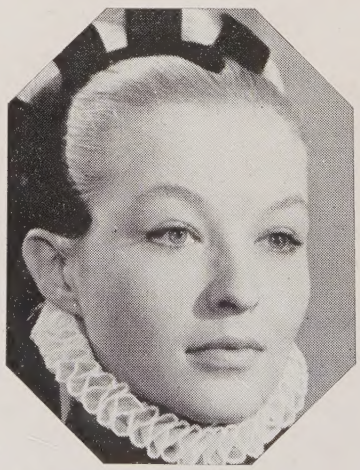
DIANE DE POITIERS
(1499-1566)
Favorite de Henri II
60 ans

FRANÇOIS II
(1544-1560)
Dauphin, puis Roi de France
15 ans

MARIE STUART
(1542-1587)
Epouse de François II
Amoureuse du Duc de Nemours
17 ans

DUC DE CHARTRES
Vidame
Amant de Catherine de Médicis
22 ans

PRINCE DE CLÈVES
40 ans



PRINCESSE DE CLÈVES
Epouse du Prince
Cousine du Vidame
18 ans

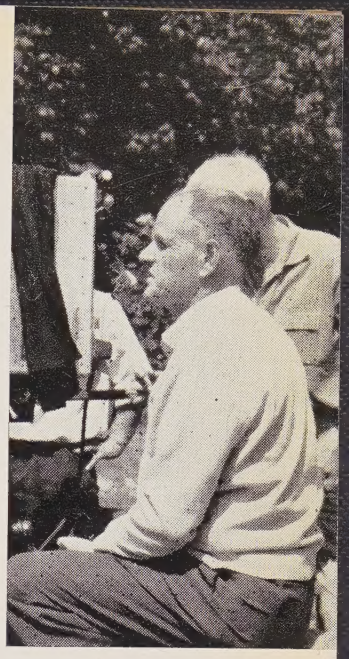
DUC DE NEMOURS
Amoureux de la Princesse
20 ans

L'ACTION SE SITUE EN 1559

LA PRINCESSE DE CLÈVES

Co-Production franco-italienne	ROBERT DORFMANN Cinétel - Silver Films - Paris Produzioni cinematografiche « Méditerranée » - Rome Enalpa Films - Rome
Réalisation	JEAN DELANNOY
Scénario	d'après le roman de Mme DE LA FAYETTE paru en 1678
Adaptation et paroles	JEAN COCTEAU de l'Académie Française
Musique	GEORGES AURIC
Interprétation	
Le Roi	RAYMOND GEROME
La Reine Catherine de Médicis	LEA PADOVANI
Diane de Poitiers	ANNIE DUCAUX
La Dauphine Marie Stuart	RENEE-MARIE-POTET
Le Prince de Clèves	JEAN MARAIS
La Princesse de Clèves	MARINA VLADY
Le Duc de Nemours	JEAN-FRANÇOIS PORON
Le Vidame de Chartres	HENRI PIEGAY
Le Dauphin, puis François II	ALAIN FERAL
Le Bouffon	PIERAL
Le Chevalier de Guise	IVAN DOMINIQUE
Madame de Mercœur	LEA GRAY
Le Médecin	JACQUES HILLING
Ambroise Paré	HUBERT DE LAPPARENT
Le Majordome	GEORGES LYCAN
Le Peintre	MONCORBIER
Madame de Martigues	JOSEE STEINER
L'Ambassadeur d'Angleterre	ANTONY STUART
Equipe technique	
Images	HENRI ALEKAN
Décors	RENE RENOUX
Costumes	MARCEL ESCOFFIER
Assistant	JACQUELINE GUYOT
Montage	HENRI TAVERNA
Son	JACQUES LEBRETON
Cameraman	HENRI TIQUET
Assistants à la Réalisation	ALAIN BOUDET et JOSEPH DRIMAL
Assistants aux Décors	PIERRE TYBERGHEIN et ANDRE BAKST
Photographe	MARCEL DOLE
Régisseur général	ERIC GEIGER
Robes	PIERRE CARDIN
Direction musicale	JACQUES METEHEN
Script-Girl	CLAUDE VERIAT
Assistants Prises de Vues	RAYMOND MENVIELLE et RENE CHABAL
Assistants Son	JACQUES GERARDOT et GUY MAILLET
Assistante Montage	ARLETTE LALANDE
Assistante Costumes	MARIE-CLAUDE FOUQUET
Ensembliers	ROBERT CHRISTIDES et ROGER JOINT
Administrateur	HENRI DUTRANNOY
Secrétaire de Production	MARGUERITE THEOULE
Maître de Ballet	LEONE MAIL
Conseiller hippique	FRANÇOIS NADAL
Cavalerie et Attelages	DEBUT DE ROSEVILLE
Directeur de Production	LEON CARRE
Procédé	EASTMANCOLOR - DYALISCOPE
Distribution	CINEDIS
Durée	1 h. 55
Musique	EDITIONS TRANSATLANTIQUES

Première mondiale (Soirée de Gala) Paris ● Le Colisée : 21 mars 1961
Première publique : 22 mars 1961

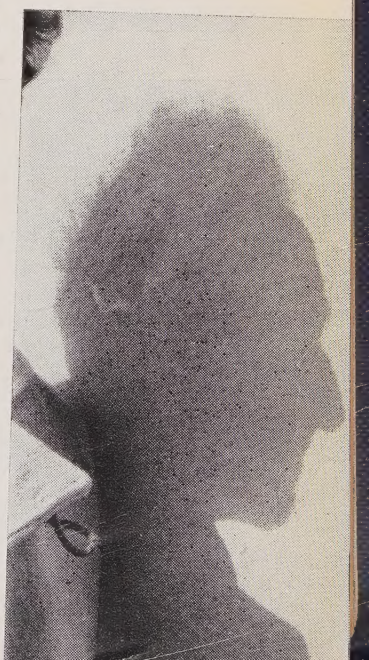


JEAN DELANNOY

Photos Cinetel-Silver-Films

© Robert Dorfmann 1961

JEAN COCTEAU



1

Le bal au Louvre (p. 14).

Jean-François Poron et Marina Vlady.

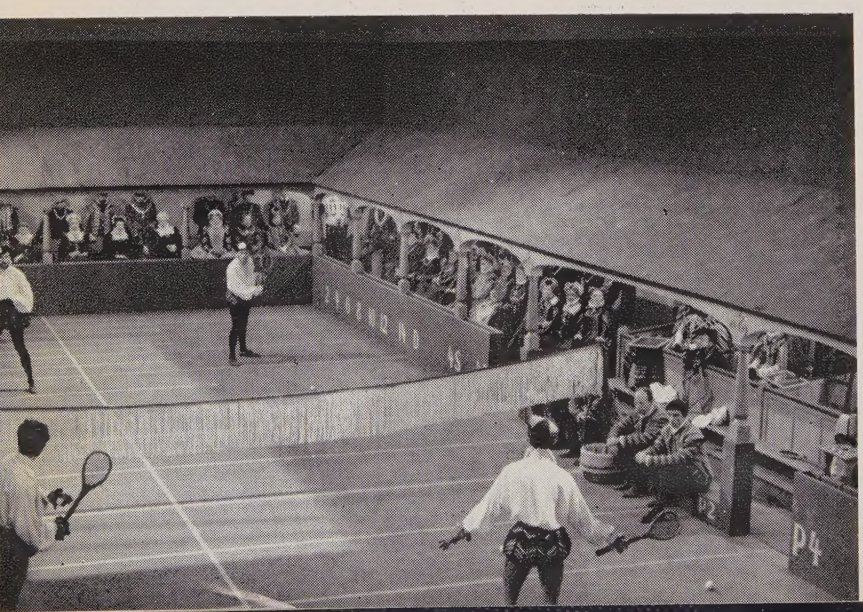
Peu à peu, ils dansent comme dans un rêve, sans s'apercevoir qu'on les regarde. Le Duc ne quitte pas des yeux le visage de la Princesse. il la contemple avec une admiration pleine de gravité. Elle le considère avec un trouble profond qu'elle n'arrive pas à surmonter

2

Contre-gage du Roi (p. 14).

Marina Vlady, Raymond Gérôme, Jean-François Poron et Jean Marais.

CLÈVES, *à sa femme* : Je crois, Madame, que vous êtes la seule ici à ne pas connaître le Duc de Nemours.



3

Jeu de Paume (p. 15).

Raymond Gérôme, Yvan Dominique, Jean-François Poron et Henri Piegay.

La phase du jeu se déroule brillamment, chacun des joueurs renvoyant la balle dans le camp adverse après l'avoir fait rebondir sur les parois. Guise rattrape la balle, la renvoie. Le Vidame la rate. Les loges applaudissent.

4

Le Vidame dans le boudoir de la Reine (p. 17).

Henri Piegay et Léa Padovani.

LA REINE CATHERINE DE MÉDICIS : Attention, Chartres, j'ai horreur qu'on me dupe.

5

La lettre perdue (p. 18).

Jean-François Poron, Henri Piegay et Pieral.

Le nain ramasse la lettre, se retourne, ricane, et jette un coup d'œil alentour. Sa méchanceté en éveil ne va pas tarder à lui dicter le parti à tirer de l'aubaine

6

La dictée (p. 22).

Jean-François Poron et Marina Vlady

LA PRINCESSE, *dictant* : C'est la crainte où je suis de vous perdre qui m'oblige à m'éloigner de vous. . .

La Princesse de Clèves

L'histoire de Mme de La Fayette n'est autre qu'une orgie de pureté. Il était difficile de la faire admettre par une jeunesse très libre. Peut-être un excès de liberté, une impossibilité de désobéir et la fatigue qui en résulte, lui permettront-ils de comprendre l'étrange attitude d'une femme qui demande à son mari de la défendre contre les élans de son cœur.

Sauf certaines licences, indispensables à rendre l'intrigue d'un film moins longue, nous avons conservé la ligne vigoureuse d'un style que la romancière opposait aux guirlandes de l'époque. Notre espoir est que la noblesse d'âme et la tenue morale des personnages, correspondant à l'espèce d'armure somptueuse de leurs costumes, transporteront le public à travers les âges et les séduiront par un spectacle semblable à celui que nous réserve, peut-être, la découverte de mondes lointains et inconnus.

Je félicite Jean Delannoy, au lieu d'avoir costumé du présent en passé, d'avoir donné force d'actualité à une période morte, aussi étrangère à la nôtre que la faune et la flore des astres.

Jean Cocteau
* 1961

Marina Vlady dans le rôle de la PRINCESSE DE CLÈVES

Filmographie :

JEAN DELANNOY

Né le 12 janvier 1908 à Noisy-le-Sec (Seine).
Famille protestante.
Licencié ès Lettres.
Démarcheur en banque, décorateur, journaliste.
Aborde le cinéma (1927) comme acteur, puis comme monteur. Monte 75 films entre 1930 et 1935.
Assistant de Jacques Deval, Félix Gandera, etc.
Réalisateur de :

1934. *Une Vocation irrésistible* (court métrage).

1935. *Paris-Deauville.*

1937. *Ne tirez pas Dolly !* Comédie policière interprétée par Dinah Sinéty, Pauline Carton, André Roanne, et Jean Tissier.

1938. *La Venus de l'or.* Adaptation Jean Delannoy et Charles Méré. Interprètes : Mireille Balin, Conchita Montenegro, Jacques Copeau, Daniel Lecourtois.

1940. *Le Diamant noir.* D'après le roman de Jean Aicart. Interprètes : Gaby Morlay, Charles Vanel, Maurice Escande, Louis Carletti et Carlettina.

1339. *Macao* (ou *L'Enfer du Jeu*). Film tourné en 1939. Présenté sous une version différente fin 1942 et sous sa version originale en 1945. La différence entre les deux versions fut imposée par les Allemands. Toutes les scènes jouées par Eric von Stroheim furent retournées avec Pierre Renoir. Générique : d'après Maurice Dekobra. Musique de Georges Auric. Photo Nicolas Hayer et Fred Langenfeld. Interprètes : Sessue Hayakawa, Mireille Balin, Eric von Stroheim (ou Pierre Renoir), Roland Toutain, Louise Carletti, Henri Guisol, Georges Lannes.

1941. *Fièvres.* Scénario et dialogues : Charles Méré. Interprètes : Tino Rossi, Jacqueline Delubac, Madeleine Sologne, Ginette Leclerc. René Genin, Louvigny, Lucien Gallas.

1942. *L'Assassin a peur de la nuit.* Adaptation d'un roman de Pierre Véry. Dialogues : Pierre Véry. Musique : Georges Auric. Photo : Paul Cotteret. Interprètes : Jean Chevrier, Mireille Balin, Louise Carletti, Jules Berry, Henri Guisol.

1942. *Pontcarral, colonel d'Empire.* D'après un roman d'Albéric Cahuet. Adaptation et dialogues : Bernard Zimmer. Photo : Christian Matras. Musique : Louis Beydts. Décors : Piménoff. Interprètes : Pierre Blanchar, Annie Ducaux, Suzy Carrier, Guillaume de Saxe, Jean Marchat, Lucien Nat, Simone Valère, Granval.

1943. *L'Eternel Retour.* Scénario, adaptation et paroles de *Jean Cocteau.* Photo : Roger Hubert. Musique : *Georges Auric.* Décors : Georges Wakhevitch. Production : André Paulvé. Interprètes : *Jean Marais,* Madeleine Sologne, Yvonne de Bray, Jean Murat, Jean d'Yd, *Pieral,* Junie Astor, Roland Toutain, Alexandre Régnault. (*Les noms en italique sont ceux de l'équipe partiellement reformée autour de Delannoy, près de 20 ans plus tard, pour « La Princesse de Clèves »*).

1944. *Le Bossu.* D'après Paul Féval. Adaptation et dialogues de Bernard Zimmer. Photo : Christian Matras. Musique : Georges Auric. Interprètes : Pierre Blanchar, Yvonne Godeau, Louvigny.

1945. *La Part de l'Ombre.* Scénario : Charles Spaak. Musiques : Georges Auric. Photo : Christian Matras. Interprètes : Edwige Feuillère, Jean-Louis Barrault, Raphaël Patorni.

1946. *La Symphonie pastorale.* D'après André Gide. Adaptation : Jean Aurenche et Jean Delannoy. Dialogues : Jean Aurenche et Pierre Bost. Musique : Georges Auric. Photo : Armand Thirard. Décors : René Renoux. Montage : Suzanne Fauvel. Production : Gibé. Interprètes : Michèle Morgan, Pierre Blanchar ; Jean Desailly, Line Noro, Andrée Clément, Louvigny, Rosine Luguet. (Grand Prix du Festival de Cannes 1946.)

1947. Publication dans les « Cahiers du Cinéma » du scénario de Aurenche et Bost, *Jeanne d'Arc,* que devait réaliser Jean Delannoy.

1947. *Les Jeux sont faits.* Scénario : Jean-Paul Sartre. Adaptation : Jean Delannoy et J.-L. Bost. Dialogue : J.-P. Sartre. Photo : Christian Matras. Musique : Georges Auric. Décors : Serge Piménoff. Montage : Taverna. Interprètes : Marcel Pagliero, Marguerite Moréno, Micheline Presle, Charles Dullin, Jacques Erwin, Mouloudji, Fernand Fabre, Jean Daurand, Jim Gérald, Renaud-Mary, Guy Decomble, Dorval.

1948. *Aux Yeux du souvenir.* Scénario : Henri Jeanson et Georges Neveux. Adaptation : Jean Delannoy et Henri Jeanson. Dialogue : Henri Jeanson. Photo : Robert Le Febvre. Musique : Georges Auric. Décor : René Renoux. Montage : James Cuenet. Interprètes : Jean Marais, Michèle Morgan, Jean Chevrier, Robert Murzeau, Colette Mars et le concours de René Simon et de ses élèves.

1948-1949. *Le Secret de Mayerling.* Scénario Jacques Rémy. Adaptation : Jacques Rémy et Jean Delannoy. Dialogues : Philippe Hériat. Photo : Robert Le Febvre. Musique : Louis Beydts. Décor : Raymond Druard. Montage : J. Cuenet. Interprètes : Jean Marais, Dominique Blanchar, Sylvia Montfort, Marguerite Jamois, Jacques Dacqmine, Michel Vitold, Jean Debucourt, Raphaël Patorni.

1950. *Dieu a besoin des hommes.* D'après le roman d'Henri Queffelec, « Un Recteur de l'Ile de Sein ». Adaptation et dialogues : Jean Aurenche et Pierre Bost. Musique : René Cloérec. Décors : René Renoux. Photo : Robert Le Febvre. Montage : J. Cuenet. Interprètes : Pierre Fresnay, Madeleine Robinson, Andrée Clément, Jean Brochard, Daniel Gelin, Balpetré, Sylvie, Marcelle Géniat, Jean-Pierre Mocky, Daniel Ivernel, Lucienne Bogaërt.

1951. Projet non réalisé sur une vie de « Martin Luther ». Adaptation : Jean Delannoy et Alexandre Astruc. Dialogues : Roland Laudenbach. Interprète : Pierre Fresnay.

1951. *Le Garçon sauvage,* d'après Edouard Peisson. Adaptation et dialogues : Henri Jeanson, Photo : Robert Le Febvre. Musique : Paul Misraki. Interprètes : Madeleine Robinson, Frank Villard, Pierre Michel Beck, Dora Doll, Doulking.

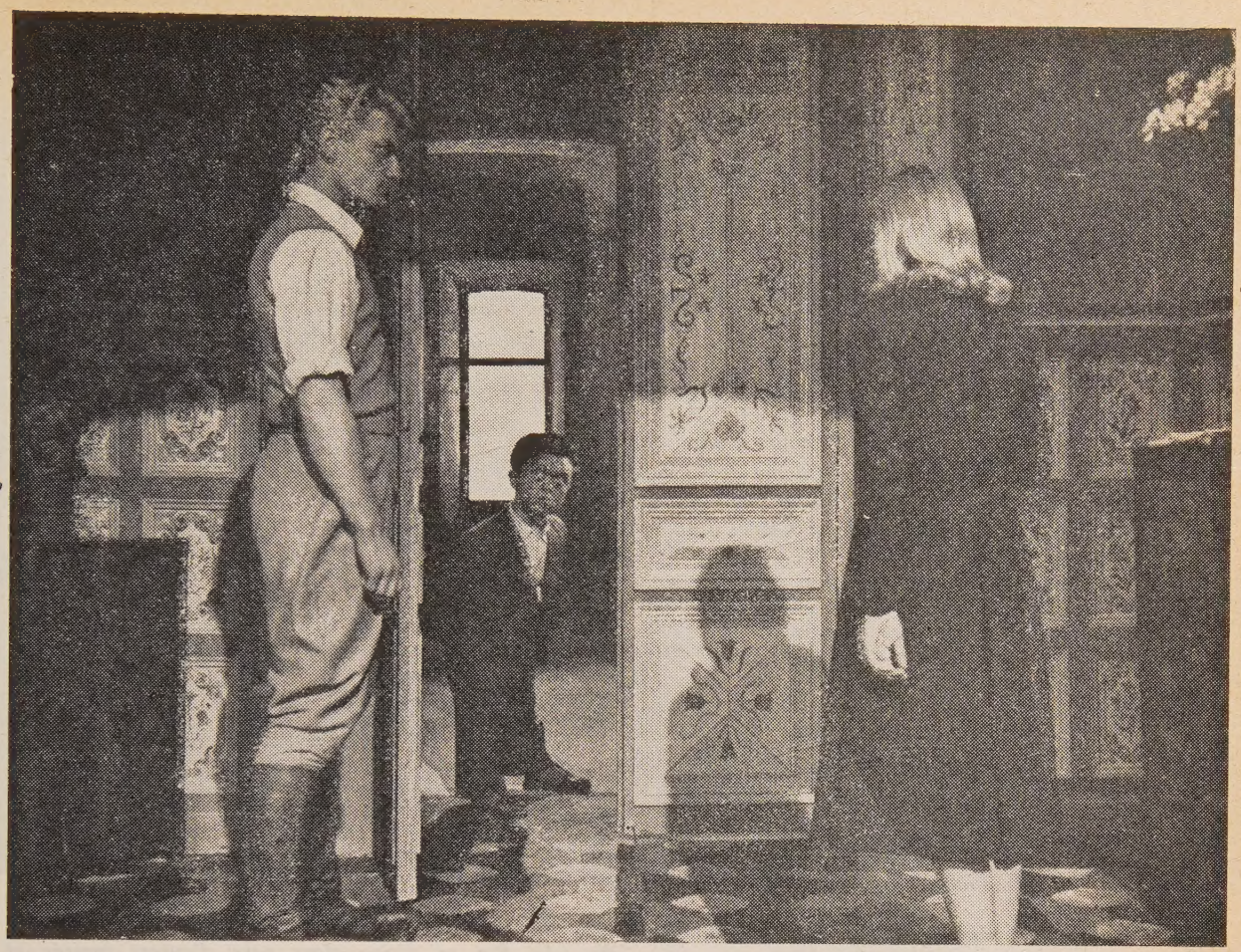
1952. *La Minute de vérité.* Scénario Jean Delannoy, Henri Jeanson et Roland Laudenbach. Dialogues : Henri Jeanson. Photo : Robert Le Febvre. Décor : Serge Piménoff. Musique : Paul Misraki. Interprètes : Jean Gabin, Michèle Morgan, Daniel Gélin, Léa di Léo. Production Franco-London Films Cinés. Distribution Gaumont.

1953. *Destinées.* Un des trois sketches composant ce film. Celui intitulé « *Jeanne* ». Scénario : Jean Aurenche et Pierre Bost. Musique : Georges Auric. Photo : Robert Le Febvre. Interprètes : Michèle Morgan, Andrée Clément, Daniel Ivernel, Robert Dalban, Michel Piccoli, Dora Doll, Jacques Fabbri.

1953. *La Route Napoléon.* Scénario-dialogues : Roland Laudenbach et Antoine Blondin. Musique : Paul Misraki. Photo : L.-H. Burel. Interprètes : Pierre Fresnay, Henri Vilbert, Sardou, Claude Laydu, René Génin.

1954. *Obsession.* Adaptation et dialogues : Roland Laudenbach, Antoine Blondin et Jean Delannoy, d'après une nouvelle de William Irish « Silen as the grave ». Photo : Pierre Montazel et Robert Joffre. Musique : Paul Misraki. Interprètes : Michèle Morgan, Raf Vallone, Jean Gaven, Marthe Mercadier, Robert Dalban, Olivier Hussenot, Albert Duvaleix, Louis Seigner, Jacques Castelot.

1954. *Secrets d'alcôve.* Un sketch : celui du quatrième lit, « *Le Lit de la Pompadour* », d'après une nouvelle de Carlo Rim. Dialogues : Roland Laudenbach et Antoine Blondin. Musique : G. Van Parys. Interprètes : Martine Carol, Bernard Blier, François Périer.



« L'ETERNEL RETOUR »
Film de Jean Delannoy et Jean Cocteau

Jean Marais et Madeleine Sologne, affrontant le nain (*Pieral*) qui ressemble étrangement au bouffon d'Henri II de la *Princesse de Clèves*

1955. *Chiens perdus sans collier.* D'après le roman de Gilbert Cesbron. Adaptation : Jean Delannoy, Jean Aurenche et François Boyer. Dialogues : Pierre Bost. Photo : P. Montazel. Musique : P. Misraki. Décorateur : René Renoux. Interprètes : Jean Gabin, Anne Doat, Serge Lecointe, Dora Doll.

1953. *Marie-Antoinette.* Adaptation : Philippe Erlanger. Dialogues : Bernard Zimmer. Photo : P. Montazel. Musique : Jacques Simonod. Interprètes : Michèle Morgan, Aimé Clariond, Jean Claudio, Jacques Dufilho, Michel Piccoli, Anne Doat, Jacques Morel, Richard Todd, Suzy Carrier, Jeanne Boitel, Guy Trejean.

1956-1957. *Notre-Dame de Paris.* D'après Victor Hugo. Adaptation et dialogues : Jean Aurenche, Jacques Prévert. Photo : Michel Kelber. Musique : Georges Auric. Décor : René Renoux. Interprètes : Gina Lollobrigida, Anthony Quinn, Alain Cuny, Jean Danet, Philippe Clay, Robert Hirsch, Pieral, Jean Tissier, Jacques Hilling. Production Paris-Film Productions. Distribution Cocinor.

1957. *Maigret tend un piège,* d'après Georges Simenon. Adaptation : R.-M. Arlaud, J. Delannoy. Dialogues : Michel Audiard. Interprètes : Jean Gabin, Jean Desailly, Annie Girardot, Lucienne Bogaert, André Valmy, Lino Ventura.

1958. *Guinguette.* Scénario : Henri Jeanson et Dominique Daudré. Adaptation : D. Daudré, H. Jeanson, J. Delannoy. Dialogues : Henri Jeanson. Musique : Georges Van Parys. Photo : Pierre Montazel. Décor : René Renoux. Montage : H. Taverna. Interprètes : Zizi Jeanmaire, Jean-Claude Pascal, Paul Meurisse, Maria-Christina Gaioni, Raymond Bussières.

1958-1959. *Maigret et l'Affaire Saint-Fiacre,* d'après Georges Simenon. Adaptation : R.-M. Arlaud et J. Delannoy. Dialogues : Michel Audiard. Photo : Louis Page. Musique : Jean Prodomidès. Décors : René Renoux. Montage : H. Taverna. Interprètes : Jean Gabin, Michel Auclair, Valentine Tessier, Robert Hirsch, Micheline Luccioni, Michel Vitold, Jacques Morel.

1959. *Le Baron de l'Ecluse.* Scénario : Maurice Druon, d'après une nouvelle de Georges Simenon. Adaptation : M. Druon et J. Delannoy. Dialogues : Michel Audiard. Photo : Louis Page. Musique : Jean Prodromidès. Décors : René Renoux. Montage : H. Taverna. Interprètes : Jean Gabin, Micheline Presle, Jean Desailly, Jacques Castelot, Blanchette Brunoy, Jean Constantin, Aimée Mortimer, Louis Seigner.

1959-1960. *La Française et l'Amour.* Un sketch « *L'Adolescence* ». Scénario : Louise de Vilmorin et Jacques Robert. Dialogues : Jacques Robert. Musique : Paul Misraki. Montage : H. Taverna. Interprètes : Sophie Desmarets, Pierre Mondy, Annie Sinigalia, Roger Pierre, Pierre Louis, Simone Paris, Françoise Nocher.

1960. *La Princesse de Clèves.* (Voir générique en page 3 de ce numéro.)

EN COURS :

1961. *Le Rendez-vous* (titre provisoire), d'après Patrik Quentin (*La Vérité du Mensonge*). Adaptation : J. Aurenche, P. Bost et J. Delannoy. Dialogues : J. Aurenche et P. Bost. Interprètes : Annie Girardot, Georges Sanders, Jean-Claude Pascal, Odile Versois, Andréa Parisys, Philippe Noiret.

PROJETS :

1961 (octobre). *Au nom du fils,* d'après Hervé Bazin. Adaptation et dialogues : Hervé Bazin.

1962. *Balzac.* Scénario original de Philippe Hériat. Interprète : Pierre Brasseur.

LA PRINCESSE DE CLÈVES

DECOUPAGE ET PAROLES (in extenso)

L'action se situe en l'année 1559 qui est celle de la mort du Roi Henri II ; elle commence un ou deux mois avant cette fin tragique et se termine environ un an plus tard.

Henri II a quarante ans et la Reine Catherine de Médicis le même âge. Ils se sont mariés à quatorze ans et depuis l'âge de dix-huit ans, le Roi a pour maîtresse Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, son aînée de vingt ans.

En 1559, Diane a donc soixante ans et sa liaison avec le Roi dure depuis vingt-deux ans.

Le Dauphin François, qui ne régnera que quelques mois, a quinze ans et une très mauvaise santé. Il est marié, depuis l'année précédente, avec Marie Stuart, la Reine Dauphine, qui a dix-sept ans et qui est très amoureuse du duc de Nemours, mais sans avoir jamais cédé à son penchant.

Le duc de Nemours a vingt ans.

Son ami, le Vidame de Chartres, vingt-deux ans. Il est l'amant de Catherine de Médicis et le cousin de la Princesse de Clèves.

La Princesse de Clèves a dix-huit ans. Nous assistons, dès le début du film, à son mariage au Louvre, avec le Prince de Clèves, qui a quarante ans.

Le nain-bouffon est un personnage fictif, mais il correspond toutefois à une réalité : c'est à la Cour d'Henri II que l'on doit l'existence de ces bouffons destinés à l'amusement des Rois, et dont les écarts de langage étaient, par tradition, tolérés et encouragés. Ils avaient le droit de dire les pires vérités sur leurs souverains, sans que ceux-ci en prennent ombrage.

grande salle au Louvre
nuit

Six valets portant flambeaux se dirigent vers de larges portes qui s'ouvrent sur une grande salle du Louvre que l'on découvre en contre-plongée, (Musique.)

Toute la Cour est réunie pour un bal. Du haut de l'escalier, un dignitaire annonce :

LE DIGNITAIRE. Le Roi !

Tous les invités se tournent vers la caméra qui se révèle comme étant le Roi Henri II.

Descendant l'escalier, la caméra s'avance au milieu des invités qui s'inclinent devant elle.

Elle s'arrête devant la Reine Catherine de Médicis qui se tient debout à la tête de son « escadron volant », ensemble de jolies filles que Catherine a ramenées d'Italie et qui composent sa suite.

Un bras se tend, celui du Roi ; Catherine pose sa main sur le poing tendu de son époux et se tourne vers les trônes.

Le Roi conduit la Reine jusqu'à son trône. Ils sont escortés par Marie Stuart, le Dauphin et deux membres de la famille royale (dont Madame).

La Dauphine et Madame s'asseyent après la Reine. Le nain-bouffon qui a, pendant le cérémonial, prouvé son indépendance en singeant l'attitude des uns et des autres, s'installe aux pieds de Catherine.

C'est alors que le Roi s'assied, imité par le Dauphin.

Par un plan-contrechamp, on aperçoit toute la cour qui s'assoit. La caméra descend dans le même temps. Les jolies filles de l'« escadron volant » s'asseyent par terre, chacune sur un coussin.

Après un court silence, le Roi fait un signe aux musiciens qui se tiennent sur un balcon dominant la salle. L'orchestre se met à jouer un air de pavane.

Le Roi se relève. Toute la Cour en fait autant, sauf les Reines, Madame et le Dauphin. Le Roi descend les marches de l'estrade.

Non loin des trônes, on distingue Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois, entourée d'une véritable cour de dames et de seigneurs, parmi lesquels se détache le Prince de Clèves. En passant devant sa maîtresse, le Roi s'incline vers elle et, par un geste charmant, l'invite à se rasseoir. Diane le remercie d'un sourire et se rassied avec une satisfaction visible au milieu des gens de sa suite qui restent debout.

Le Roi se dirige alors vers d'autres invités et s'arrête devant une jeune femme qui lui fait une profonde révérence. (Travelling arrière oblique.)

LE ROI (*Raymond Gérome*). Madame, puisque ce bal est celui de vos noces, voulez-vous me faire la grâce de l'ouvrir avec moi ?

A ces mots, la Princesse de Clèves se relève. Nous la voyons pour la première fois. Ravissante et très émue, elle prend le poing royal... qui la conduit au milieu de la salle. Les couples de la pavane se forment à la suite du Roi qui ouvre le bal en indiquant le pas. (Musique.)

Le couple central passe devant Diane de Poitiers et le Prince de Clèves qui les suivent des yeux et, par un travelling-avant, la caméra isole Diane et Clèves.

DIANE (*Annie Ducaux*) (*à Clèves*). Clèves, votre femme est bien belle et bien jeune.

CLÈVES (*Jean Marais*). ... (*Silence.*)

DIANE. N'êtes-vous pas heureux ?

CLÈVES. Trop heureux... Trop belle et trop jeune.

DIANE. Clèves... Clèves... Quand le Roi m'a aimée, il avait l'âge de votre femme. J'avais... Quel âge avez-vous ?

CLÈVES. Quarante ans...

DIANE. Eh bien... Voyez... Sa Majesté et moi sommes toujours heureux, et notre amour est resté toujours aussi jeune.

CLÈVES. Les dieux n'ont pas d'âge, Madame la Duchesse... et, malheureusement, ni ma femme ni moi ne sommes des dieux.

8

L'aveu de Coulommiers (p. 24).

Marina Vlady et Jean Marais

LA PRINCESSE DE CLÈVES : Eh bien, Monsieur, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari.

9

Dans le pavillon de Coulommiers (p. 24).

Jean-François Poron.

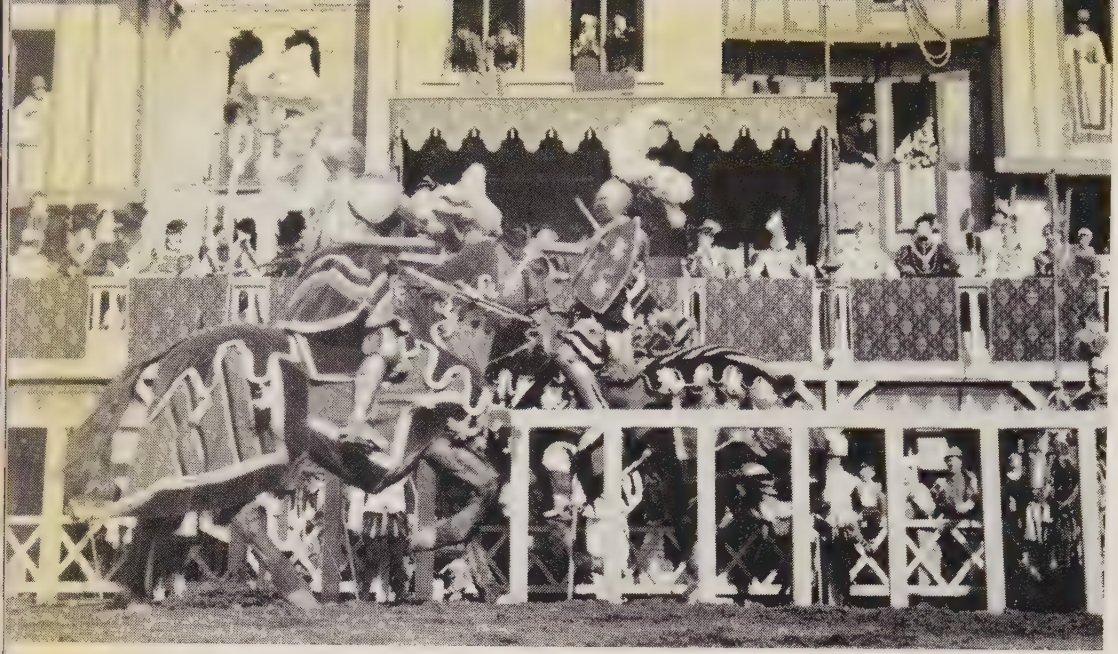
Le Duc de Nemours, dissimulé dans l'embrasure de la fenêtre, entend l'aveu : les larmes lui viennent aux yeux.

10

Triste promenade dans le parc de Coulommiers (p. 24).

Jean Marais et Marina Vlady.

Le Prince et la Princesse reprennent leur promenade, silencieuse et triste. Leur suite, qui attendait à distance, leur emboîte le pas.



11

Le Tournoi (p. 27).

Le Roi et son adversaire se précipitent l'un sur l'autre. Les deux lances se brisent. Les deux cavaliers vacillent mais ne tombent pas.

12

L'accident du Roi (p. 33).

Raymond Gérôme.

Le visage du Roi apparaît alors : il est en sang, un morceau de lance planté dans l'œil.

13

Déchéance de Diane de Poitiers (p. 34).

Annie Ducaux.

DIANE : Suivez la Cour, Mesdames, vous êtes libres.

14

Au chevet du nouveau Roi François II (p. 36).

Renée-Marie Potet. Pieral, Alain Féral, Jean Marais et Léa Padovani.

CLÈVES, *s'efforçant au naturel* : J'espère que le duc de Nemours n'a pas de contrariétés sérieuses ?

LA REINE MARIE : Pas que je sache. Il m'a demandé de le rendre libre pour vingt-quatre heures.

Pendant cette conversation la caméra s'approche de Catherine et de Marie Stuart. La Dauphine paraît nerveuse. Elle attend quelqu'un. Catherine, l'œil fixé sur Diane, se penche vers Marie Stuart.

CATHERINE (*Lea Padovani*). Je suis sûre qu'elle est encore en train de parler de son âge.

La Dauphine, ramenée à la réalité, jette un coup d'œil du côté de Diane.

LA DAUPHINE (*Renée-Marie Potet*). Il faut que Votre Majesté convienne que Diane de Poitiers ne porte pas son âge.

CATHERINE. Tant mieux pour elle, car il est lourd à porter.

LA DAUPHINE. Comment le Roi a-t-il pu s'attacher à une personne qui avait été la maîtresse de son père, et qui l'est encore de beaucoup d'autres, à ce que j'ai entendu dire.

Diane, se sentant le point de mire des Reines, jette sur elles un regard qui en dit long sur les sentiments qu'elle nourrit à leur endroit.

LE NAIN (*Pieral*) (*ravi*). Rideau !

CATHERINE, *enchaînant*. Pourquoi ne dansez-vous pas, ma bru ?

La Dauphine jette un coup d'œil vers le Dauphin, l'œil vague, l'air complètement amorphe : le futur François II regarde dans le vide.

LA DAUPHINE, *en s'excusant*. Parce que François ne peut danser sans se trouver mal.

Le Dauphin ne réagit pas. Il hausse seulement les épaules, mais sans se départir de sa nonchalance.

CATHERINE. Nous voilà bien : mon fils est trop jeune. Je ne le suis plus assez, et la maîtresse de mon mari est trop vieille.

LE NAIN. Charmante famille !

Nous revoyons, de plus près, Diane de Poitiers et le Prince de Clèves. Diane désigne discrètement Catherine.

DIANE, *à voix contenue*. On parle de nous là-bas.

CLÈVES, *même jeu*. Pourquoi la Reine Dauphine ne danse-t-elle pas ?

DIANE. Elle doit attendre que le Duc de Nemours arrive.

CLÈVES. Son mari n'est donc pas jaloux ?

DIANE. Un mari de quinze ans n'est pas un mari.

CLÈVES. A tout âge on peut être jaloux.

DIANE, *débonnaire*. Monsieur de Nemours tourne toutes les têtes ; et les têtes couronnées tournent aussi vite que les autres ! Marie Stuart a dix-sept ans !...

La camera est revenue, en plan moyen, vers le Dauphin et la Dauphine. Celle-ci cherche des yeux Nemours. Sa nervosité s'accroît. Ses mains s'agitent.

La Reine pose sa main sur la sienne et se penche dans le champ, qui isole les deux femmes.

CATHERINE, *à mi-voix*. Ne montrez pas trop votre impatience.

LA DAUPHINE, *se reprenant*. Mon impatience ?

CATHERINE. Tous les bals sont des bals masqués, ma petite, et chacun porte un masque. Ne laissez pas tomber le vôtre... Monsieur de Nemours va venir...

LE NAIN (*il émet un petit rire incongru*).

La Dauphine, gênée, regarde son mari qui somnole.

Après cette altercation, nous revoyons le Roi, très animé, qui commande en personne les figures de la danse. Dans un mouvement tournant, il se trouve à côté du Vidame de Chartres. Il lui dit en dansant :

LE ROI. Chartres, avez-vous vu Nemours ?

LE VIDAME (*Henry Piegay*). Non, Sire... Et je m'en inquiète un peu. Nemours est la dernière personne qui manquerait de respect à Votre Majesté en se permettant d'arriver après Elle.

LE ROI, *souriant avec indulgence*. L'amour a ses exigences. C'est une souveraineté devant laquelle nous nous inclinons tous.

Les danseurs font une volte. Le Vidame se trouve à la hauteur de la Princesse de Clèves.

LE VIDAME, *à la Princesse*. Connaissez-vous Nemours ?

LA PRINCESSE (*Marina Vlady*). Je serais fort en peine de vous répondre, mon cousin. N'oubliez pas qu'ici je ne connais personne.

LE VIDAME. Je l'oubliais... On imagine mal une femme n'ayant jamais approché Monsieur de Nemours.

LA PRINCESSE. Comment donc est-il fait ?

LE VIDAME. Il est fait d'une sorte qu'il plaît aux dames.

Le Roi, ayant abandonné sa danseuse, frappe dans ses mains. Toutes les dames changent de danseur, sauf une qui reste seule et qui se trouve être la Princesse de Clèves. Sur un geste du Roi, la musique s'arrête.

LE ROI, *à Madame de Clèves*. Vous êtes seule, Madame, et vous avez un gage. Je vous donne à choisir le premier venu. Invitez-le à danser.

Ce disant, il fait un geste vers le grand escalier.

La Princesse se retourne.

Par court travelling arrière, on aperçoit le Duc de Nemours qui vient de faire son entrée et descend l'escalier, le regard fixé sur la Princesse.

Il a l'air fasciné par elle. Au moment où il atteint les dernières marches, il lui sourit.

Madame de Clèves elle-même se trouble en le voyant. Elle a une courte, mais nette hésitation, lui fait une révérence et dit, en rougissant un peu :

LA PRINCESSE, *à Nemours*. Gage au Roi, Monseigneur. Je vous invite : Voulez-vous être mon cavalier ?

Profil des deux personnages, se fixant intensément, avec le Roi, de face, au second plan.

LE ROI. Gage payé !... Dansons la « Glorieuse » !

L'orchestre attaque un air de Vive, pendant que le Duc de Nemours prend la main de sa danseuse. Tous deux commencent à danser.

Peu à peu, ils dansent comme dans un rêve, sans s'apercevoir qu'on les regarde. Le duc ne

quitte pas des yeux le visage de la Princesse. Il la contemple avec une admiration pleine de gravité. Elle le considère avec un trouble profond qu'elle n'arrive pas à surmonter. **(ph. 1).**

Le couple est l'objet de tous les regards, car ils sont beaux et dansent harmonieusement.

Le Roi, voyant cela, met un doigt sur ses lèvres et fait signe aux danseurs de s'écarter.

Ni la Princesse, ni le Duc ne remarquent cette conspiration. Ils sont isolés dans leur rêve et continuent à danser comme s'ils étaient seuls au monde.

A partir de cet instant, la lumière accentue progressivement cette impression, en « irradiant » nos deux héros, tandis que le reste du bal reste dans une sorte de pénombre.

Pendant que Nemours et la Princesse continuent à danser, engourdis, envoûtés, sans parvenir à se quitter des yeux, le Roi et l'Ambassadeur d'Angleterre, contemplant le couple qui danse, conversent :

LE ROI. Monsieur l'Ambassadeur, avouez que je vous donne un beau Roi d'Angleterre !

L'AMBASSADEUR (*Antony Stuart*). Sire, je ne mets pas en doute l'impatience de Monsieur de Nemours. Je devine la fierté qu'il éprouve à épouser notre Reine; mais Votre Majesté a-t-elle bien eu l'obligeance de prévenir Monsieur de Nemours qu'il doit m'accompagner à Londres dans une huitaine ?

LE ROI, *distrait*. Mon impatience, Monsieur l'Ambassadeur, est égale à la vôtre, n'en doutez pas.

Après un long travelling, partant de derrière les trônes, en descente, la danse est sur le point de se terminer. (*La musique cesse.*)

Le couple s'arrête au pied des trônes. Déjà le Roi se détache pour rejoindre les danseurs.

LE ROI, *gaiement, à Nemours et à la Princesse.* Savez-vous qui vous êtes et vous en doutez-vous ?

NEMOURS (*Jean-François Poron*). Pour moi, Sire, je n'ai pas d'incertitude ; mais comme Madame de Clèves n'a pas les mêmes raisons pour deviner qui je suis que celles que j'ai pour la reconnaître...

Le Roi souriant, se tourne vers la petite cour de Diane de Poitiers.

LE ROI, *appelant*. Clèves !

Clèves, très pâle, quitte Diane et s'avance.

LE ROI. Contre-gage : c'est à vous de présenter les danseurs.

Ce disant, il les quitte et fait un nouveau signe aux musiciens qui attaquent une nouvelle danse.

Les couples se reforment pour la danse.

Le Prince de Clèves a pris la place du Roi et, avec beaucoup de dignité, fait les présentations :

CLÈVES, *à sa femme*. Je crois, Madame, que vous êtes la seule ici à ne pas connaître le Duc de Nemours. (*A Nemours.*) Ma femme, la Princesse de Clèves. **(ph. 2).**

Clèves tend le poing à sa femme et ils partent en dansant.

Nemours les suit des yeux. Le Roi rentre dans le champ et l'entraîne familièrement par le bras.

LE ROI. Dites donc, Georges !...

Le Roi et Nemours font quelques pas. Mais Nemours a du mal à détacher son regard de la Princesse.

LE ROI, *poursuivant*. ... Vous pouvez être content : il paraît que la dame se consume...

Réaction de Nemours. Le roi s'arrête.

LE ROI. L'Ambassadeur vient de me le dire : Sa Reine est impatiente de vous voir. Elle n'aimerait pas attendre plus de huit jours.

Nemours, troublé, regarde du côté de la Princesse. (*Court silence.*)

LE ROI, *le rappelant à la réalité*. Georges !

NEMOURS, *se reprenant*. Sire, j'ai été retardé dans les préparatifs de ce voyage. Je m'excuse auprès de Votre Majesté. Il me faudrait... Il me faudrait encore trois bonnes semaines...

Nemours regarde du côté de la Princesse en disant cela.

LE ROI. Georges ! J'avais donné ma parole !

FONDU

chambre de la Princesse de Clèves

Madame de Clèves pose pour son portrait devant une fenêtre ouverte sur le jardin **(ph. page 6).**

La caméra descend et cadre, en très gros plan, le portrait miniature qu'un peintre est en train d'exécuter.

LA DAUPHINE. Je trouve l'expression de ma petite Clèves fort exacte.

Autour du peintre, un petit cercle mondain dont Marie Stuart est le centre. Il y a là : Nemours, Madame de Mercœur et quelques autres dames et seigneurs de la Cour.

Marie Stuart est penchée sur le portrait. Nemours, lui, n'a d'yeux que pour le modèle.

NEMOURS. Il me semble difficile, quel que soit le talent du peintre, d'égaler le spectacle de jeunesse et de grâce que nous offre Madame de Clèves.

Madame de Clèves affecte de n'avoir pas entendu. Un imperceptible battement de paupière marque son trouble.

Jugeant la situation, Marie Stuart rejoint Nemours tout en déclarant :

LA DAUPHINE. Je trouve cependant le regard un peu dur.

Le peintre se tourne vers elle et, avec toute la déférence due à un personnage aussi considérable que la Reine Dauphine :

LE PEINTRE (*Moncordier*). C'est, Madame, que je n'y ai pas encore mis l'éclair lumineux que les peintres chinois conservent pour la fin.

A ce moment, Madame de Mercœur entre dans le champ et s'adressant à la Dauphine :

MADAME DE MERCŒUR (*Léa Gray*). Il ne faudrait pas que cette séance de pose nous fasse oublier

le rendez-vous que le Roi nous donne au Jeu de Paume.

Nemours consulte sa montre, qu'il porte pendue au cou et répond à la question muette de la Dauphine :

NEMOURS. Quatre heures et quart, Madame.

La Dauphine, aussitôt, s'empresse de donner le départ.

Saluée très bas par le peintre, par les Seigneurs et par Madame de Clèves qui s'est aussitôt levée, Marie Stuart sort.

LA DAUPHINE, *s'adressant à la Princesse.* A tout à l'heure, ma chérie !

Sur le seuil, le Prince de Clèves qui vient d'entrer, s'incline devant elle et la laisse passer.

Toute la petite Cour sort à la suite de Marie Stuart, sauf Nemours qui s'attarde à contempler la Princesse, après l'avoir saluée.

Le Prince de Clèves surprend le regard de Nemours sur sa femme. Nemours s'en aperçoit assez à temps pour que son insistance ne crée pas une gêne ; mais pas assez toutefois pour que Monsieur de Clèves ne l'ait pas remarquée. Nemours sort.

Tous les visiteurs étant sortis, le peintre finit de rassembler pinceaux et couleurs, au milieu d'un silence pesant.

Le Prince regarde sa femme qui détourne les yeux et vient, en avant-plan, *se défaire des bijoux et ornements qu'elle ne portait que pour le portrait.*

Le peintre prend congé.

LE PEINTRE, *saluant.* Madame... Monseigneur...

Il sort à son tour. Clèves reste seul avec sa femme et vient s'asseoir au pied du lit, non loin de la Princesse qui, tout en rangeant ses bijoux dans un coffre, demande :

LA PRINCESSE, *d'un ton qu'elle s'efforce de rendre naturel.* Croyez-vous, Monsieur, que je pourrais me dispenser, sans irrespect, de paraître à la Paume ?

CLÈVES. Pourquoi ?

LA PRINCESSE. En vérité, je me sens un peu lasse. (*Un temps.*) N'aimez-vous pas mieux savoir qu'il m'arrive de préférer être seule avec vous ?

Le Prince prend la main de sa femme, la baise amoureusement ; puis il lève sur elle un regard où perce la tristesse :

CLÈVES. Vos paroles devraient me rendre le plus heureux des hommes et, cependant, il est vrai que je ne le suis pas. Il me semble que vous n'avez pour moi qu'une sorte de bonté qui ne peut me satisfaire.

LA PRINCESSE. Je ne sais ce que vous pouvez souhaiter au-delà de ce que je fais. Ne suis-je pas votre femme ?

Il garde la main de sa femme entre les siennes.

CLÈVES. Je reconnais que la qualité de mari me donne de grands privilèges ; mais elle ne me donne pas une autre place dans votre cœur.

LA PRINCESSE. Ne doutez pas de mon amour. Mais peut-être s'accommode-t-il mal d'un monde où la vérité du cœur tient si peu de place...

Elle retire, sans brusquerie, sa main et fait quelques pas vers une sonnette posée sur un meuble et, pendant qu'elle sonne ses domestiques, le Prince se lève.

CLÈVES. Madame, pardonnez-moi de vous tourmenter de paroles... Mais si j'insiste pour que vous acceptiez de me suivre, c'est que je n'aimerais pas qu'on puisse croire qu'il y ait quelque mésentente entre nous.

LA PRINCESSE, *du ton le plus soumis.* Vous avez raison, il ne peut y en avoir aucune.

le jeu de paume jour

Le Roi exécute un « service » et la caméra suit la balle qui roule vers le « toit » et se dirige dans le camp adverse, où Nemours la reprend et d'un coup de raquette la fait rebondir contre le mur.

Ensuite nous voyons le jeu, de la salle, les équipes opposées : Nemours et le Vidame d'un côté, le Roi et Guise, de l'autre. Au fond : les loges. La phase du jeu se déroule brillamment, chacun des joueurs renvoyant la balle dans le camp adverse, après l'avoir fait rebondir sur les parois.

Guise rattrape la balle, la renvoie. Le Vidame la rate. Les loges applaudissent. **(ph. 3).**

L'ARBITRE, *annonçant le score.* Quinzains !

Dans l'assistance, nous distinguons les deux loges centrales, occupées, l'une par la Reine, l'autre par Diane de Poitiers. La Reine et Diane sont assises au premier rang. L'Ambassadeur d'Angleterre est debout derrière la Reine. Le nain est installé près de la Reine.

Deux seigneurs et une dame accompagnent Diane de Poitiers. Tout le monde applaudit.

LA REINE CATHERINE. Ici, Monsieur l'Ambassadeur, tout est à la Paume. Le Roi n'aime que la jeunesse et les exercices !

La Reine souligne sa phrase d'un coup d'œil goguenard à Diane de Poitiers.

LA REINE, *poursuivant.* Nous avons deux cent cinquante Jeux de Paume, rien qu'à Paris ! Jouet-on beaucoup chez vous ?

L'AMBASSADEUR. Je ne pense pas, Madame, qu'un jeu de balles ait des chances de réussir en Angleterre. Je ne le pense pas.

Nouvelle phase de jeu, à l'avantage, cette fois, de l'équipe Nemours-Chartres.

L'ARBITRE. Trente-quinze !

Diane, dans sa loge, applaudit.

DIANE, *son bravo prononcé à l'italienne, avec assez d'affectation.* Brravo !

Catherine hausse les épaules, les yeux au ciel.

Autre phase du jeu, prise des loges. Nemours, en avant-plan, rattrape une balle particulièrement difficile que, du fond, renvoie Guise au Vidame, lequel la rate assez piteusement.

Le Roi exulte.

LE ROI. Trentains !

En croisant son partenaire, il ajoute :

LE ROI. Courage, Guise... Nous les tenons !

De la loge de la Reine viennent de nombreux applaudissements. L'Ambassadeur se penche vers la Reine.

L'AMBASSADEUR. Le Roi est un grand joueur, je suppose.

LE NAIN. Il joue comme un pied.

LA REINE. C'est un grand joueur, puisqu'il ne perd jamais.

Nouvelle phase du jeu. Le Roi renvoie une balle contre le mur. Elle retombe dans l'autre camp. Nemours rate la balle bien qu'elle semble facile. Le Roi prend alors un avantage exagéré de sa prouesse.

L'ARBITRE. Avantage.

LE ROI. Avantage !... (*A Nemours.*) Georges... C'est à croire que vous le faites exprès.

Nemours écarte les bras, en signe d'impuissance. Le Vidame qui le croise lui dit en passant :

LE VIDAME, *bas, ironique.* Il voit tout !

NEMOURS, *même jeu.* Je fais ce que je peux...

Dans la loge de la Dauphine, Marie-Stuart et la Princesse de Clèves sont assises en avant-plan. Le Prince de Clèves est debout derrière sa femme. De temps à autre chacun protège son visage contre les balles égarées, avec un cadre grillagé.

LA DAUPHINE, *se penchant vers la Princesse.* Monsieur de Nemours a même l'esprit de perdre. (*Un temps.*) Il est prodigieux ! Ne trouvez-vous pas ?

La Princesse acquiesce, très gênée.

Dernière phase du jeu. Le Vidame rate la dernière balle.

L'ARBITRE, *annonçant.* Jeu !

(*Applaudissements.*)

Les joueurs se dirigent vers les loges et s'arrêtent devant un banc placé au pied des loges centrales. Le Roi, ravi, s'éponge. Il est en nage. Un page lui présente un verre d'eau, et tandis que les autres joueurs s'épongent à leur tour :

LE ROI. Aimez-vous la Paume, Monsieur l'Ambassadeur ?

L'AMBASSADEUR. C'est surtout le jeu de Votre Majesté que j'admire.

LE NAIN. Vous n'êtes pas difficile !

Nemours vient se pencher devant la loge de la Dauphine (panoramique-travelling). La Princesse a pu croire qu'il allait la voir et lui parler ; aussi détourne-t-elle les yeux, gênée de le sentir si près d'elle. Mais le duc de Nemours se redresse, une raquette neuve à la main, l'essaie en frappant dessus et, jetant l'écharpe avec laquelle il s'épongeait, sur le rebord de la loge (une écharpe incarnat et noire), il sort du champ.

Ce jeu de scène achève de troubler la Princesse. Pendant toute la scène, cette écharpe qui est comme la présence physique de Nemours et qui voisine avec sa propre écharpe (une écharpe bleue) attirera les regards de la Princesse.

LA DAUPHINE. Nemours est si passionné par le jeu qu'il ne nous a même pas vues.

LA PRINCESSE. Je m'en étonne, car il n'a d'yeux que pour Votre Altesse.

LA DAUPHINE, *avec une pointe de tristesse.* Il est vrai qu'il a eu, je crois, l'intention de me laisser entendre qu'il ne me haïssait pas ; mais, depuis quelque temps, il a l'air d'oublier les choses qu'il m'avait dites.

Le Roi continue de s'éponger devant Catherine et Diane.

DIANE. Sire... Vous êtes dans un état !... Vous devriez mettre un manteau.

Elle lui tend instinctivement son manteau qui est jeté sur le rebord de la loge.

LE ROI. Laissez, Madame... Laissez...

CATHERINE. Ecoutez-la, Henri... Elle a raison. (*A l'Ambassadeur.*) La Duchesse est une mère pour lui !

LE NAIN. Eh bien ! ma vieille !

Au moment où le Roi va repartir pour le jeu, l'Ambassadeur lui dit :

L'AMBASSADEUR. Sire !

Puis, l'air interrogatif, désignant Nemours hors champ :

L'AMBASSADEUR. Nemours ?

LE ROI, *l'air pressé.* Excusez-moi. Pour gagner, il me reste un jeu à faire. Je lui parlerai tout à l'heure.

Le Roi s'éloigne rapidement vers le jeu où ses partenaires l'attendent en faisant des balles.

LA DAUPHINE. Je serais fort surprise si Nemours partait demain pour l'Angleterre...

LA PRINCESSE. Il y a beaucoup d'apparence, Madame, qu'il ne faut pas moins qu'une Princesse telle que vous pour faire oublier la Reine d'Angleterre.

LA DAUPHINE. S'il s'agissait de moi, je le saurais. Et je puis vous répondre que je ne suis pas la cause de l'indifférence qu'il a pour la couronne d'Angleterre. Je suis sûre que Monsieur de Nemours est passionnément amoureux, mais il le cache.

(*Un temps.*)

La Princesse est au comble de la gêne. La Dauphine, après une courte rêverie, soupire :

LA DAUPHINE. Ce jeu de balles me fatigue...

LA PRINCESSE. Sans votre fatigue, je n'aurais pas osé vous avouer la mienne...

LA DAUPHINE. Eh bien ! partons. A la Paume, le Roi le permet.

Les deux femmes se lèvent. La Dauphine passe la première. Sans s'en apercevoir, la Princesse ramasse l'écharpe de Nemours à la place de la sienne et sort à la suite de la Dauphine. Le Prince de Clèves ferme la marche.

La caméra reste sur l'écharpe bleue de la Princesse.

COURT ENCHAINÉ

L'Arbitre. Jeu !

(Applaudissements.)

Fin de la partie. Les joueurs se dirigent vers les loges en commentant la partie.

Par travelling, nous distinguons Diane de Poitiers, la Reine et tous les spectateurs qui sont debout et applaudissent le Roi saluant avec une certaine suffisance.

Nemours passe devant les loges, en causant avec le Roi et Guise. Il ramasse ses raquettes et, en passant, machinalement, prend l'écharpe qui reste, celle de la Princesse, l'écharpe bleue.

Il l'enroule autour de son cou, comme ferait un joueur de tennis. Puis il s'incline devant la Reine, ainsi que le Vidame et Guise ; enfin, il sort en direction des vestiaires.

Enchainé

vestiaire du jeu de paume jour

On passe la chemise du Roi. C'est Nemours et Guise qui la tiennent. Le Roi parle, dans sa chemise. A quelques pas de là, le Vidame achève de s'habiller. Des valets de Paume présentent les vêtements aux uns et aux autres.

Pendant la conversation, Nemours et les autres joueurs terminent leur toilette. Le Vidame est en avance ; il met sa toque devant un miroir.

Le Roi. Georges, vous partez après-demain pour l'Angleterre.

Nemours, *d'un ton enjoué*. Je finirai par croire, Sire, que Votre Majesté veut se débarrasser de moi.

Le Roi, *du même ton*. Je finirai par croire, Nemours, que le métier que j'exerce vous répugne. Pourquoi ne voulez-vous pas être Roi d'Angleterre ?

Nemours, *riant*. Sire !... Le Roi d'Espagne est mon rival.

Le Roi. Il vous suffira d'apparaître.

Nemours. Et le tournoi ?

Le Roi. Diable ! Vous avez raison ! Où avais-je la tête.

Nemours. Votre Majesté oubliait que je fais équipe avec Elle ?

Le Roi. C'est juste !

Le Roi se retournant vers ses partenaires.

Le Roi. Messieurs, dès demain, nous romprons quelques lances. Nous ne penserons plus qu'au tournoi.

Un valet lui présente sa toque, un autre son miroir. A ce moment, le nain fait irruption ; il sautille jusqu'au Roi.

Le Nain, *au Roi*. Alors, Riquet, tu comptes rester là toute ta vie ?

Dans le même temps, le nain s'empare d'un chapeau — celui de Nemours — et singe le Roi devant son miroir.

Le Roi, *riant*. Ça, c'est un message de la Reine ! (*Appelant.*) Chartres !

Le Vidame, prêt à partir, rejoint le Roi.

Le Roi, *à Chartres*. Allez lui dire que je m'excuse auprès d'elle et que nous partons tout de suite.

Nemours, d'un geste brusque, reprend la toque au nain qui lui tire la langue en faisant une grimace horrible

la ruelle aux carrosses et le salon des reines à la paume jour

Chartres traverse la ruelle où stationnent les carrosses et pénètre dans une maison.

Il escalade un étroit escalier et se trouve presque aussitôt dans une pièce d'attente où les filles d'honneur de la Reine attendent debout.

Il avance au milieu d'elles :

Chartres, *aux filles d'honneur*. Le Roi m'envoie l'excuser auprès de la Reine du retard qu'il lui inflige. Les carrosses partiront dans cinq minutes.

Première Fille d'honneur. Bien, Monsieur le Vidame.

Deuxième Fille d'honneur. Nous prévenons Sa Majesté.

Le Vidame va pour repartir. Il est arrêté dans son élan par :

La voix de Catherine, *appelant*. Chartres !

En avant-plan, deux filles d'honneur sortent d'une petite pièce cachée par une tenture et s'effacent, en faisant la révérence, de telle sorte que Chartres doit passer entre elles pour entrer chez la Reine.

L'une des filles d'honneur tient la tenture soulevée. Chartres entre et se trouve dans une petite pièce obscure au fond de laquelle la Reine, de dos, est assise devant une table-coiffeuse sur laquelle brûle un flambeau. Elle mord le bout d'un mince et long cigare.

Chartres s'incline et la rejoint.

En arrivant près de la Reine, Chartres lui allume son cigare avec le flambeau.

Pendant que la Reine allume son cigare :

Le Vidame. Madame, le Roi s'excuse...

Catherine, *le coupant*. Je sais, je sais... Il est toujours en retard.

Catherine, *fort bas*. Attention, Chartres... J'ai horreur qu'on me dupe. ***(ph. 4)***.

Le Vidame. Mais, Madame !

La Reine. Ne vous défendez pas ! Si vous avez une maîtresse et si j'en ai la preuve, vous le paierez cher !

Le Vidame. Je jure à Votre Majesté, avec tout le respect que je lui dois, que je n'ai d'attachement pour aucune femme de la Cour.

Gros plan de la Reine. Elle poursuit, avec une grande noblesse, mais avec un ton où perce une détresse solitaire et, bientôt, avec des larmes dans la voix :

Catherine. Je veux le croire, parce que je le souhaite ; et je le souhaite parce que je désire

que vous soyez entièrement attaché à moi. Je vous ai choisi pour vous confier tous mes chagrins et pour m'aider à les adoucir. Je souffre, en apparence sans beaucoup de peine, l'attachement du Roi pour Diane de Poitiers. Mais il m'est insupportable. Elle gouverne le Roi ; elle le trompe ; elle me méprise. Tous mes gens sont à elle. Marie Stuart ne me rend aucun devoir... Je n'ai osé, jusqu'ici, me fier à personne. Je me fie à vous. Faites que je ne m'en repente point.

LE VIDAME. Toute ma vie appartient à Votre Majesté.

Elle le regarde dans la glace et tend sa main pardessus son épaule. Chartres s'empare de cette main, et la baise dévotement. Puis il lui baise l'épaule.

CATHERINE. Espérons-le, car je suis italienne. Il faut craindre les Italiennes, Chartres, il faut les craindre.

A ces mots, Chartres sort en reculant. La tenture franchie, il traverse le petit salon d'attente au milieu des filles d'honneur qui lui font la révérence avec ironie... et au moment où il s'engage dans l'escalier, une dernière fille d'honneur l'arrête au passage.

La jeune femme ne porte aucune ironie sur le visage. Au contraire, son expression est grave, tendue. Profitant de ce qu'elle est dissimulée aux yeux des autres filles, elle glisse dans la main de Chartres une lettre ; puis s'empresse aussitôt de rejoindre ses compagnes.

On entend les rires étouffés des filles d'honneur qui commentent à voix basse la visite de Chartres à la Reine.

Le Vidame, l'air soudain très ennuyé, dissimule la lettre sous son manteau et descend l'escalier... et débouche dans la ruelle au moment où le Roi, Guise et Nemours passent devant la porte, se dirigeant sans hâte et en devisant vers les carrosses.

Le nain traîne derrière, en quête de quelque mauvais coup.

Chartres arrête Nemours et désignant l'écharpe bleue qu'il porte autour du cou :

CHARTRES. Dites donc, Nemours, méfiez-vous des maris. Vous portez les couleurs de ma cousine !

Etonné, Nemours regarde l'écharpe, jette un coup d'œil en arrière, en direction des couples qui se dirigent vers les carrosses (parmi lesquels : la Dauphine et le Dauphin, la Princesse et le Prince de Clèves). Il sourit en pensant au hasard qui le rend possesseur de cette écharpe et repart en la serrant un peu plus autour de son cou.

Au même instant, dans le geste que fait le Vidame pour rejeter le pan de son manteau, la lettre tombe sur le sol.

Un pied se pose brusquement sur la lettre. Le pied du nain. Peut-être n'a-t-il même pas discerné lequel des deux hommes l'avait perdue. Mais sa méchanceté en éveil ne va pas tarder à lui dicter le parti à tirer de l'aubaine. **(ph. 5)**.

Il ramasse la lettre, se retourne, ricane, et jette un coup d'œil alentour : un peu éloigné, le petit groupe des quatre hommes s'éloigne de dos. Plus proches, la Dauphine et François rejoignent leur carrosse. Le Dauphin s'y installe le premier.

Le nain dissimule la lettre dans son dos et s'approche, ravi, de la Dauphine.

Abritant son geste de son corps, pour ne pas être vu des autres, il montre la lettre à la Dauphine.

LE NAIN, *d'un air complice.* Marie, voilà une lettre de femme qui est tombée de la poche de Monsieur de Nemours.

LA DAUPHINE, *gênée, à voix basse.* Une lettre de qui ?

LE NAIN, *même jeu.* Pas signée.

LA DAUPHINE. Donne-la.

A ce moment, le Dauphin se penche par la portière ouverte.

LE DAUPHIN (*Alain Ferral*), *d'une voix plaintive.* Marie, montez vite, le Roi va partir...

LA DAUPHINE, *bas, au nain.* Je n'ai pas le temps de la lire. Porte-la à ma petite Clèves. Qu'elle s'arrange pour m'en faire identifier l'écriture.

Elle monte en carrosse. Le nain cache la lettre dans son pourpoint... et s'élance vers le carrosse royal, contournant le petit groupe des quatre hommes qui s'attardent à discuter, au milieu de la ruelle. Il arrive devant le carrosse au moment où la Reine y prend place. Il l'aide même à monter en ramassant sa robe.

En grimpant sur le marchepied, il se hausse jusqu'à la Reine.

LE NAIN. Catherine ! Tu y crois à ton Vidame ? Tu as tort ! Il promène des lettres de femme dans ses poches, et il les perd.

LA REINE. Donne.

LE NAIN. Pour qui me prends-tu ?...

LA REINE. Pour une canaille. Donne !

LE NAIN. Donner quoi ?

LA REINE. La lettre.

LE NAIN. Ah ! Demande à la Dauphine. C'est elle qui l'a.

Il saute sur le sol, exactement au moment où le Roi se présente pour monter dans son carrosse.

Il fait un écart et singeant une excessive révérence, il dit avec force courbettes :

LE NAIN, *au Roi.* Monte, Riquet ! Un mari doit suivre sa femme !

Le Roi rit et monte en carrosse.

Maintenant, nous sommes dans l'intérieur du carrosse du Prince de Clèves. Le Prince vient de s'asseoir auprès de sa femme. La porte claque.

(On entend démarrer les premiers carrosses.)

Le Prince se rend compte, à ce moment, que la Princesse garde à la main l'écharpe rouge et noire de Nemours.

CLÈVES, *s'exclame.* Mais, Madame, vous n'avez pas votre écharpe !

La Princesse, troublée, regarde l'écharpe.

LE PRINCE, *ajoute.* C'est celle de Monsieur de Nemours.

LA PRINCESSE. Je l'ai prise par inadvertance.

Elle repose l'écharpe avec un peu trop de précipitation.

CLÈVES. Il faudra la lui rendre.

LA PRINCESSE, *faisant effort d'indifférence.* Je la ferai porter dès demain.

intérieur du carrosse

A l'intérieur du carrosse qui ramène Nemours et le Vidame, ce dernier cherche sa lettre et a l'air inquiet, si bien que Nemours demande :

NEMOURS. Qu'avez-vous ?

LE VIDAME. Je cherche un papier que je portais sur moi.

NEMOURS. Où l'avez-vous perdu ?

LE VIDAME. Je ne sais pas. C'est ce qui m'inquiète. Retournons.

La figure du nain apparaît à la portière. Il a sauté en marche.

LE NAIN. Vous cherchez une lettre ?

LE VIDAME. Donne !

LE NAIN. C'était donc à vous ?

LE VIDAME. Oui. Donne !

LE NAIN. Ce n'est pas moi qui l'ai. C'est la Reine Dauphine.

LE VIDAME. La Reine Dauphine ?

LE NAIN. Elle l'a remise à Madame de Clèves. Vous êtes son cousin. Réclamez-la-lui.

Il saute du carrosse en marche.

Le Vidame se penche vivement à la portière. Puis se rassied lourdement.

NEMOURS. C'est grave ?

LE VIDAME. Très grave.

NEMOURS. Une lettre de femme ?

LE VIDAME. Si elle arrive à la Reine, je suis perdu.

NEMOURS. La lettre est-elle signée et porte-t-elle une adresse ?

LE VIDAME. Non. Mais la Reine est sur ses gardes. Nemours, sauvez-moi. Dites à ma cousine que cette lettre est à vous.

NEMOURS. Mais, Chartres, c'est impossible.

LE VIDAME. Je vous en supplie. C'est une question de vie ou de mort.

NEMOURS. Chartres, j'ai aussi mes histoires. Il m'est extrêmement désagréable que la Reine Dauphine puisse penser que cette lettre m'a été écrite, à moi.

LE VIDAME. Raison de plus pour l'arrêter chez la Princesse. La Reine saura et la voudra. Si la lettre est tombée de votre poche, Marie Stuart peut en avoir de l'humeur, mais la Reine, c'est autre chose : elle tue.

Pendant que le Vidame parle, Nemours songe à l'occasion qui se présente à lui de revoir la Princesse. Machinalement, il caresse l'écharpe qu'il garde autour du cou.

NEMOURS, *réfléchissant.* Vous voulez que la Princesse ne donne pas cette lettre à la Reine Dauphine qui la remettrait à Sa Majesté ?

LE VIDAME. C'est le service que je vous demande. Le seul risque à courir, c'est de passer pour un monstre aux yeux de ma cousine qui est une sainte...

COURT ENCHAINÉ

hôtel de Clèves
chambre de la princesse

Gros plan de la Princesse qui est étendue sur son lit. Elle est songeuse. Par un panoramique le long de son bras, on distingue finalement la main qui tient la lettre. (On entend un bruit de porte.) La main, aussitôt, cache la lettre.

Le Prince de Clèves franchit le seuil, referme la porte, et s'approche du lit. La Princesse, en avant-plan, se redresse.

CLÈVES. Madame, si étrange que cela vous apparaisse, je vous demande de recevoir le Duc de Nemours.

La Princesse laisse retomber sa tête sur l'oreiller en disant :

LA PRINCESSE. Je viens de lui faire dire que je ne recevais personne.

CLÈVES. Monsieur de Nemours vient vous entretenir d'une mésaventure de votre cousin le Vidame.

LA PRINCESSE. Je suis très faible et je ne m'en sens pas la force.

CLÈVES. C'est donner à cette visite beaucoup d'importance, Madame, que de lui opposer un refus. Recevez-le !

LA PRINCESSE, *soupire.* Je suis à vos ordres.

Elle se redresse et s'assied au bord du lit, pendant que le Prince gagne la porte, l'ouvre et invite Nemours à entrer.

Le temps qu'il entre, la Princesse s'est mise debout.

Clèves ayant introduit Nemours le laisse seul avec la Princesse.

NEMOURS. Madame, mon insistance doit vous paraître insupportable.

LA PRINCESSE. Je ne fais qu'obéir à mon mari. Je vous écoute.

NEMOURS. Il s'agit d'une lettre.

Madame de Clèves jette sur la table la lettre qu'elle gardait à la main.

LA PRINCESSE. La voilà.

NEMOURS. Je suis heureux de voir, Madame, qu'elle est encore entre vos mains, car les conséquences en peuvent être terribles.

LA PRINCESSE, *sèchement.* Je n'en doute pas.

La Princesse contourne la table, tout en parlant. Nemours l'écoute, mais il a pris son écharpe qui était sur la table et joue avec elle.

LA PRINCESSE. La Reine Dauphine, qui m'a chargée d'identifier l'écriture, ne doit pas voir avec plaisir qu'une lettre de ce genre vous puisse être adressée.

Elle s'arrête et lui fait face bravement.

LA PRINCESSE, *elle poursuit en s'efforçant d'affermir sa voix.* Mieux vaut aller trouver la Reine Dauphine et que, sans chercher de détours, vous lui disiez l'intérêt que vous prenez à cette lettre, puisque aussi bien on lui a dit qu'elle vient de vous.

Sans lâcher l'écharpe, il se défend avec la joie secrète de sentir la Princesse jalouse.

NEMOURS. Je ne sais, Madame, ce qu'on peut avoir dit à Madame la Dauphine, mais je n'ai aucun rapport avec cette lettre et elle s'adresse à Monsieur de Chartres.

LA PRINCESSE. Peu m'importe. Mais on a dit le contraire à la Reine Dauphine et il lui paraîtra peu vraisemblable que les lettres de Monsieur le Vidame tombent de vos poches... C'est pourquoi, à moins que vous n'ayez quelque raison de cacher la vérité à la Reine Dauphine, je vous conseille de la lui avouer.

Nemours, ravi d'une rigueur qui lui révèle les sentiments de la Princesse, lâche l'écharpe et s'approche d'elle. La Princesse est devant la fenêtre qu'elle vient d'ouvrir.

NEMOURS. Je n'ai rien à lui avouer, Madame. Ce n'est pas de ma poche que la lettre est tombée. (*Avec une nuance de tendresse dans la voix.*) Et s'il y a quelqu'un que je souhaite en persuader, ce n'est pas Madame la Dauphine.

LA PRINCESSE. J'aimerais vous croire... (*Elle se rattrape.*) Je veux dire que le libertinage me déplaît et que l'homme qui reçoit de pareilles lettres doit avoir une mauvaise conscience.

NEMOURS. Une lettre d'amour n'est pas un crime et je ne sache pas que le Vidame soit un libertin.

LA PRINCESSE. L'avez-vous lue, cette lettre ?

NEMOURS. Madame..., Madame... Je vois bien que vous ne me croyez pas encore.

LA PRINCESSE, *froidement*. Sachez, Monsieur le Duc, qu'il m'importe fort peu que cette lettre soit adressée à l'un ou à l'autre.

NEMOURS. Ma chance serait grande, Madame, si j'osais croire que ma conduite vous apporte quelque déception.

Madame de Clèves s'arrête devant la table. On ne sait si c'est l'écharpe ou la lettre qu'elle fixe avec cette attention...

(*Silence.*)

Soudain, elle se décide, ramasse la lettre et se dirige rapidement vers une petite table sur laquelle un candélabre est allumé.

Par un travelling arrière oblique, on distingue sa main qui brûle la lettre à la flamme d'une chandelle.

Celle-ci étant brûlée, la Princesse se tourne vers Nemours.

LA PRINCESSE. Etes-vous satisfait ?

Elle jette la lettre dans un plat où elle achève de se consumer.

NEMOURS. Que direz-vous à la Reine Dauphine ?

LA PRINCESSE. N'ayez aucune crainte. J'éclairerai Marie Stuart et je saurai lui faire comprendre que vous êtes toujours digne de ses faveurs.

NEMOURS, *empressé et tendre*. Vous devez bien comprendre, Madame, que les faveurs de la Reine Dauphine ne sont pas ce qui compte le plus à mes yeux.

Elle est très émue et sur le point de se laisser convaincre, mais un bruit de porte les fait se retourner.

Clèves entre et referme la porte derrière lui.

CLÈVES. Excusez-moi d'interrompre votre entretien. La Reine Catherine sait tout.

NEMOURS. La Reine ?

CLÈVES. Elle envoie chercher la lettre. Il faut la donner immédiatement.

LA PRINCESSE. Qu'est-ce que nous allons faire ? (*A Clèves.*) J'ai brûlé la lettre.

NEMOURS. Le Vidame est perdu. (*Nouveau silence.*) Il me reste à dire que la lettre m'était adressée.

LA PRINCESSE, *rapidement*. Non... pas cela... La Reine est trop fine pour être dupe.

NEMOURS. Madame, vous l'avez bien cru, vous !

CLÈVES, *à la Princesse*. Cette lettre doit être remise à la Reine. Elle n'existe plus. Il n'y a qu'un seul moyen de sauver le Vidame : récrire cette lettre et que Monsieur de Nemours la prenne à son compte. Je me charge du nain. Restez ici et enfermez-vous. Il faut reconstituer cette lettre coûte que coûte.

Déjà, le Prince se dirige vers la porte, la Princesse l'arrête.

LA PRINCESSE. Mais Monsieur de Nemours n'a jamais lu cette lettre... Je suis seule à la connaître.

Le Prince revenant sur ses pas.

CLÈVES, *à sa femme*. Cette lettre est-elle assez présente à votre mémoire pour que vous puissiez la récrire ?

LA PRINCESSE. Moi ?

CLÈVES. Oui, Madame, vous. Je devine combien une pareille besogne vous répugne. Hélas !... nous n'avons pas le choix.

NEMOURS. Le Prince a raison, Madame. Cette lettre doit être récrite, et d'une écriture de femme qui ne ressemble pas à la vôtre.

LA PRINCESSE. Je me sens incapable de déguiser mon écriture et, s'il me manque des termes, d'en inventer qui puissent donner le change.

CLÈVES. Il le faut.

NEMOURS. Je vous aiderai, Madame, et puisque cette nouvelle lettre m'est adressée, j'affirme qu'avec mon aide la supercherie ne sera jamais découverte.

CLÈVES. Je m'excuse, Madame, de vous obliger à faire ce travail désagréable et si peu dans votre nature.

LA PRINCESSE, *après un effort sur elle-même*. Puisque la vie de notre cousin est en jeu.

Pendant que la Princesse sort d'un tiroir une feuille de papier, le Prince, sur le seuil de la porte qu'il ouvre avec précaution, se retourne :

CLÈVES. Efforcez-vous d'achever cette tâche le plus vite possible. Pendant ce temps, j'occuperai le nain.

antichambre et vestibules de l'hôtel de Clèves

Le nain est en avant-plan, de dos. Il est monté subrepticement jusque-là. Il semble avoir entendu

la conversation entre le Prince, la Princesse et Nemours.

Dès qu'il aperçoit le Prince sortant de la chambre de la Princesse, il descend quatre à quatre l'escalier et, parvenu dans le vestibule, il s'arrête devant un objet d'art et feint de s'absorber dans sa contemplation, avec l'attention d'un amateur éclairé.

hôtel de Clèves
chambre de la princesse

Nemours marche de long en large derrière la Princesse qui est assise et qui écrit.

NEMOURS, *dictant, après un silence.* Mon amour...

LA PRINCESSE. Vous ne trouvez pas cela un peu vif ?

NEMOURS. Proposez vous-même.

LA PRINCESSE. Il me semble que la lettre commençait par « Mon cher amour... »

NEMOURS. Va pour « Mon cher amour... »

NEMOURS, *il dicte.* Mon cher amour...

LA PRINCESSE. Attendez...

LA PRINCESSE, *elle cherche.* Je sens que notre passion est un danger terrible qui te menace à chaque minute.

NEMOURS. (*Petit rire.*)

LA PRINCESSE. Qu'ai-je dit de si drôle ?

Nemours s'appuie des deux mains à la table.

NEMOURS, *souriant.* Sur le compte de qui mettiez-vous ce danger terrible ?

LA PRINCESSE. Dépêchons-nous. Je suis presque certaine que c'était cela.

Elle écrit. Nemours s'éloigne.

LA PRINCESSE, *écrivant.* « Je sens que notre passion..., passion... »

Elle jette un coup d'œil du côté de Nemours et s'arrête surprise, car le Duc est comme subjugué par son portrait miniature, posé sur un meuble.

LA PRINCESSE, *écrivant.* « ... est un danger terrible qui... »

Nemours est maintenant tourné vers la Princesse. Le portrait a disparu.

LA PRINCESSE, *écrivant.* « ... te menace à chaque minute... »

Nemours s'est avancé et s'arrête derrière la Princesse qui lève les yeux sur lui.

NEMOURS. L'écriture est excellente. Continuons...

LA PRINCESSE. Je ne me rappelle plus.

NEMOURS. L'exactitude n'est pas absolument nécessaire. C'est le sens qui importe. Je propose...

La Princesse attend, de plus en plus émue, ce qu'il va dire.

Nemours s'appuie d'une main à la table et toujours penché vers elle :

NEMOURS, *il dicte penché sur elle.* « Plus je te vois, plus je t'adore... »

Cette phrase, s'adressant plus à elle-même qu'au destinataire de la lettre, Madame de Clèves ne s'y trompe pas. Elle fait face, bravement :

LA PRINCESSE. Mais vous vous trompez. Il s'agit d'une lettre de rupture.

NEMOURS. Alors, mettons : « Hélas !... »

LA PRINCESSE, *écrivant et récitant froidement.* « Hélas ! Plus je te vois, plus je t'adore. »

Nemours s'assied sur un tabouret proche, sans cesser de la contempler amoureusement pendant qu'elle écrit, et, comme elle relève la tête, attendant la suite, il remarque avec un sourire.

NEMOURS. Tout cela est fort beau, mais vous venez de changer d'écriture.

La Princesse éclate de rire.

LA PRINCESSE. Je reprenais la mienne. Recommençons.

Elle déchire la lettre, saisit une autre feuille.

NEMOURS. De cette manière, nous n'en aurons pas fini avant demain...

Ils rient ensemble.

antichambre

Dans l'enfilade des pièces, on entend, provenant de la chambre les rires de Madame de Clèves et du duc de Nemours.

Clèves et le nain, l'un penché, l'autre dressé, achèvent la visite de la maison.

LE NAIN, *important.* Vous possédez là une fort belle maison, Monsieur de Clèves.

CLÈVES. Bien modeste à côté de celle où vous avez l'habitude de vivre...

LE NAIN. Le Louvre n'est pas mal... Un peu grand..., mais pas mal.

Nouvel éclat de rire provenant de la chambre de la Princesse.

Les deux hommes tournent la tête.

LE NAIN. On ne s'ennuie pas chez vous.

Le visage du Prince se rembrunit. Il se dirige vers l'escalier. Le nain l'accompagne. Ils commencent à descendre.

CLÈVES, *avant de disparaître.* La Princesse avait un visiteur. Elle va venir elle-même. Elle n'aimerait céder à personne la chance de vous voir et de vous donner cette lettre.

chambre de la princesse

Nemours a pris la place de la Princesse et il écrit. Elle se penche sur son épaule.

NEMOURS, *riant.* Si vous croyez que c'est commode de prendre une écriture de femme ! Mais avouez que je m'en tire mieux que vous !

LA PRINCESSE. Achevons...

NEMOURS. Je vous écoute.

La Princesse va se rappeler peu à peu les termes de la lettre et « les vivre » à travers ses propres sentiments.

LA PRINCESSE, *dictant.* « C'est la crainte où je suis de vous perdre qui m'oblige à m'éloigner de vous... » ***(ph. 6).***

Nemours ayant écrit la phrase se retourne et la voyant immobile, lui dit :

NEMOURS, *l'encourageant doucement.* Allez... C'est parfait...

A ces mots, la Princesse appuie sa joue à la colonne du lit, dicte, très lentement, cherchant ses mots... et peu à peu, se prend au jeu.

LA PRINCESSE. « Ne m'en veuillez pas, mon cher amour, si je vous quitte. J'avais formé le dessein de vous faire croire que je ne vous aimais plus, mais je n'en ai plus la force... »

La caméra s'éloigne doucement de la Princesse, qui poursuit, de la même façon :

LA PRINCESSE. « Je vous aime encore davantage parce que je m'oblige à ne plus vous aimer. Adieu, mon cher amour, adieu... »

Les larmes lui viennent aux yeux.
Pour échapper à son émotion, elle se retourne vers Nemours. Elle le voit, la tête levée, et très ému, lui aussi.

NEMOURS. Mais, Madame, vous savez cette lettre par cœur.

LA PRINCESSE, *troublée.* Relisez vite, et fermons la lettre.

NEMOURS. Je n'ai rien écrit.

LA PRINCESSE. Mais c'est fou ! Nous n'avons pas une minute à perdre. La Reine attend.

NEMOURS. Recommencez...

LA PRINCESSE. Je ne sais plus... Je ne pourrai plus. Je m'en sens incapable.

NEMOURS. Calmez-vous... J'ai bonne mémoire. Je vais écrire...

Il reprend la plume.

NEMOURS, *lisant la phrase déjà écrite.* « Ne m'en veuillez pas, mon cher amour, si je vous quitte. » (*Il écrit et dit.*) « J'avais formé le dessein de vous faire croire que je ne vous aimais plus... » (*Il hésite.*)

LA PRINCESSE, *retrouvant la phrase.* « ... Mais je n'en ai plus la force... »

Nemours écrit.

NEMOURS. « ...plus la force. »

NEMOURS. « Jamais douleur n'a été pareille à la mienne. »

LA PRINCESSE ET NEMOURS, *lentement ensemble.* « ... Je vous aime encore davantage... »

appartement de la reine Catherine au Louvre soir

Catherine de Médicis, le nez chaussé de lunettes, termine la lecture de la lettre près d'une étroite fenêtre par où pénètrent les dernières lueurs du jour. On aperçoit un panorama de Paris.

CATHERINE, *lisant.* « Je vous aime encore davantage parce que je m'oblige à ne plus vous aimer... »

Elle relève ses lunettes et se retourne, l'œil sévère.

CATHERINE. Qu'est-ce que ce galimatias ?

Le nain se tient debout, les mains dans le dos, à prudente distance. On le sent sur le gril.

LE NAIN, *d'une voix mal assurée.* C'est la lettre...

CATHERINE. C'est la lettre ?

LE NAIN. C'est Madame de Clèves qui me l'a remise.

Catherine marche sur lui, lentement, et le pousse, à reculons, jusqu'à un renfoncement de la pièce.

CATHERINE, *doucement menaçante.* C'est Madame de Clèves qui te l'a remise !...

LE NAIN. Elle m'a fait attendre pendant une heure.

CATHERINE, *doucereuse.* Elle t'a fait attendre pendant une heure !...

Le nain est acculé dans un coin. La main de Catherine se lève vers une poignée de fer pendue à la voûte. Le nain suit des yeux sa main.

LE NAIN, *criant.* Catherine ! Catherine ! Ecoute-moi...

Catherine tire la poignée, le nain disparaît dans une trappe.
Hurlement du nain. (Bruit de chute du nain.)
Catherine s'approche de la trappe et regarde le nain, au fond du trou.

LE NAIN, *suppliant.* Catherine ! Catherine ! Tire-moi de là...

CATHERINE. Médite, mon bonhomme, médite ! Je t'apprendrai à écrire des lettres d'amour !

Elle lâche la poignée. La trappe se referme, faisant FONDU.

LONG CRI DU NAIN. Catherine !

le vestibule de l'hôtel de Clèves soir

Clèves et Nemours, côte à côte, descendent l'escalier éclairé par des flambeaux.

NEMOURS. C'est une grande gêne pour moi d'avoir été tenu d'apporter quelque désordre dans le calme de votre hôtel. J'admire que Madame de Clèves s'adapte mal à nos intrigues. Je vous en félicite...

CLÈVES, *après un silence.* Ma femme est presque une enfant.

Ils s'arrêtent à la porte.

NEMOURS. Je vous salue, et j'aimerais, si vous n'y voyez aucun obstacle, présenter un jour mes hommages à la Princesse dans des circonstances moins défavorables.

CLÈVES. Je l'aimerais aussi, mon cher Duc. Hélas ! Bien que je demande à Madame de Clèves de

paraître au Tournoi avec la magnificence des autres femmes, elle s'obstine à vouloir que je la suive quelque temps à Coulommiers, dans nos terres.

NEMOURS. Priverez-vous longtemps la Cour de votre présence ?

CLÈVES. Le moins longtemps possible, mais ma femme trouve qu'à Paris nous sommes trop rarement tête à tête.

Ils se saluent, et Nemours passe la porte. Visage de Clèves qui le regarde partir. Puis Clèves s'éloigne à grands pas vers l'escalier. (Reprise musicale.)

COURT ENCHAINÉ

hôtel de Clèves
chambre de la princesse
soir

Madame de Clèves est étendue sur son lit, les yeux fermés. Une lumière tremblotante s'approche de son visage. (On entend des pas.)

CLÈVES, *doucement, mais fermement.* Madame, nous partirons dès demain pour Coulommiers.

La Princesse tourne lentement la tête vers son mari. Elle ouvre les yeux.

CLÈVES, *sur le même ton.* On m'y appelle, et je crois que votre santé n'y peut trouver que des avantages.

Elle acquiesce avec un sourire tendre et lointain.

LA PRINCESSE. Vous pensez toujours la même chose que moi. J'allais vous demander d'y partir.

La lumière s'éloigne, tandis que la Princesse referme les yeux.

FONDU

la forêt
jour

Deux cavaliers qui se suivent au grand galop, sautant un obstacle (arbre mort). C'est Nemours et Chartres. (Au loin, on entend des trompes de chasse.)

CHARTRES. Georges !

Au lieu de ralentir, Nemours force l'allure ; il prend de l'avance. Nouveaux obstacles.

CHARTRES, *appelant.* Georges !

Il jette alors son cheval dans un chemin de traverse, avec l'idée de couper la route à son ami.

Nemours, après avoir galopé sous les arbres, débouche dans un étroit vallon.

Chartres débouche à son tour d'un autre côté et coupe la route à Nemours qu'il rejoint en avant-plan, sous un bouquet d'arbres. Les deux cavaliers s'arrêtent.

CHARTRES. Mais vous êtes le diable ! Où m'entraînez-vous ? Nous avons perdu la chasse !

En face de la gravité de somnambule que montre Nemours, Chartres demande :

CHARTRES. Georges, qu'est-ce qu'il y a ?

NEMOURS. J'ai une confidence à vous faire : j'ai perdu la chasse exprès. Elle ne m'était qu'un prétexte à une démarche qui m'importe plus que tout au monde. Je vous quitte. Attendez-moi où nous sommes. Nous aurons l'air d'avoir été deux à nous perdre.

Nemours remonte sur son cheval. La caméra reste sur Chartres, pensif.

CHARTRES, *après un silence.* Je ne vous pose qu'une question : votre démarche sera-t-elle longue ?

NEMOURS. Je le voudrais... Mais je crains que vous n'ayez pas longtemps à attendre.

Nemours pique des deux et s'enfonce dans la forêt.

le parc de Coulommiers
jour

Nemours passe du galop au trot, parcourt encore une certaine distance à travers bois et met pied à terre devant la clôture d'un parc. Puis il attache son cheval à un arbre et franchit la clôture.

Nemours avance sous bois, dans le style du Prince Charmant et de la Belle au Bois dormant. Après la clôture le bois s'est changé en parc. Bientôt il s'arrête.

extérieur
le pavillon
jour

Au milieu d'une clairière, un pavillon. Nemours se dirige vers le pavillon.

Comme il va pour le contourner, il aperçoit le Prince et la Princesse de Clèves qui viennent vers lui.

De nombreux domestiques les suivent, à distance, avec des chiens.

Nemours se jette sur le côté pour ne pas être vu.

Mais ne pouvant aller plus loin, se refusant à fuir, parce qu'une force plus grande le retient, Nemours avise une fenêtre ouverte. Il l'escalade et se dissimule à l'intérieur du pavillon.

Le Prince et sa femme sont en conversation, Madame de Clèves marche comme une malade, appuyée au bras de son mari.

CLÈVES. Vous avez depuis quelque temps un goût pour la solitude qui m'étonne et qui m'afflige parce qu'il nous sépare. Je vous trouve même plus triste que de coutume et je crains que vous n'ayez quelque sujet d'affliction. Pourquoi ne voulez-vous point revenir à Paris ?

LA PRINCESSE, *embarrassée.* Je n'ai rien de fâcheux dans l'esprit, mais le tumulte de la Cour est si grand qu'il est impossible que le corps et l'esprit ne se lassent et que l'on ne cherche du repos.

CLÈVES. Le repos n'est guère propre à une personne de votre âge.

Nemours, dissimulé dans l'embrasure de la fenêtre, se penche un peu et découvre le Prince et la Princesse qui s'approchent d'un banc, placé sous la fenêtre même. Clèves, tout en faisant asseoir sa femme, dit :

CLÈVES. Votre air et vos paroles me font croire que vous avez des raisons pour souhaiter d'être seule et je vous conjure de me les dire.

LA PRINCESSE, *après une hésitation.* Ne me contraignez pas à vous avouer une chose que je n'ai pas la force de vous avouer, quoique j'en aie eu plusieurs fois le dessein. Sachez seulement que la prudence ne veut pas que je demeure exposée au milieu de la Cour.

CLÈVES. Que me faites-vous envisager, Madame ! Vous ne me dites rien, et c'est me dire que je ne me trompe pas.

Madame de Clèves se jette à genoux et prend la main de son mari dans les siennes.

LA PRINCESSE. Eh bien ! Monsieur, je vais vous faire un aveu que l'on n'a jamais fait à un mari *(ph. 8)*. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de la Cour et que je veux éviter les périls où se trouvent parfois les personnes de mon âge. Quelque dangereux que soit le parti que je prends, je le prends avec joie, pour me conserver digne d'être à vous. Pardonnez-moi si j'ai des sentiments qui vous déplaisent ; du moins, je ne vous déplairai jamais par mes actes... Ayez pitié de moi et aimez-moi encore si cela vous est possible.

CLÈVES, *très ému.* Ayez pitié de moi vous-même, Madame. Vous me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde. Et, cependant, je me trouve le plus malheureux des hommes.

Clèves détourne la tête pour cacher son émotion. Elle pose sa main sur son bras dans un geste tendre.

CLÈVES, *désespéré.* Je n'ai jamais su vous inspirer de véritable amour et je vois que vous craignez d'en avoir pour un autre. (*Se révoltant contre le sort.*) Et qui est-il, Madame, cet homme heureux qui vous donne cette crainte ? Depuis quand vous plaît-il ? Qu'a-t-il fait pour vous plaire ?

Durant ce dialogue, la caméra s'élève lentement et s'avance vers la fenêtre ouverte où elle semble pénétrer comme les paroles mêmes de Monsieur de Clèves.

CLÈVES, *poursuivant.* Quel chemin a-t-il trouvé pour aller à votre cœur ? J'ai tout ensemble la jalousie d'un mari et celle d'un amant. Achevez et apprenez-moi qui est celui que vous voulez fuir.

La Princesse retire sa main. Son visage se ferme. Peut-être a-t-elle soudain conscience d'avoir commis une faute en montrant trop de sincérité.

LA PRINCESSE. Je vous supplie de ne pas me le demander.

CLÈVES. Encore une fois, Madame, je vous conjure de m'apprendre ce que j'ai besoin de savoir.

LA PRINCESSE. Vous m'en presseriez inutilement. J'ai de la force pour taire ce que je crois ne pas devoir dire. Je vous donne l'assurance que l'on ne m'a jamais rien dit qui puisse m'offenser.

CLÈVES, *avec violence.* Je ne saurais vous croire ! Je me souviens de votre embarras quand votre portrait se perdit... Vous avez donné, Madame, vous avez donné ce portrait qui m'était si cher...

LA PRINCESSE. Comment pouvez-vous penser qu'il y ait quelque déguisement dans un aveu comme le mien, qu'aucune raison ne m'obligeait à vous faire... ? Je n'ai pas donné mon portrait. Il est vrai que je l'ai vu dérober ; mais j'ai fait semblant de ne pas le voir, de peur qu'on ne prononce des paroles que je ne voulais pas entendre.

La caméra fixe le duc de Nemours. Il a les larmes aux yeux et écoute. **(ph. 9)**.

CLÈVES. Mais alors, comment vous a-t-on fait voir qu'on vous aimait ?

LA PRINCESSE. Epargnez-moi la peine de vous donner des détails qui me font honte à moi-même.

CLÈVES, *après un silence.* Vous avez raison, Madame. Je suis injuste. Refusez-moi votre réponse chaque fois que je vous demanderai de pareilles choses ; mais ne vous offensez pas pourtant si je vous les demande...

Ils se lèvent. La Princesse reprend le bras de son mari.

Le Prince et la Princesse reprennent leur promenade, silencieux et tristes. Leur suite, qui attendait à distance, leur emboîte le pas. **(ph. 10)**.

ENCHAINÉ

la forêt
jour

Dans la forêt, nous distinguons en contre-plongée la voûte de verdure qui défile lentement sur fond de ciel.

Bruit du cheval au pas.

Nemours va, le visage levé, les yeux fermés, comme s'il poursuivait un rêve intérieur. Par instants, un sourire l'éclaire ; puis une sorte de détresse efface son sourire.

LA VOIX. **La joie de Monsieur de Nemours ne fut pas longue, car il venait d'apprendre coup sur coup qu'il avait touché le cœur de Madame de Clèves et qu'il ne devait rien attendre d'une personne capable d'employer contre ses propres sentiments un remède aussi extraordinaire.**

Nemours regarde droit devant lui et, toujours perdu dans son rêve, il demande, sans qu'on ait encore vu son interlocuteur.

NEMOURS, *après un silence.* Chartres, que penseriez-vous d'une femme qui aimerait un homme sans lui en avoir jamais parlé, sans l'avoir même approché, et qui avouerait ce secret à son mari pour qu'il la défende contre elle-même ?

On aperçoit seulement Chartres qui chevauche à côté de Nemours. Passes de branches. Ombres et lumières.

CHARTRES. Je penserais que c'est une histoire incroyable.

NEMOURS. Cette histoire incroyable est vraie, Chartres. Elle vient d'arriver à un de mes amis et je la trouve merveilleuse.

CHARTRES. Et le mari ?

NEMOURS. La noblesse de son âme et l'admiration qu'il éprouve pour la conduite de sa femme ne l'empêchent pas d'être le plus malheureux des hommes.

CHARTRES. Et votre ami... aime cette femme ?

NEMOURS. Il en est fou !

(Silence.)

appartement de Marie Stuart au Louvre chambre et antichambre jour

Une porte s'ouvre. Un garde fait entrer la Princesse de Clèves qui s'avance et fait la révérence. Elle est en grande robe pour le Tournoi.

LA DAUPHINE. Ah ! ma chérie... Je vous attendais avec impatience.

Le garde disparaît en refermant la porte. La Princesse se relève et rejoint Marie Stuart, prête aussi pour le Tournoi, mais qui l'attendait allongée sur son lit. en train de se livrer à un travail de couture. La Dauphine tend sa main dans un geste affectueux. La Princesse baise cette main comme s'il s'agissait d'un rite.

La Dauphine abandonnant sa couture attire la Princesse qui s'agenouille près du lit.

LA DAUPHINE, *animée et mystérieuse.* Je veux vous apprendre une aventure que vous serez, j'en suis sûre, bien aise de connaître.

LA DAUPHINE, *même jeu.* Vous savez l'envie que nous avions de deviner qui causait le changement du duc de Nemours ?

(Silence.)

LA DAUPHINE, *poursuivant.* Je crois savoir, et c'est une chose qui vous surprendra : il est éperdument amoureux et fort aimé d'une des plus belles personnes de la Cour.

LA PRINCESSE. Je ne vois rien en cela qui doive surprendre d'un homme tel que Monsieur de Nemours.

LA DAUPHINE. Ce qui est étonnant, c'est de savoir que cette femme qui aime Monsieur de Nemours ne lui en a jamais donné aucune marque et que la peur de n'être pas toujours maîtresse de sa passion la lui a fait avouer à son mari... Et c'est Monsieur de Nemours lui-même qui a conté ce que je vous dis au Vidame de Chartres. N'est-ce pas une histoire à dormir debout ?

A mesure que la Dauphine parle, la Princesse a de plus en plus de mal à conserver son sang-froid. C'est ce moment que choisit Nemours pour faire son entrée.

La Dauphine qui l'aperçoit la première, par-dessus l'épaule de la Princesse, s'écrie :

LA DAUPHINE. Nemours ! Entrez vite !

La Princesse tourne brusquement la tête ; elle est au comble de l'angoisse. Elle se relève, le regard fixé sur la porte.

Nemours, qui vient d'entrer, termine son salut et vient se placer à côté de la Princesse qui n'ose pas lever les yeux sur lui.

La Dauphine, pour paraître plus détachée, a repris sa couture et provoque aussitôt Nemours, avec cette audace des jeunes filles qui savent qu'elles ne sont pas aimées.

LA DAUPHINE. Je veux savoir de vous si une histoire que l'on m'a contée est véritable et si vous êtes bien celui qui est amoureux et aimé d'une femme de la Cour qui vous cache sa passion avec soin et qui l'a avouée à son mari.

Nemours est trop saisi pour répondre.

LA DAUPHINE. Regardez-le ! Regardez-le ! Et jugez si cette aventure n'est pas la sienne !

Nemours jette un coup d'œil sur la Princesse qui, pour obéir à sa maîtresse, s'oblige à le regarder, mais détourne aussitôt les yeux. Cet échange est très bref.

NEMOURS. J'avoue qu'on ne peut être plus affligé que je le suis de l'infidélité que m'a faite le Vidame de Chartres en racontant l'aventure d'un de mes amis... Mais je ne sais, Madame, pourquoi vous me faites l'honneur de me mêler à cette aventure. Le Vidame ne peut pas dire qu'elle me regarde puisque je lui ai dit le contraire.

Pendant qu'il parle, le visage de la Princesse exprime un grand trouble qu'elle ne parvient à cacher que par un grand effort de volonté.

Renversant la tête sur l'oreiller, la Dauphine sourit malicieusement.

LA DAUPHINE. Nemours, j'ai vu votre embarras !

NEMOURS. J'ai été très troublé, Madame, par les justes reproches que mon ami me pourrait faire d'avoir répété une chose qui lui est plus chère que la vie. Il ne m'a pas nommé la personne qu'il aime... Je sais seulement que c'est l'homme le plus amoureux et le plus à plaindre.

LA DAUPHINE, *soupire.* Il n'est pas à plaindre puisqu'il est aimé.

La Dauphine ne le regardant plus, c'est à la Princesse que Nemours s'adresse, tout en répondant à la Dauphine. La Princesse, elle, ne lève pas un instant les yeux sur lui.

NEMOURS. Croyez-vous qu'il le soit, Madame ? Et qu'une personne, qui aurait une véritable passion, peut la découvrir à son mari ? Non !

La Dauphine le contemple à nouveau, rêveusement. La Princesse, qui est à la limite de ses forces, feint d'avoir quelque chose à faire, passe derrière Nemours et contourne le lit, tandis que Nemours poursuit, avec l'évident dessein d'être entendu de la Princesse.

NEMOURS, *poursuivant.* Mon ami ne peut se flatter d'aucune espérance, mais tout malheureux qu'il est, il se trouve heureux d'avoir au moins donné la peur d'aimer.

La Princesse passe en avant-plan et se retrouve de l'autre côté du lit.

Elle ramasse la couture de la Dauphine semblant rappeler celle-ci aux obligations de l'heure.

La Dauphine, tout en s'asseyant au bord du lit, remarque :

LA DAUPHINE, *reprenant le ton primesautier, après un silence.* Votre ami a une passion bien facile à satisfaire et je commence à croire que ce n'est pas de vous dont il s'agit.

La Princesse a mis un genou à terre pour chausser la Dauphine.

La caméra descend avec elle, tandis que la Dauphine, de dos, se lève en disant :

LA DAUPHINE. Nous allons nous mettre en retard pour le Tournoi...

Elle disparaît vivement dans l'alcôve, suivie par les deux femmes.

La porte de l'antichambre s'ouvre : un garde paraît.

LE GARDE. Le Roi !

La Princesse se dirige aussitôt vers la porte.

Nemours lui coupe la retraite.

NEMOURS. Madame, il est indispensable que je m'explique...

LA PRINCESSE. Rassurez-vous, Monsieur. Je ne crois pas à votre aventure. Une femme capable d'un tel acte ne le raconte pas. Un mari qui reçoit un tel aveu serait bien indigne de le redire.

Elle sort. Nemours la suit.

NEMOURS. Madame...

On entend, venant de l'antichambre...

LES VOIX DE PLUSIEURS GARDES, *comme un écho grandissant.* Le Roi !

La galerie est jalonnée de gardes. En avant-plan, la Princesse de Clèves sort de la chambre suivie de près par le duc de Nemours.

Le Roi s'avance, escorté du Prince de Clèves et de sa suite. et précédé par la voix des gardes qui annoncent son passage.

La Princesse fait sa révérence. Nemours s'incline.

Le Roi passe devant la Princesse et Nemours, immobilisés dans leur salut.

Le Prince de Clèves surprend la présence de Nemours auprès de sa femme. Son visage s'assombrit. Au moment où la Princesse relève la tête, elle rencontre le regard triste de son mari.

La Princesse comprend la raison de ce regard ; elle a comme un étourdissement et ne peut se relever.

Nemours s'en aperçoit et la soutient, sans qu'elle ait la force de s'en défendre.

Le cortège royal, qui s'éloigne, s'arrête. Clèves s'est retourné ; il voit sa femme restée à terre et Nemours penché vers elle.

LE ROI, *sèchement.* Qu'est-ce que c'est ?

CLÈVES. Sire, je crois que Madame de Clèves vient d'avoir une faiblesse.

LE ROI. Ce n'est pas le jour et le Tournoi ne saurait attendre. (*Agacé.*) Soutenez votre femme !

Clèves s'avance vers sa femme et la prend par le bras. Nemours, aussitôt, s'efface.

Le Prince relève la Princesse.

CLÈVES. Vous êtes malade ?

LE ROI. Dépêchez-vous, Clèves !

LA PRINCESSE, *avec effort.* Faites votre service, je ferai le mien.

La Reine Dauphine sort de ses appartements avec ses femmes qui entourent Madame de Clèves. Le Prince s'éloigne à contre-cœur.

LA DAUPHINE. Vous êtes fort pâle, ma petite Clèves.

LA PRINCESSE. Ce n'est rien, Madame, et je suis prête à vous suivre.

LA DAUPHINE. En route !

On voit s'éloigner le cortège royal.

La Dauphine se place au milieu de la Galerie. La Princesse prend la traîne de la Dauphine et le second cortège s'ébranle à la suite du premier.

VOIX DES GARDES, *comme un écho qui s'éloigne.* Le Roi !

ENCHAINÉ

le tournoi
jour

Vue plongeante de la lice, telle que la représente une estampe d'époque (Perissin fecit 1570).

Au fond, les maisons de la rue Saint-Antoine décorées et servant de loges. Du public, sous l'estrade et jusque sur les toits.

Devant, l'estrade royale avec, au milieu, trois loges couvertes et tendues de tapisseries à fleurs de lys.

Dans la loge centrale, la Reine Catherine et son nain. A sa droite, Diane de Poitiers et l'Ambassadeur d'Angleterre. A sa gauche, Marie Stuart et le Dauphin.

Dans les autres loges (à ciel ouvert), la famille royale (Madame Marguerite et le Duc de Savoie dont on célèbre les fiançailles).

Dans la loge voisine de celle de la Dauphine, Madame de Clèves et son mari.

Les autres loges sont occupées par les Seigneurs, dignitaires et dames de la Cour.

De chaque côté de la lice, des portes monumentales par où pénètrent les jouteurs.

Enfin, au centre, la lice avec la barrière séparant les combattants et, à chaque extrémité, la guérite des serveurs chargés de leur remettre les lances de combat.

De dos, une rangée de cavaliers borde la partie inférieure de l'écran.

Brouhaha de la foule, piétinement des chevaux, chocs d'armures.

Deux jouteurs sont prêts à s'affronter.

Des sonneurs à cheval embouchent leurs trompettes.

Sonneries de trompettes. Un silence relatif s'établit.

Les combattants s'élancent au galop.

Choc violent. L'un des cavaliers vide les étriers.

Vaste exclamation de la foule. Applaudissements.

Des valets se précipitent pour relever le vaincu et ramasser les morceaux de sa lance

Plan d'un couple populaire, pressé contre la barrière, juste sous les loges.

L'homme et la femme se démanchent le cou pour apercevoir la famille royale, tout en tenant leur gosse assis sur la barrière.

L'HOMME. C'est pas la sœur du Roi, je te dis ; celle-là, c'est la Reine-Dauphine et son mari, « le petit Roi ».

L'ENFANT. Je veux voir, maman, je veux voir.

LA MÈRE. Eh toi ! reste tranquille, ou je te gifle !

Tandis que la caméra monte verticalement, on entend encore :

LA FOULE. Mais ne poussez pas, Madame, je vous en prie. — Je ne pousse pas, on me pousse. — N'écrasez pas les enfants... etc.

Il y a des marchands de boissons et de sorbets ; un aveugle qui chantonne des complaintes dans l'indifférence générale.

Bruits. Brouhaha. Musique de viole.

La caméra s'arrête dans sa montée sur Clèves et sa femme dont la loge est exactement située au-dessus. Les deux époux parlent bas, sans se regarder.

CLÈVES, *à voix contenue.* Pourquoi vous êtes-vous trouvée mal ?

LA PRINCESSE. Vous me le demandez ?

CLÈVES. Je vous le demande.

LA PRINCESSE. Je me suis trouvée mal à cause de vous.

CLÈVES. A cause de moi, Madame ?

Sonnerie de trompettes.

Ils s'interrompent pour se lever.

LA PRINCESSE, *après un temps.* Vous avez fait une chose incroyable : vous avez raconté notre conversation de Coulommiers.

CLÈVES. Moi, Madame ?

LA PRINCESSE. Vous. J'ai eu la honte d'en entendre parler chez la Reine-Dauphine, sans qu'on sache qu'il était question de moi.

CLÈVES. Comment pouvez-vous me croire capable d'une chose aussi basse ?

LA PRINCESSE. Je pouvais prétendre à votre discrétion et j'estime...

CLÈVES, *l'interrompant.* Répondez, Madame, on vous salue...

Salut de Madame de Clèves.

Les deux premiers tenants défilent avec leurs chevaux et leurs livrées. En tête, le comte de Montgomery.

Les gens sont debout dans les loges, à l'exception de la Reine et de la famille royale.

Le Roi franchit à son tour la grande porte, salué par une sonnerie de trompettes particulière.

Il porte un heaume d'or.

Ses couleurs sont : le blanc et le noir. Deux écuyers tiennent son cheval par la bride.

La Reine et la famille royale se lèvent quand le Roi passe...

Dans la loge de Diane de Poitiers, l'Ambassadeur d'Angleterre demande à celle-ci :

L'AMBASSADEUR. Pourquoi le Roi porte-t-il les couleurs du deuil ?

Diane, tout en souriant au Roi qui passe.

DIANE. Ce sont les miennes, Monsieur l'Ambassadeur. La coutume ici veut que chacun porte les couleurs de sa dame.

Travelling latéral passant sur la loge de la Reine qui salue d'une inclination de tête, mais sans sourire.

LE NAIN, *après le passage du Roi.* Catherine, tu trouves convenable que le Roi porte le deuil du mari de sa maîtresse ?

Catherine ne répond pas ; elle tourne la tête de l'autre côté et sourit.

Sonnerie de trompettes.

Le Vidame de Chartres, autre tenant, vient directement après le Roi. Sa couleur est le vert. Au moment où il arrive la caméra monte d'un seul coup jusqu'à l'extrémité de sa lance, cadrant l'oriflamme vert qui la surmonte.

Catherine, en se rasseyant, sourit au Vidame et porte instinctivement la main à son corsage où domine le vert.

Le nain remarque le geste, et d'un air détaché.

LE NAIN. Le vert est évidemment moins triste.

Catherine, discrètement, lui pince le bras jusqu'au sang. Effroyable grimace du nain qui retient un cri de douleur.

Nous revenons dans la loge des Clèves. La conversation se poursuit sur le même ton, pendant qu'ils se rasseyent.

CLÈVES, *à mi-voix.* Si cette conversation a été redite, elle ne peut l'avoir été que par vous.

LA PRINCESSE. Ne m'accusez pas d'une faute que vous avez commise.

CLÈVES. Croyez-moi, Madame, comme je veux vous croire ; mais si la chose est sue, il faut éviter qu'elle ne se répande.

LA PRINCESSE. La Cour est un lieu atroce. Je retourne à Coulommiers et n'en reviendrai jamais.

Le Roi échange sa lance de parade pour une lance de combat.

Même cérémonie pour l'adversaire du Roi, le comte de Montgomery.

Puis le Roi abaisse la visière de son heaume.

(Brève sonnerie de trompettes, silence.)

Vue plongeante de la lice :

Le Roi et son adversaire se précipitent l'un sur l'autre.

Choc. Les deux lances se brisent. Les deux cavaliers ont vacillé, mais ne tombent pas. **(ph. 11).**

(Clameurs du public — Applaudissements.)

De nouveau la loge des Clèves.

Lorsqu'il cesse d'applaudir, le Prince reprend la conversation sur le même ton pressant.

CLÈVES, *bas.* Qui a parlé de cette conversation chez la Reine Dauphine ?

LA PRINCESSE. C'est le Vidame de Chartres. Il la tenait de Monsieur de Nemours.

CLÈVES. Quoi, Monsieur de Nemours sait que vous l'aimez et que je le sais ?

LA PRINCESSE. Que me parlez-vous sans cesse de Monsieur de Nemours. Monsieur de Nemours tenait l'histoire d'un de ses amis qui ne lui a nommé personne.

CLÈVES. Pourquoi lorsque Monsieur de Nemours vient chez vous ne le recevez-vous pas, alors que vous recevez tout le monde ? D'une personne comme vous, Madame, tout est faveur, hors l'indifférence.

LA PRINCESSE. Je vous ai dit que je ne répondrai jamais sur vos soupçons.

CLÈVES. Avouez-le, Madame, vous aimez Monsieur de Nemours.

Trompettes.

De la grande porte, apparaît à son tour le duc de Nemours, en brillant équipage et monté sur un cheval carapaçonné de rouge incarnat ; Nemours porte, nouée au bout de sa lance, l'écharpe bleue de la Princesse.

La loge de la Dauphine.

Marie Stuart, soudain très animée, se penche vers la loge voisine.

LA DAUPHINE. Chérie, savez-vous quelle est cette écharpe que Nemours porte à sa lance ?

LA PRINCESSE. Je l'ignore.

La caméra reste sur la Princesse et le Prince de Clèves qui n'osent se regarder, pendant que Nemours défile superbement devant les loges dans un murmure général flatteur.

On voit passer l'écharpe bleue devant la loge des Clèves.

Quand l'écharpe sort du champ, travelling avant rapide jusqu'au plan des deux époux.

Ils ont l'un et l'autre le regard fixe... Sans un coup d'œil du côté de la Princesse, Clèves murmure :

CLÈVES, *bas à sa femme.* Vous avez raison, Madame, vous retournerez demain à Coulommiers.

(*Sonnerie de trompettes.*)

Dans la lice le Roi s'élance au galop pour une nouvelle joute.

Son adversaire s'élance, de son côté.

Choc de la rencontre — L'adversaire du Roi est désarçonné.

(*Clameurs de la foule. Applaudissements.*)

Le Roi poursuivant son élan contourne la barrière et vient arrêter son cheval au pied des loges.

Il relève ensuite sa visière. Il est très content de lui. Il baise le tronçon de lance qu'il tient encore et le jette au pied des loges, sans que l'on sache exactement si l'hommage va à Catherine ou à Diane.

Diane, de sa loge, lui sourit tendrement en inclinant la tête. Catherine, de la sienne, en fait autant. L'honneur est sauf.

Le Roi regagne le coin des jouteurs, tandis que, précédé par la sonnerie de trompettes habituelle, Nemours s'élance contre son adversaire. Choc fracassant — L'adversaire mord la poussière.

(*Nouvelles clameurs. Nouveaux applaudissements.*)

Nemours s'arrête à la hauteur du Roi qui lui lance, ravi :

LE ROI. Bravo ! Nemours...

Très excité, le Roi pousse son cheval jusqu'à la guérite, et réclame une nouvelle lance.

Catherine, voyant le Roi s'apprêter à rompre encore une lance, s'empresse de dire au nain, en lui donnant une bourrade :

CATHERINE. Cours prévenir le Roi qu'il est fou de rompre encore une lance dans l'état d'excitation où il se trouve.

LE NAIN. Il n'écoutera pas, c'est un idiot et il est têtu comme une mule.

CATHERINE, *menaçante.* Tu veux retourner dans la trappe ?

Le nain se sauve. Catherine jette un coup d'œil sur Diane de Poitiers.

Diane vient d'entendre ce que dit la Reine. Elle est prise d'un pressentiment.

Le Roi pousse son cheval jusqu'à Montgomery.

LE ROI. Allez-y ! Montgomery ! En lice !

MONTGOMERY. Je vous en conjure, Sire, dispensez-moi de rompre encore cette lance. Nous sommes, Votre Majesté et moi, dans une grande fatigue.

LE ROI, *fanfaron.* Je veux ma revanche ! Vous êtes le seul à m'avoir fait quasi quitter les étriers !

MONTGOMERY, *vaincu.* Allons !

Montgomery le quitte pour aller prendre sa place.

On voit le nain qui arrive en courant, et se fraye un chemin entre les pieds des chevaux jusqu'au Roi.

Il s'accroche à la bride du cheval, le bras haut levé.

LE NAIN, *au roi.* Riquet, la Reine te demande de rester tranquille.

LE ROI. Va lui dire que c'est justement en son honneur que je me bats.

Sur ces paroles, le Roi et Montgomery, au petit galop gagnent leur place de départ en se croisant au milieu de la lice.

Un étrange silence se fait. Aucune trompette ne sonne. La foule même se tait. Seule la voix d'un aveugle s'élève, chantant une complainte.

Diane est pâle, immobile et comme glacée par le pressentiment qui l'étreint. Elle ferme les yeux et se met à prier.

Le Roi part au galop. On le suit jusqu'au choc des deux lances qui se brisent. Le Roi vacille et se couche sur sa selle.

(*Immense clameur de la foule.*)

Diane tressaille. Ses lèvres achèvent la prière. Elle rouvre les yeux et son regard devient fixe.

(*Brouhaha — Cris.*)

Le cheval du Roi fait un retour vers le centre de la lice et termine sa course désordonnée presque au pied des loges, avec le Roi couché sur sa selle.

Jean Marais dans le rôle du PRINCE DE CLÈVES

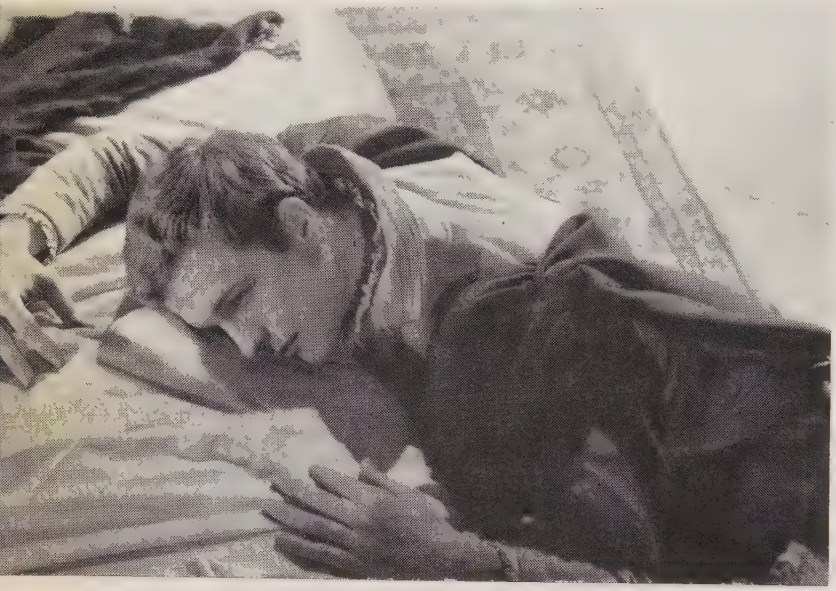
Le rêve de la Princesse (p. 35).

Marina Vlady.

La Princesse est étendue et semble dormir. Mais en réalité, elle poursuit, dans un demi-sommeil, un rêve qui la trouble et la ravit. Elle tient, croisée sur sa poitrine l'écharpe de Nemours qu'elle ne lui a jamais rendue.

16

18



17

La fin d'un rêve (p. 36).

Jean-François Poron.

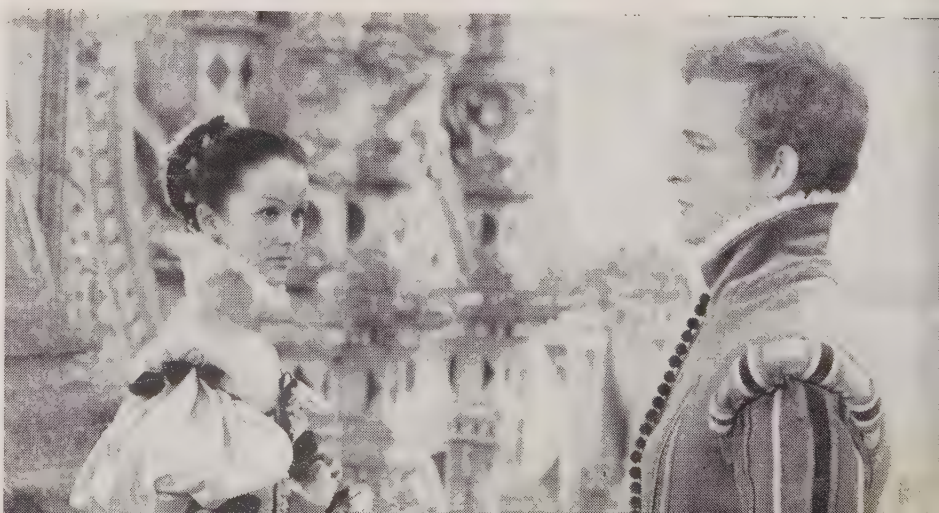
LA VOIX, *poursuivant* : « ... Mais les larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre ; elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour... »

19

Sur les terrasses de Chambord (p. 39).

Renée-Marie Potet
et Jean-François Poron.

LA REINE : Vous êtes amoureux et vous souffrez.



La mort du Prince de Clèves (p. 37).
Marina Vlady et Jean Marais.

CLÈVES, *d'une voix lointaine* : Vous versez bien des pleurs, Madame, pour une mort dont vous êtes la cause et qui ne peut vous donner la douleur que vous faites paraître.

Le double jeu de la Reine (p. 41).
Renée-Marie Potet et Marina Vlady.

LA PRINCESSE : Ne me tourmentez plus !... Je ne suis que trop près de me laisser convaincre.

LA REINE : Je sais, maintenant, s'il m'interroge, ce que je dois lui répondre.

21

La rencontre imprévue chez le Vidame (p. 43).

Jean-François Poron et Marina Vlady.

LA PRINCESSE : Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir...

22

Le dernier rendez-vous (p. 46).

CHARTRES (au pied du catafalque) à NEMOURS : Prions. Elle n'a plus rien à craindre de ce monde.

Au moment où le cheval s'arrête, le Roi glisse à terre. On accourt de toutes parts à son secours.

Remous de la foule. Les barrières craquent, les gens sont debout.

Dans son émotion, Diane de Poitiers, seule parmi tous, est restée assise.

Catherine, qui s'est levée, lui jette un regard impératif.

Diane se lève et s'incline.

Catherine sort de la loge.

On retourne le Roi et on l'allonge sur le dos.

Ce soin est laissé aux seigneurs accourus. Nemours, Guise, le Vidame, viennent l'un après l'autre en grossir le nombre.

Le spectacle qu'offre le Roi est sans doute assez impressionnant ; on peut en juger sur les visages qui l'entourent. Personne n'ose intervenir.

A ce moment, paraît un homme important qui écarte les gens avec autorité. Il s'agenouille près du Roi. On le voit soulever avec précaution la visière du Roi. C'est Ambroise Paré.

Le visage du Roi apparaît alors : il est en sang, un morceau de lance planté dans l'œil. Il n'est pas mort. On le voit bouger et geindre faiblement **(ph. 12)**.

Le groupe qui entoure le Roi s'écarte un peu pour faire place à Catherine de Médicis qui s'avance, très pâle, très droite, saluée par tous.

Ambroise Paré se relève et s'incline.

La Reine retient son émotion à la vue de son époux.

AMBROISE PARÉ (*Hubert de Lapparent*). Un éclat a profondément pénétré dans l'œil du Roi. C'est une blessure grave et profonde.

CATHERINE. Monsieur Ambroise Paré, le sort du Roi est entre vos mains.

FONDU

chambre et antichambre du roi au Louvre soir

La main du Roi crispée de douleur, au bord du lit, froisse le drap. (Gémissement sourd.)

On entend, venant de la rue, le tumulte d'une foule excitée qui braille sous les fenêtres.

Ambroise Paré, penché sur le visage invisible du Roi, se redresse. Il tient au bout d'une pince un pansement qu'il jette dans une cuvette que lui présente le Prince de Clèves.

Les deux hommes contemplent le patient d'un air sombre.

Autour d'eux, on aperçoit, éclairés par la lumière tremblotante des chandelles, les visages immobiles des membres de la famille royale.

Au dehors, le bruit de la foule se fait de plus en plus gênant. On entend maintenant des chansons.

La Princesse de Clèves, un peu en retrait, près de la fenêtre entrouverte, se retourne et décide d'aller fermer la fenêtre.

Au moment où elle y parvient, elle rencontre le duc de Nemours qui avait eu la même idée qu'elle.

La Princesse et Nemours, sans l'avoir voulu, se rencontrent à la fenêtre, réunis par une même intention.

C'est elle qui repousse la fenêtre. C'est lui qui la verrouille.

(Atténuation du bruit extérieur.)

Ils échangent un bref regard, sans perdre l'expression qu'exigent les circonstances. Mais il n'y a plus d'humeur dans le regard de la Princesse et il y a moins d'insistance dans celui du Duc.

Ils reprennent leur place en silence, le visage tourné vers le lit.

(On entend un dernier râle du Roi.)

De nouveau nous fixons la main crispée du Roi. Les doigts s'écartent. La main s'ouvre, le bras bascule dans le vide.

(Départ d'une musique sourde.)

(Sanglot étouffé de Marie Stuart.)

Il y a là, outre Catherine de Médicis, Marie Stuart et le Dauphin, Elizabeth de France (14 ans), Claude (12 ans), le futur Charles IX (9 ans), le futur Henri III (8 ans), Marguerite de Valois (6 ans), François d'Alençon (5 ans), Madame Marguerite (35 ans), et plusieurs très hauts seigneurs et dames apparentées : Guise, Ferrare, le Cardinal de Lorraine.

La première, Catherine, qui est de dos, et qui nous cache le Roi, se retourne. Elle est très pâle, mais très droite et ne pleure pas. Elle tient par la main ses deux plus jeunes enfants et commence à descendre les trois marches d'entrée. Le Dauphin et la Dauphine la suivent, ainsi que tous les autres personnages présents, dans l'ordre hiérarchique.

Parvenue au pied des marches, Catherine se place sur le côté et, se tournant vers Marie Stuart qui sanglote en descendant les marches, à côté du Dauphin hébété, elle lui dit d'un ton ferme :

CATHERINE. Passez la première, Madame, vous êtes Reine de France.

Tout le monde se tourne vers Marie Stuart et François II qui franchissent la porte. Catherine fait la révérence devant sa belle-fille.

Les courtisans s'écartent et saluent.

l'antichambre

Le petit couple, aussi peu royal que possible, passe entre deux haies de courtisans empressés à se montrer.

François tient sa femme par la main, comme un enfant peureux. Marie Stuart, qui connaît un vrai chagrin, marche en se mouchant du revers de la main.

Catherine les suit, et lorsqu'ils sortent du champ, c'est elle, tenant toujours ses deux enfants, que la caméra précède.

Les courtisans se bousculent derrière la famille royale, pour être les premiers à faire leur cour aux nouveaux souverains.

Après quelques pas, le regard de Catherine se fixe sur le côté et, bientôt, elle s'arrête, la tête dressée, faisant face avec arrogance à quelqu'un que nous ne voyons pas, mais que nous n'avons aucune peine à deviner.

En effet, Diane de Poitiers est appuyée au mur au milieu de ses femmes. Elle s'efforce de ne pas pleurer.

Les femmes se montrent hésitantes, inquiètes. Leurs visages reflètent tous la même préoccupation sous le regard féroce qui les toise.

Profonde révérence générale.

(Silence.)

Catherine, de dos, se plaît à entretenir le malaise.

Puis, après un regard circulaire, revient à celle sur qui s'appesantit sa haine.

CATHERINE. Vous aurez, Madame, des comptes à nous rendre.

DIANE. Maintenant que je n'ai plus de maître, les pierreries que le Roi m'avait confiées seront, dès ce soir, remises entre vos mains.

CATHERINE. Je vous en saurai gré, Madame.

Elle passe.

Catherine sort du champ, suivie par la foule des courtisans.

Diane reste debout, les yeux fixes. Ses femmes hésitent, attendent un mot d'elle. Quelques-unes, plus pressées, l'abandonnent pour suivre la nouvelle Reine.

DIANE, *à ses femmes.* Suivez la Cour, Mesdames. Vous êtes libres. ***(ph. 13).***

Les femmes qui restaient ne se le font pas dire deux fois.

Une seule reste et prend la main de Diane, qui retient ses larmes, écarte doucement la main de la jeune femme et, sans la regarder :

DIANE, *avec douceur et fermeté.* Vous aussi, ma petite. Je vous l'ordonne... C'est la fin.

A regret, la jeune femme s'éloigne. Restée seule, Diane enfouit son visage dans ses mains.

Au loin, le cortège de courtisans s'éloigne en désordre, et Diane de Poitiers reste seule, écrasée de chagrin.

Quelques retardataires passent près d'elle en courant, sans même lui jeter un regard.

Une femme perd son éventail, revient sur ses pas. Son mari la houspille. Ils vont être en retard.

(*Bruit de la cavalcade qui s'éloigne.*)

(*Reprise de la musique.*)

la chambre mortuaire du roi veillée funèbre

Un valet prend un flambeau et traverse la chambre, au moment où quatre hommes (Clèves, Nemours, Guise, Chartres) transportent le corps du Roi recouvert d'un drap, sur une table préparée au centre de la pièce.

D'autres personnages vont et viennent. Le premier chambellan — des valets —, un sculpteur qui s'apprête à mouler la tête du Roi.

Un valet va jusqu'à la fenêtre qu'il ouvre. La lumière des torches portées par la foule danse sur les murs. Au moment où le valet se présente dans l'embrasure de la fenêtre l'énorme brouhaha se calme. Un silence de mort monte de la foule massée aux grilles du Louvre.

Le valet lève trois fois le flambeau...

UNE VOIX, *à l'extérieur.* Le Roi est mort ! Vive le Roi !

Par un gros plan, la caméra fixe le profil du Roi mort, pendant que l'on entend...

LE CRI ÉNORME DE LA FOULE. « Le Roi est mort ! Vive le Roi ! »

ENCHAINÉ

château de Chambord jour

Le profil de François II, endormi, se superpose à celui du Roi mort.

(*Bruit d'un jet d'eau. Trilles d'oiseaux.*)

Nous sommes à l'ombre des jardins de Chambord, par une journée torride de juillet 1559.

Une mouche traverse le visage du jeune roi.

Une main, celle de la Reine Marie Stuart, entre dans le champ et chasse la mouche.

Le Roi est allongé sur une chaise longue. Les deux Reines, Marie Stuart et Catherine, assises à son chevet, veillent sur son repos.

Le Prince de Clèves se tient un peu en retrait. Autour de ce petit groupe, quelques seigneurs et dames de la Cour restent debout, acharnés à prouver leur attachement par leur résistance aux ardeurs du soleil dont ils se protègent assez comiquement.

Au fond, le château.

CATHERINE. Quelle chaleur !

Le nain est accroupi aux pieds de Catherine.

Coudes sur les genoux, menton dans une main, et de l'autre s'éventant, il dit :

LE NAIN, *sombrement.* C'est gai !

(*Silence.*)

Nemours, en tenue de voyage, fait son apparition. Il s'incline devant la Reine Marie.

NEMOURS. Votre Majesté voudra bien m'excuser auprès du Roi de partir sans lui rendre mes hommages.

Le nain s'est mis debout. Il tourne autour du groupe en traînant les pieds.

LA REINE MARIE STUART (*c'est-à-dire l'ex-dauphine*). Il était mort de fatigue !

LE NAIN. Il est toujours mort de fatigue.

Marie Stuart lève sur Nemours un regard où brille encore l'éclat d'un amour malheureux.

LA REINE MARIE. Je souhaite que vos affaires de famille ne vous retiennent pas à Paris et ne nous privent pas trop longtemps de votre présence.

Nemours s'incline et s'éloigne comme il est venu.

Catherine, Marie Stuart et le Prince de Clèves, diversement préoccupés, regardent Nemours s'éloigner.

Soupir de Marie Stuart. Catherine jette un coup d'œil perspicace sur sa bru.

(*Nouveau silence.*)

CLÈVES, *s'efforçant au naturel.* J'espère que le duc de Nemours n'a pas de contrariétés sérieuses ?

LA REINE MARIE. Pas que je sache. Il m'a demandé de le rendre libre pour vingt-quatre heures. ***(ph. 14).***

(*Silence.*)

Catherine, avec un à propos voulu, demande :

CATHERINE, *à Clèves.* Comment se porte votre femme ?

Clèves sursaute.

CLÈVES. Elle est encore bien faible et se repose à Coulommiers.

Le Nain, qui n'en perd pas une bouchée, donne un petit coup de coude à Catherine.
(Silence immobile de tous.)

CATHERINE. Madame de Clèves ne s'ennuie pas toute seule ?

CLÈVES. Elle aime la solitude.

Le petit Roi se retourne en gémissant comme un dormeur malade. Les deux Reines se penchent sur lui, avec une inquiétude maternelle.

LA REINE MARIE, *écartant tout autre propos.* Chut !...

Elle pose sa main sur le front du Roi qui se calme.
Le Nain s'est penché, lui aussi, sous prétexte de montrer sa sollicitude, et, après un coup d'œil sur Clèves, s'approche de Marie Stuart et lui chuchote quelque chose à l'oreille.
Surprise de la Reine qui met un instant de réflexion, avant de demander :

LA REINE MARIE, *bas.* A quoi penses-tu ?

LE NAIN. Une idée...

LA REINE MARIE, *réalisant après un silence.* Idée absurde.

Le Roi se réveille, se soulève et retombe.
Un temps.

LE NAIN, *poursuivant son idée.* Je demande à voir.

Silence.

LA REINE MARIE, *entre ses dents.* Va !

Le Nain s'éloigne d'un air détaché. Clèves, qui soupçonne quelque chose, s'approche.

CLÈVES. Oserais-je demander à la Reine la même faveur que Monsieur de Nemours ?

LA REINE MARIE. Mais, Clèves, vous n'y pensez pas ! Nemours nous quitte. Qui passerait la chemise du Roi ?

Clèves s'incline.

CLÈVES. Je suis aux ordres de Sa Majesté.

intérieur
le château
soir

Le Nain, en costume de voyage, sort du château par une porte dérobée.
Il rejoint, en avant-plan un cavalier qui l'attend. Un domestique le hisse devant le cavalier et, l'ayant installé, monte un bagage en croupe.

(Eclairs — On entend les roulements du tonnerre.)
Le cavalier et son chargement s'éloignent tandis qu'on remarque Clèves, la figure collée aux vitres, qui suit le départ du nain.
Son visage exprime l'angoisse.
Un éclair l'enveloppe.

FONDU

la forêt
(effet nuit)

Nemours, à cheval, s'arrête dans un contre-jour lunaire. L'image est traversée par des lucioles qui dessinent des arabesques de lumière vive.
(Musique.)

extérieur
le pavillon à Coulommiers
(effet nuit)

Nous voyons le pavillon, tel que l'aperçoit Nemours à travers les arbres.
Clair de lune — Impression un peu irréelle. Lucioles et vers luisants.
Les fenêtres du pavillon sont éclairées.
Ayant abandonné sa monture au pied d'un arbre, Nemours franchit la distance qui le sépare de la clôture.
Arrivé là, il se glisse par la brèche qu'il connaît et entre dans le parc.
Au moment où il sort du champ, on distingue le nain dont le visage émerge d'un taillis qui le dissimulait.
Nemours se faufile à travers bois jusqu'au Pavillon éclairé.
(Musique.)

chambre de la princesse
nuit

Nemours se glisse le long de la façade et s'approche de la première fenêtre ouverte.
Il risque un œil à l'intérieur et aperçoit les femmes de la Princesse s'apprêtant pour la nuit.
Nemours se baisse, passe sous la fenêtre et s'approche d'une deuxième fenêtre ouverte d'où l'on distingue fort bien la chambre où repose la Princesse.
Lumière douce.
La Princesse est étendue et semble dormir. Mais en réalité, elle poursuit, dans un demi-sommeil, un rêve qui la trouble et la ravit.
Ses cheveux, confusément attachés, sont répandus sur ses épaules. Elle tient, croisée sur sa poitrine, l'écharpe de Nemours qu'elle ne lui a jamais rendue **(ph. 16)**.
Ici, ce ne sont plus des lucioles, mais quelques papillons de nuit, qui virevoltent autour de la veilleuse.
Sans ouvrir les yeux, la Princesse tourne un peu la tête du côté de la fenêtre et sourit à son rêve.
Nemours, devant cette apparition qui le bouleverse,

hésite, puis, comme attiré invinciblement, escalade la fenêtre.

La Princesse, toujours souriante, entrouvre les yeux et croit au prolongement de son rêve, en voyant la silhouette immobile de Nemours qui se découpe dans un rayon de lune.

Cette image paraît assez irréelle.

La Princesse referme les yeux pour garder intacte cette vision dont elle ne doute pas qu'elle soit imaginaire. Elle renverse la tête, heureuse et troublée, serrant autour de son cou, comme d'invisibles bras, l'écharpe de son amour.

Nemours ne peut résister au désir de la rejoindre. Il fait lentement quelques pas, le regard fixé sur la Princesse. Mais, soudain, il heurte un objet et s'arrête. (Bruit — Arrêt brusque de la musique.)

La Princesse tourne brusquement la tête, se dresse en poussant un cri et, ramenée à la réalité, reste un instant comme pétrifiée.

...Dans le silence, on entend un brouhaha de voix, et les pas des suivantes alertées.

Nemours mesure vite le danger et se cache derrière une tenture.

Il était temps : la porte s'ouvre. Deux femmes, puis bientôt une troisième, paraissent sur le seuil.

PREMIÈRE FEMME. Qu'y a-t-il, Madame ? N'avez-vous pas poussé un cri ?

LA PRINCESSE. C'est possible. J'ai peut-être crié en rêve.

Voulant échapper à la présence de Nemours et dans la crainte que ses femmes ne pénètrent plus avant, la Princesse se lève, en disant :

LA PRINCESSE. Ce pavillon est trop solitaire. J'aimerais regagner le château. Aidez-moi...

Elle se dirige vers la porte. Les femmes s'écartent. Deux d'entre elles suivent la Princesse, tandis que la troisième se dirige vers la fenêtre.

(Reprise musicale.)

le parc (effet nuit)

Le nain, toujours aux aguets, voit, de sa cachette... (Musique.) la troisième femme refermer la fenêtre, et la lumière s'éteindre. Le nain sourit méchamment, d'un air entendu, et disparaît.

ENCHAINÉ

intérieur le pavillon petit jour

A travers la fenêtre fermée, le jour naissant pénètre dans la chambre découvrant Nemours agenouillé près du lit vide, la tête cachée dans ses bras.

UNE VOIX, *citant Madame de La Fayette.* « **...La passion n'avait jamais été si tendre et si violente qu'elle l'était en ce Prince ; il s'abandonna aux transports de son amour et son cœur en fut tellement pressé qu'il fut contraint de laisser couler quelques larmes.** »

Nemours relève un peu la tête ; son visage apparaît à demi enfoui ; un sourire l'éclaire. Il garde les yeux fermés et, de sa joue, caresse la place qu'occupait la Princesse.

LA VOIX, *poursuivant.* « **...Mais les larmes n'étaient pas de celles que la douleur seule fait répandre ; elles étaient mêlées de douceur et de ce charme qui ne se trouve que dans l'amour...** » ***(ph. 17).***

La caméra remonte doucement de la scène, tandis que la lumière inonde l'image comme si le soleil entrait brusquement dans la chambre.

ENCHAINÉ

chambre de Clèves à Chambord jour

Derrière la fenêtre de sa chambre, le Prince de Clèves, le front appuyé à la vitre, le visage ravagé d'inquiétude, attend... (Musique.)

Il sursaute, comme s'il entendait un coup frappé à la porte et détourne lentement la tête. On voit qu'il dit : « Entrez », sans qu'on entende sa voix, la caméra étant toujours à l'extérieur.

On ne voit pas celui qui entre, mais, en l'apercevant, Clèves se fait plus triste encore. On le voit dire : « Ah ! c'est toi ! » et de nouveau, il repose son front contre la vitre.

C'est le nain qui s'approche. Il est encore en costume de voyage. Il est un peu étonné par l'attitude du Prince et cherche comment décocher ses traits empoisonnés.

(Fin de la musique.)

Clèves est toujours à la fenêtre, tournant le dos au nain qui médite le coup qu'il va porter.

CLÈVES, *après un silence, sans bouger.* Qu'est-ce que tu me veux ?

LE NAIN. Vous rendre service.

CLÈVES, *qui n'est pas dupe.* Quel genre de service ?

Tout en guignant du coin de l'œil les réactions de Clèves, le nain dit :

LE NAIN, *d'un ton détaché.* J'arrive de Coulommiers.

Le Prince s'y attendait. Bien que ce premier coup l'atteigne durement, il ne se retourne pas, ne répond rien. Un peu étonné par cette feinte indifférence, le nain grimpe dans le fauteuil et s'y installe.

LE NAIN. J'ai trouvé intéressant de suivre Monsieur de Nemours... Vous m'écoutez ?

Clèves ne répond toujours pas, mais son front s'appesantit un peu plus contre la vitre.

LE NAIN. Il a passé toute la nuit dans votre pavillon... Sans doute aime-t-il la solitude ?

CLÈVES, *sans se retourner, d'une voix sans timbre.* Sortez !

LE NAIN. ... la solitude à deux...

Cette fois, Clèves se retourne et, d'un ton menaçant, mais avec des larmes dans la voix :

CLÈVES. Sortez ! Je vous le conseille.

Le nain saute en bas de son siège et opère une prompte retraite, décrivant un cercle prudent autour de Clèves, qui ne le perd pas des yeux.

LE NAIN. Moi, ce que je vous en dis...

A la porte, il fait un grand salut moqueur.
Clèves qui se retient de le tuer, hurle presque :

CLÈVES. Sortez !

Le nain disparaît, soufflé par la peur. (La porte claque.)
Clèves, appuyé de dos à la fenêtre, sent que tout s'effondre en lui.
C'est un animal blessé à mort.

LONG ENCHAINÉ

extérieur
château de Chambord
soir

La Princesse, arrivant de Coulommiers, monte un escalier extérieur, traverse les terrasses et entre précipitamment dans les appartements.
(Musique.)

chambre de Clèves à Chambord
soir

Chartres et le médecin, debout au pied du lit, contemplent le Prince de Clèves couché, mais qui reste invisible. Le médecin hoche la tête d'un air grave.
(Fondu musical. Silence. Bruit de porte.)
Les deux hommes se retournent.
Un valet introduit la Princesse de Clèves, en costume de voyage.
Chartres la rejoint à la porte.
Bouleversée, la Princesse ne peut plus détacher son regard du lit où gît son mari.

CHARTRES, *à voix basse.* Il y a cinq jours, on l'a retrouvé sans connaissance... On suppose qu'il a été victime d'une syncope.

LA PRINCESSE. Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ?

CHARTRES. Il a refusé qu'on vous prévienne. Il avait sans doute peur de vous inquiéter. Mais devant la gravité de son état, j'ai cru indispensable de le faire.

LA PRINCESSE, *bouleversée.* Tout cela me semble incroyable.

Elle quitte Chartres et s'avance seule, jusqu'au pied du lit. Le médecin s'incline devant elle. Elle jette sur lui un regard absent.

LE MÉDECIN. (*Jacques Hilling*), *pour se justifier.* J'ai fait l'impossible, Madame...

LA PRINCESSE, *comme à elle-même.* ... Incroyable...

Le médecin n'insiste pas et sort à la suite de Chartres. La Princesse contemple son mari d'un air égaré.
(Silence.)
Le Prince est étendu, les yeux clos, les mains allongées sur le drap, le visage creusé et pâle tourné vers la ruelle. Il ne bouge pas.
A cette vision, les larmes montent aux yeux de la Princesse qui regarde la chambre comme si elle ne l'avait jamais vue. Puis, elle contourne le lit.
Elle s'arrête au chevet du Prince et lentement s'agenouille. La Princesse prend la main de son mari et pose son visage en larmes contre cette main.
(Silence.)
Le Prince émerge lentement de sa torpeur ; il tourne à demi la tête vers sa femme, mais sans ouvrir les yeux. Dégageant doucement sa main, il passe ses doigts sur le visage en larmes de la Princesse.

CLÈVES, *d'une voix lointaine.* Vous versez bien des pleurs, Madame, pour une mort dont vous êtes la cause et qui ne peut vous donner la douleur que vous faites paraître. ***(ph. 18).***

Clèves tourne complètement la tête vers elle, ouvre les yeux, la regarde avec une infinie tristesse.

CLÈVES. ... Fallait-il qu'une action, aussi extraordinaire que la vôtre, sombre dans le mensonge ?

LA PRINCESSE. Comment, dans des minutes aussi graves, osez-vous m'accuser de mensonge ?

Le Prince referme les yeux et détourne la tête.

CLÈVES. Vous ne deviez jamais revoir Monsieur de Nemours. Je vous ai crue et vous m'avez trompé ensuite. Je mourrai. Mais sachez qu'après m'avoir ôté l'estime et l'amour que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. Vous me rendez la mort agréable.

LA PRINCESSE. Mais vous délirez, ou je deviens folle... Dites-moi que demain...

CLÈVES, *il la coupe.* Demain ?... Demain, vous pourrez rendre Monsieur de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte un crime !

LA PRINCESSE. Moi ! Un crime ! Monsieur, je n'ai jamais rien fait dont vous n'eussiez pu être témoin. Il me semble que je rêve et que je vous entends parler d'une autre. De qui donc me parlez-vous ?

CLÈVES. Je parle de ma femme qui a passé une nuit avec un autre...

LA PRINCESSE. Non, Monsieur, ce n'est pas de moi dont vous parlez. Je n'ai jamais passé la nuit avec Monsieur de Nemours. Je n'ai jamais souffert qu'il me touche et je vous le jure...

Il laisse retomber ses mains le long de son corps et semble s'abandonner à son sort. Ses forces le trahissent.

CLÈVES. N'en dites pas davantage. Aveu ou faux serments me viennent trop tard...

Il ouvre grands les yeux et fixe le plafond.
La caméra s'élève doucement plongeant peu à peu sur lui.

CLÈVES, *il s'abandonne.* Je me sens si proche de la mort que je ne veux rien voir de ce qui pourrait me faire regretter la vie.

Clèves ferme les yeux. Des larmes glissent de ses paupières. La Princesse s'approche de son visage, tenant la main de son mari dans la sienne.

LA PRINCESSE. Ecoutez-moi ! Regardez-moi !... Ce n'est pas mon intérêt que je défends. Il y va de votre vie. Il est impossible que mes yeux ne vous persuadent pas. Monsieur de Nemours est venu à Coulommiers. C'est exact. J'ai cru voir quelqu'un dans le parc. J'ai même cru que c'était Monsieur de Nemours. Mais, dès qu'il est entré par cette fenêtre...

Il semble que Monsieur de Clèves se détourne. Sa tête s'affaisse ur le côté et reste fixe.

LA PRINCESSE, *se reprenant.* ... Je veux dire : dès qu'il a tenté d'escalader cette fenêtre...

Elle n'achève pas sa phrase, prise d'une appréhension soudaine, et, comme elle a gardé la main du Prince dans la sienne, elle regarde cette main devenue inerte et la laisse retomber.

(La musique reprend en soulignant cette chute.)

La Princesse s'écarte vivement du lit, recule et se sauve.

LA PRINCESSE. Mon Dieu !

l'antichambre

La Princesse franchit la porte et s'arrête sur le seuil. En avant-plan : Chartres et le médecin, auxquels s'est joint Nemours, sont en conversation.

LA PRINCESSE. C'est fini !

Chartres et le médecin se précipitent dans la chambre, laissant la porte ouverte. Seul, Nemours demeure sur place.

La Princesse s'adosse au mur, et reste prostrée, le regard fixe.

Après une hésitation, Nemours s'avance vers elle.

Au moment où il s'arrête devant elle, la Princesse lève les yeux sur Nemours comme si elle réalisait seulement sa présence.

LA PRINCESSE, *bas, d'une voix qui se brise.* Vous avez tué Monsieur de Clèves.

Sans attendre, elle rentre précipitamment dans la chambre et referme la porte.

Nemours est accablé. Il reste un moment immobile.

Soudain, il sent un regard posé sur lui, et tourne brusquement la tête.

Par une porte ouverte sur la galerie extérieure, le nain était en train de l'épier.

Pris en flagrant délit, il prend l'air dégagé et s'éloigne en sifflotant.

FONDU

Chambord
chambre de la reine Marie

La Reine Marie, assise près d'une fenêtre ouverte, joue de la guitare. Tout en jouant, elle lève les yeux et regarde par la fenêtre.

extérieur Chambord
les terrasses

En vue plongeante on distingue ce que voit la Reine de sa fenêtre : Nemours, appuyé à la balustrade d'une terrasse, regarde au loin ; il semble perdu dans un rêve mélancolique.

chambre de la reine Marie
jour

La Reine, sans cesser de jouer, détourne les yeux et regarde autour d'elle. (Musique.)

Disposées en arc de cercle devant elle, une dizaine de ses femmes (vieilles ou laides pour la plupart) l'écoutent d'un air profondément amorphe qui se veut pénétré.

Marie Stuart contemple ces visages, soupire, jette un nouveau coup d'œil par la fenêtre, puis elle s'arrête de jouer brusquement.

D'un air décidé, la Reine pose sa guitare et se lève, aussitôt imitée par ses suivantes.

LA REINE MARIE. Pardonnez-moi, Mesdames, de vous prier de m'attendre... Les reines, aussi, aiment quelquefois se promener seules.

Les femmes s'écartent, un peu surprises, font la révérence et la laissent sortir.

extérieur Chambord
le grand escalier intérieur
jour

La Reine franchit la porte, gardée par deux hallebardiers.

Dès qu'il l'aperçoit, le capitaine des Gardes s'empresse. La Reine, sans s'arrêter, dit :

LA REINE. Ne prenez pas la peine...

Le Capitaine, surpris, s'incline. La Reine gagne l'escalier et commence à monter.

extérieur Chambord
les terrasses
jour

Nemours, accoudé à la balustrade, est dérangé par des rires.

Il tourne la tête, soupire et se redresse.

Un trio de courtisans, deux hommes et une femme, se promènent en devisant gaiement.

Nemours, tout à sa méditation, quitte sa place et disparaît à la recherche d'un coin plus tranquille.

extérieur Chambord
le grand escalier intérieur
jour

La Reine continue à monter vers les terrasses. (Départ de la musique.) et accède aux terrasses en se dirigeant vers l'endroit où elle a aperçu Nemours.

Elle n'y rencontre que les trois rieurs qui, en la reconnaissant, s'arrêtent de rire et la saluent.

Marie Stuart incline la tête avec une aimable condescendance et, tout en affectant d'être là pour se promener, cherche Nemours des yeux. Elle s'arrête contre la balustrade, à la place même qu'il occupait, et feint de contempler le panorama, mais elle attend en réalité que les courtisans se soient éloignés.

Le trio disparu, la Reine regarde franchement autour d'elle et aperçoit Nemours qui a gagné la terrasse circulaire de la flèche. Il est adossé à un pilier et poursuit sa rêverie sans rien voir.

La Reine gagne l'escalier à vis qui conduit à la flèche.

extérieur
terrasse de la flèche

Nemours, seul et triste, regarde au loin.

LA REINE. Je m'excuse de troubler ainsi votre solitude.

Nemours se retourne, surpris, et salue, tandis que la Reine s'approche et reste de l'autre côté du pilier.

Elle cache mal, sous un ton direct, presque brutal, les sentiments qu'elle n'a cessé d'éprouver pour Nemours et le trouble que lui cause sa présence.

LA REINE. Ne vous étonnez pas de ma visite. La Reine peut se permettre ce que la Dauphine n'eût pas entrepris sans danger pour sa réputation. C'est une autre femme qui vous parle, Nemours, et qui se trouve dans l'étrange situation de s'apitoyer sur les malheurs d'un homme dont elle avait eu jadis la faiblesse de s'éprendre...

NEMOURS. Madame...

LA REINE. Laissez-moi parler...

Elle passe devant lui sans le regarder et s'arrête contre la balustrade, à quelque distance de Nemours.

LA REINE. Les personnes de notre rang doivent être au-dessus des intrigues médiocres. C'est la raison de la liberté que j'ai prise d'enfreindre les lois de la décence et du protocole.

(*Un temps.*)

Elle lui jette, par-dessus son épaule, un regard perspicace.

LA REINE. Vous êtes amoureux et vous souffrez. ***(ph. 19).***

Pour masquer sa gêne, Nemours met à répondre plus de reconnaissance qu'il n'en ressent.

NEMOURS. Comment pourrais-je répondre par un mensonge à l'offre généreuse d'une compassion que je ne pouvais attendre de personne ?

LA REINE. C'est même un appui exceptionnel que je vous offre et croyez bien que s'il est possible de convaincre la dame qui vous résiste, elle m'écoutera davantage que n'importe quelle autre messagère.

NEMOURS. Je n'ose, Madame, vous exprimer ma gratitude et vous dire ma surprise d'une action si rare et si haute que je n'en connais pas d'exemple.

La Reine le regarde avec un petit air désabusé.

LA REINE. Soyons raisonnable, Nemours, si tant est que vous puissiez l'être encore. Il m'est revenu que Madame de Clèves s'opiniâtrait dans son deuil, vous en rendait responsable et ne voulait vous rencontrer sous aucun prétexte.

NEMOURS. Il est vrai, Madame, que je suis bien malheureux.

La Reine se tourne vers lui et, tout en parlant, jette machinalement un regard vers les terrasses.

LA REINE. Une Reine n'a aucun motif de rester indifférente à des sentiments dont toute femme trouverait flatteur d'être responsable.

Vue plongeante, prise de la flèche, montrant un petit groupe de courtisans qui discutent manifestement de la présence de la Reine auprès de Nemours.

LA REINE, *après un temps.* On nous regarde... Promenons-nous.

LA REINE, *poursuivant.* J'ai une vive compassion pour votre folie et je m'en voudrais d'en être jalouse... Usez de moi comme d'une complice qui ne conserve pour vous qu'une amitié véritable et qui est heureuse d'être à même de vous secourir.

NEMOURS. Dans l'extrémité où je me trouve, je ne pouvais plus espérer que le miracle de quelque secours extraordinaire.

La Reine s'arrête et se tourne vers Nemours.

LA REINE. C'est un tel secours que je vous offre.

Elle lui tend la main. Eperdu de reconnaissance, il met un genou à terre et baise cette main qu'elle lui tend.

ENCHAINÉ

hôtel de Clèves
chambre de la princesse
jour

Madame de Clèves, très pâle, est assise devant la fenêtre. Elle lit. Un châle recouvre ses épaules.

C'est l'hiver. On aperçoit les toits couverts de neige.

(*On entend le roulement sourd d'un carrosse sur les pavés enneigés.*)

La Princesse abandonne sa lecture et se penche pour regarder dans la rue... et aperçoit une femme voilée qui descend d'un carrosse et entre dans l'hôtel.

La main d'un homme resté à l'intérieur du carrosse, se pose sur le rebord de la portière.

La neige encombre la rue.

(*On entend la cloche d'entrée.*)

La Princesse est surprise, un peu inquiète. Elle ne reconnaît ni la personne, ni le carrosse — mais un vague pressentiment l'étreint, comme si elle s'attendait à recevoir une mauvaise nouvelle.

Elle se lève, réfléchit, fait quelques pas en direction de la cheminée où brûle un feu de bois.

Puis elle change d'avis, va jusqu'à la table sur laquelle est un miroir et vérifie sa coiffure. (On frappe à la porte.)

La Princesse sursaute. Elle marque un petit temps avant de dire :

LA PRINCESSE. Entrez !

Le majordome paraît et, assez ému, annonce :

LE MAJORDOME. Sa Majesté la Reine désire être reçue par Votre Altesse.

Marie Stuart n'a pas attendu. Elle fait d'autorité son entrée dans la chambre, tout voile rejeté.

La Princesse plonge aussitôt dans une révérence profonde.

La Reine vient jusqu'à elle et la prend familièrement aux épaules, l'obligeant à se relever.

Cette visite inopinée laisse sans voix Madame de Clèves.

LA REINE. Laissons là les usages et ne voyez dans cette démarche que la visite de votre meilleure amie.

Elle l'embrasse et fait quelques pas vers le feu, en se dégantant.

LA PRINCESSE. Que Votre Majesté m'excuse, mais elle ne peut trouver ici que tristesse et, seule, la respectueuse dévotion que je lui porte me conseille de rompre avec la solitude où j'ai décidé de vivre.

La Reine tourne le dos au feu et, tendant ses paumes à la chaleur, elle attaque :

LA REINE. Ma petite Clèves, tant que vous étiez la femme de Clèves, je n'ai pu qu'admirer la résistance que vous opposiez aux élans de votre cœur.

LA PRINCESSE. Madame...

La Reine a un geste pour l'interrompre.

LA REINE, *l'interrompant.* Je sais ce que vous allez me dire...

Elle s'approche de la Princesse et, les yeux dans les yeux, expose sans ambages le but de sa visite.

LA REINE. Vous êtes jeune et libre, et je suis l'ambassadrice d'un homme que votre réclusion volontaire met à la torture et que rien ne vous oblige plus à tourmenter.

Elle la plante là et va s'asseoir au bord du lit. La Princesse est devenue très pâle ; elle ne se retourne pas ; la caméra reste sur elle.

LA PRINCESSE. Madame, si vous n'étiez pas la Reine, je vous supplierais de me laisser seule et de ne plus me parler du duc de Nemours.

LA REINE. C'est vous qui le nommez.

La Princesse tente de reprendre ses esprits. Elle reste immobile, tournant le dos à la Reine qui l'observe un instant en silence.

LA REINE. Allons !... Ne vous raidissez pas dans une attitude inhumaine, et croyez une femme qui aurait mille raisons d'agir comme votre rivale, mais que la détresse de Monsieur de Nemours a su convaincre de vous faire renoncer à des rigueurs que, j'en suis certaine, votre cœur désapprouve.

Au cours de cette réplique, la Princesse s'est tournée vers sa souveraine, et retrouve une certaine véhémence pour exprimer la raison de son obsession.

LA PRINCESSE. Il me faut donc vous dire en toute franchise, Madame, que l'attitude imprudente de Monsieur de Nemours fut la cause de la mort de Monsieur de Clèves et que je ne puis oublier ce crime.

LA REINE. En admettant même que l'ombrage que lui portait secrètement Monsieur de Nemours ait ruiné les forces de Monsieur de Clèves, on ne saurait parler de crime, et c'est accuser injustement un homme dont le seul crime est de se laisser mourir par amour pour vous.

LA PRINCESSE. Il n'y a de criminel que moi, Madame...

La Reine a un soupçon qu'elle essaie d'éclaircir sans avoir l'air.

LA REINE. Par exemple ! Auriez-vous cédé à Monsieurs de Nemours ?

LA PRINCESSE. Non, Madame.

LA REINE, *d'un ton neutre.* L'aimez-vous ?

LA PRINCESSE. M'accuserais-je de crime si je ne l'aimais pas ?

La Reine se lève en disant :

LA REINE. Alors, je ne peux vous comprendre.

La Reine passe devant la Princesse, se dirigeant vers le feu.

LA PRINCESSE. J'ai avoué cet amour à Monsieur de Clèves afin qu'il m'en éloigne, mais Monsieur de Clèves m'a crue coupable et je n'ai pu me disculper avant sa mort.

La Reine s'est arrêtée devant le feu et tend ses mains à la flamme. Il ne peut lui échapper que la volonté de la Princesse vacille et que, si elle le voulait, la Princesse se rendrait à ses arguments. N'est-ce pas ce qu'elle a promis à Nemours ?

Mais devant l'aveu de cet amour, Marie Stuart souffre et elle hésite. Elle réfléchit alors qu'il lui suffirait d'insister.

Enfin la Reine se décide. Mais c'est pour abandonner prématurément la partie.

LA REINE. Je vous admire. Je ne connais aucune femme qui saurait porter sa vertu aussi haut que la vôtre et ne pas céder à ses désirs...

La Princesse fait quelques pas qui l'amènent auprès de la Reine, devant le feu qu'elle fixe mélancoliquement. Les deux femmes sont de profil.

LA PRINCESSE. Hélas, Madame, je m'accuse d'être obligée de me vaincre à grand-peine et de fuir

dans la solitude la pente qui me portait vers Monsieur de Nemours.

L'appel à l'aide est à peine déguisé. La Reine, au lieu d'en profiter, continue à contempler le feu en se chauffant les mains.

LA REINE, *bas, comme pour elle-même.* Où serait la vertu s'il ne nous fallait nous vaincre ?

(Un silence.)

LA PRINCESSE. Puis-je demander à la Reine de m'abandonner à ma douleur et de ne pas me contraindre à lui en infliger le spectacle ?

La Reine lui jette un regard de côté et, presque cruellement :

LA REINE. Vous l'adorez !

La Princesse a les larmes aux yeux. Elle continue à regarder le feu.

LA PRINCESSE. Ne me tourmentez plus !... Je ne suis que trop près de me laisser convaincre.

LA REINE. Je sais, maintenant, s'il m'interroge, ce que je dois lui répondre. ***(ph. 20).***

La Princesse s'est tournée vers elle. Elle lui offre le spectacle de sa détresse. Mais la décision de la Reine est prise. Elle embrasse la Princesse et s'éloigne rapidement comme si elle avait hâte d'être dehors. Elle fuit.

La Princesse, de dos, en avant-plan, fait sa révérence. Mais quand la porte se referme, Madame de Clèves ne se relève pas ; ses forces la trahissent. Elle tombe évanouie devant le feu qui danse sur son visage.

la ruelle
jour

Du carrosse qui attend, un valet ouvre la portière. La Reine, sortant de l'hôtel de Clèves, traverse la rue et monte en carrosse.

A l'intérieur du carrosse la Reine se rassied à côté de Nemours et reste un instant silencieuse, le visage fermé.

Nemours attend, avec angoisse, son verdict. Seul, le respect dû à sa souveraine le contraint à ne pas poser de question.

Soudain, la Reine déclare d'une voix assurée :

LA REINE. Nemours, les pouvoirs d'une Reine sont moins étendus que l'orgueil ne me le laissait entendre. Madame de Clèves refuse votre visite. Elle ne vous reverra jamais.

Nemours ferme les yeux et se tait.

LA REINE, *au valet.* Allez, partons.

FONDU

hôtel du vidame de Chartres
jour

La porte du vestibule est ouverte par un valet et Nemours paraît, l'air triste. Il fait trois pas et se débarrasse de son manteau.

Au fond, une porte s'ouvre.

Le Vidame sort de sa chambre en accueillant Nemours avec une joie mal contenue.

CHARTRES. Entrez vite, Nemours.

la chambre

Chartres referme la porte et rejoint Nemours qu'il prend familièrement par le bras, avec un air mystérieux.

CHARTRES. Je vous ai prié de venir parce que vous m'avez un jour rendu un tel service qu'il me plairait de vous en rendre un autre en échange.

Les deux hommes s'arrêtent devant la fenêtre. C'est toujours l'hiver. Nemours attend avec une indifférence triste ce que le Vidame va lui dire.

Chartres lui prend les bras.

CHARTRES. Puisque les circonstances ne s'y opposent plus et que l'état où vous êtes me fait un devoir de vous secourir, j'ai pensé qu'une rencontre avec Madame de Clèves était indispensable.

Nemours hausse les épaules d'un air las, et se dégage.

NEMOURS, *désabusé.* Elle refuse de me recevoir, même une visite de la Reine n'a pu venir à bout de sa réserve.

Il va s'asseoir sur un banc de pierre.

CHARTRES. Peut-être a-t-elle des raisons de refuser même à la Reine de vous recevoir, mais rien n'empêche qu'elle ne se rende chez moi pour des affaires de famille... Elle est là.

Nemours, n'osant y croire, se précipite vers son ami.

NEMOURS. Chartres ! C'est impossible !

CHARTRES, *souriant.* C'est très possible...

Il entraîne Nemours vers une porte.

CHARTRES. Et même, je suis sûr qu'elle ne me reprochera pas la petite ruse que j'ai employée pour qu'elle se décide enfin à vous voir.

Il fait sortir Nemours qui, très ému, se laisse guider comme un enfant.

le couloir

Nemours et Chartres suivent un couloir étroit et obscur, jusqu'à une porte fermée devant laquelle le Vidame s'arrête.

Il touche l'épaule de Nemours et, avec un sourire engageant, lui fait signe que c'est là, et repart.

Nemours, resté seul, pousse la porte, le cœur battant.

(Musique.)

le cabinet

Nemours entre sans bruit dans un cabinet où brûle un feu de bois.

La Princesse est là, debout devant la cheminée, tournant le dos à la porte.

Elle a le pressentiment de la présence de Nemours, tressaille, mais ne se retourne pas.

Elle ferme les yeux, en proie à un grand trouble.

Elle attend un instant, le temps de reprendre son calme ; puis elle se tourne lentement et fait face à Nemours qui s'est avancé jusqu'à elle.

NEMOURS. Pardonnerez-vous à Monsieur de Chartres, Madame, d'avoir imaginé cette rencontre ?

Madame de Clèves lui sourit d'un air las.

LA PRINCESSE. Ne croyez pas, Monsieur le Duc, que je sois dupe des raisons que mon cousin me donne pour m'attirer dans sa maison. Je savais vous y voir, et je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre. (*Un temps.*)

Elle se détourne et va s'asseoir dans un fauteuil devant le feu.

LA PRINCESSE. ... Je ne vous dirai pas que je n'ai pas vu l'attachement que vous avez eu pour moi ; peut-être ne le croiriez-vous pas quand je vous le dirai...

Nemours met un genou à terre devant elle, ne pouvant s'empêcher de l'interrompre.

NEMOURS. Si vous l'avez vu, Madame, est-il possible que vous n'en ayez pas été touchée ? N'a-t-il fait aucune impression dans votre cœur ?

(*La musique reprend, très douce.*)

LA PRINCESSE, *après un temps.* Je vous avoue que vous m'avez inspiré des sentiments qui m'étaient inconnus avant de vous connaître, et je vous fais cet aveu avec moins de honte, parce que je le fais dans un temps où je puis le faire sans crime...

Elle lui sourit.

... Mais ce que je vous apprends vous ne le saviez déjà que trop.

Il lui prend la main et la baise avec dévotion.

NEMOURS. Ah ! Madame... Quelle différence de le savoir par un effet du hasard ou de l'apprendre par votre bouche !

Elle retire sa main, sans brusquerie.

LA PRINCESSE. Il est vrai que je veux bien que vous le sachiez, et que je trouve de la douceur à vous le dire. Mais cet aveu ne peut avoir de suite.

Elle détourne son visage vers le feu.

NEMOURS. Vous n'y songez pas, Madame. Il n'y a plus de devoir qui vous lie... Vous êtes en liberté.

LA PRINCESSE, *tout en regardant le feu.* Je sais que les choses sont d'une sorte que le public n'aurait peut-être pas sujet de blâmer si nous nous engagions ensemble...

La Princesse se retourne et le contemple en souriant, avec une douceur triste.

LA PRINCESSE. Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur ?

NEMOURS. Ah ! Madame, vous êtes trop injuste et vous me faites trop voir qu'on m'a desservi auprès de vous. Que craignez-vous ? Pourquoi mon amour vous est-il si redoutable ?

Elle continue à le contempler avec la même douceur triste.

LA PRINCESSE. Rien ne peut m'empêcher de connaître que vous êtes né pour plaire. Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez. Mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire... Dans cet état, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance. Je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant, mais en fait-on à un mari, quand on n'a qu'à lui reprocher de n'avoir plus d'amour.

(*Un temps.*)

Il veut reprendre sa main, mais elle s'y dérobe et le fixe d'un regard dur, comme si elle le voyait soudain avec d'autres yeux.

LA PRINCESSE. Pourquoi faut-il que je puisse vous accuser de la mort de Monsieur de Clèves ?

Elle se lève brusquement. Nemours se relève aussitôt et pendant qu'elle fait quelques pas comme pour lui échapper :

NEMOURS. Monsieur de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais et il s'est imaginé...

LA PRINCESSE, *l'interrompant.* Ne parlons plus de cette aventure... Elle me fait honte et elle m'est trop douloureuse par les suites qu'elle a eues... Je ne pourrai jamais m'accoutumer au malheur de voir toujours Monsieur de Clèves vous accuser de sa mort..., me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé... (*Avec une détermination douloureuse.*) Il est impossible de passer par-dessus des raisons si fortes !

Elle se dirige vers son manteau. Il la suit, passionné, insistant.

NEMOURS. Pensez-vous que vos résolutions tiennent devant un homme qui vous adore et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez de résister à ce qui vous plaît et à ce qui vous aime.

LA PRINCESSE. Je n'espère pas surmonter l'inclination que j'ai pour vous. (*Sa voix se brise.*) Elle me rendra malheureuse, mais je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte.

Les larmes lui viennent aux yeux, et soudain, pour échaper à son chagrin et à la faiblesse qui la guette, elle se dirige vers la porte.

Nemours la suit, essayant désespérément de la convaincre.

NEMOURS. Il n'y a point d'obstacle, Madame. Vous seule vous imposez une loi que la raison et la vertu ne sauraient imposer.

Elle s'arrête sur le seuil et semble reprendre son souffle avant de se retourner.
Nemours est derrière elle.

NEMOURS. Vous m'aimez. Je sais mon bonheur. Laissez-moi voir vos sentiments et cessez de me rendre malheureux.

Elle se retourne, et faisant un dernier effort pour garder son sang-froid :

LA PRINCESSE. Je sais qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que je m'oblige à entreprendre. Attendez ce que le temps pourra faire...

La caméra avance doucement pendant qu'elle parle.

LA PRINCESSE. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé si elle ne vous avait jamais vu. Croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels et qu'ils subsisteront également quoi que je fasse... Adieu !

Nemours veut la retenir.

LA PRINCESSE. Je vous conjure par tout le pouvoir que j'ai sur vous de ne chercher aucune occasion de me voir... ***(ph. 21)***.

Il lâche sa main. Elle sort rapidement. Nemours appuie son front contre la pierre et sanglote doucement.

FONDU

extérieur
Coulommiers
jour

Un pâle soleil d'hiver passe à travers les branches dénudées, à travers lesquelles on aperçoit le château.

UNE VOIX, *citant Madame de La Fayette.* « **Madame de Clèves jugea que l'absence seule pouvait lui donner quelque force. Mais son esprit avait été si agité qu'elle demeura dans une maladie de langueur sitôt qu'elle fut arrivée chez elle...** »

ENCHAINÉ

intérieur
chambre à Coulommiers
jour

A travers la vitre, on aperçoit le visage brouillé de Madame de Clèves qui regarde dehors avec nostalgie.

LA VOIX. « **...Pendant bien des mois, les raisons qu'elle avait de ne pas épouser Monsieur de Nemours lui parurent fortes du côté de son devoir et insurmontables du côté de son amour...** »

(Musique.)

ENCHAINÉ

extérieur
Chambord
jour

Nemours, debout le long du mur de la chapelle, la tête appuyée contre la pierre, le regard noyé dans de sombres pensées. (Musique à laquelle se mêle la cloche de la chapelle.)

LA VOIX. « **Monsieur de Nemours fut affligé de ce voyage comme un amant l'aurait été de la mort de sa maîtresse...** »

La caméra recule et découvre le Vidame de Chartres au moment où, sortant de la chapelle, il cherche son ami.
Dès qu'il l'aperçoit, il se précipite sur lui, et le prenant par le bras, l'attire vivement sur le côté, tout en lui prodiguant à voix basse des paroles de prudence.

LA VOIX. « **...Sa douleur allait au désespoir et à l'extravagance et Monsieur de Chartres eut beaucoup de mal à l'empêcher de montrer sa passion en public...** »

On voit sortir de la chapelle Marie Stuart et quelques personnes de sa suite.
Nemours et Chartres sont placés de telle sorte qu'on ne les remarque pas.
Marie Stuart passe sans les voir, et avec sa suite s'éloigne en direction du château.

LA VOIX. « **...Il eut beaucoup de mal aussi à lui ôter le dessein d'aller lui-même apprendre des nouvelles de la Princesse...** »

ENCHAINÉ

extérieur
le pavillon
jour

Le pavillon, par un jour gris d'été.
Des ouvriers réparent et embellissent la façade.
Des domestiques transportent des meubles. Des jardiniers arrachent les herbes.
Passe en avant-plan, un cavalier qui se dirige vers le château. C'est le Vidame de Chartres.
Il s'arrête à la hauteur du majordome qui dirige les travaux.

LA VOIX, *enchaînant.* « **...Et pourtant un jour, après de vaines tentatives..** »

Le Vidame interpelle le majordome qui le reconnaît, s'approche et le salue.

CHARTRES. Monsieur le Majordome ! Voilà une animation qui m'intrigue... Quels sont ces préparatifs ?

LE MAJORDOME. La Princesse nous a donné l'ordre de rendre à ce pavillon tout le faste imaginable.

CHARTRES. Je croyais que la Princesse avait décidé de vivre à l'écart du monde et ne se complaisait plus que dans la solitude.

LE MAJORDOME. C'est exact, Monseigneur. Mais,

la semaine dernière, la Princesse nous a confié le soin de rajeunir ce pavillon. Sans doute y veut-elle préparer quelque fête ?

Chartres passe de l'étonnement à la joie, et sans plus attendre, Chartres pique des deux, en direction du château.

extérieur
le château de Coulommiers
jour

Chartres, au petit galop, s'arrête devant le château où le serviteur vient à sa rencontre. Il saute de son cheval, qu'il confie au serviteur et, sans plus attendre, court vers le château.

COURT ENCHAINÉ

extérieur
l'escalier du château
jour

Chartres monte quatre à quatre l'escalier Renaissance à voûte ouvragée. Sur le palier, il croise un homme d'âge qui descendait. Chartres s'arrête.

CHARTRES, *joyeusement.* Est-il vrai, Docteur, que ma cousine consent à me recevoir ?

Le médecin acquiesce en s'efforçant de cacher sa préoccupation.

LE MÉDECIN. Oui, Monseigneur... Madame de Clèves vous a aperçu de sa fenêtre.

Chartres, heureux, monte rapidement la seconde partie de l'escalier. Le médecin le suit des yeux. Son visage se ferme et c'est avec une expression de profonde tristesse qu'il reprend sa descente.

intérieur
chambre à Coulommiers
jour

La chambre est plongée dans la pénombre. Les volets intérieurs n'ont pas été fermés, mais repoussés. La lumière du jour passe par les interstices, jetant dans la pièce une faible lueur. On aperçoit, de dos, le fauteuil à haut dossier de la Princesse, derrière lequel elle disparaît presque entièrement.

La porte du fond s'ouvre, faisant sur le sol une longue traînée lumineuse.

Chartres entre, s'arrête sur le seuil et salue.

LA PRINCESSE. Chartres ! Voilà une bonne surprise !

Le valet referme la porte. La main de la Princesse s'élève de l'accoudoir et désigne un tabouret placé à quelque distance, comme si elle désirait maintenir le Vidame éloigné d'elle.

Chartres va s'asseoir.

CHARTRES. La surprise est surtout pour moi, Madame, qui craignais d'être éconduit et n'osais prétendre à ce qu'on me reçoive.

(*Silence.*)

Chartres, impressionné, gêné, prend sur lui de rompre le silence.

CHARTRES. Rien ne pouvait me faire joie plus vive, Madame, que de vous retrouver resplendissant de cette jeunesse qui se fane lorsque les chagrins nous rongent.

On aperçoit maintenant la Princesse dans la pénombre où elle se confine. Elle est souriante, mais très pâle sous le fard dont il semble qu'elle ait usé exagérément. Toute son attitude révèle qu'elle veut paraître en meilleure santé qu'elle n'est.

LA PRINCESSE. N'allez pas si vite, mon cousin. Vous me voyez dans la pénombre. S'il m'arrivait de vous refuser ma porte, ce n'était que par la crainte de vous effrayer par le spectacle du changement que les larmes ont opéré sur mon visage.

CHARTRES. Vos amis seront heureux d'apprendre par ma bouche que vous êtes toujours aussi belle et que vous décidez d'en finir avec une solitude qui les privait de vous.

LA PRINCESSE. Simplement, je m'efforce de revivre avec la maladresse d'une convalescente.

(*Silence.*)

L'attention du Vidame est attirée par les mains de la Princesse qui jouent avec l'écharpe de Nemours qu'elle garde en permanence sur ses genoux.

LA PRINCESSE. Vous voyez, Monsieur le Vidame, les plus vives douleurs se calment à la longue... Je souhaitais mourir. Je songe à revivre.

CHARTRES. Puis-je me permettre, Madame, de vous avouer que je suis venu forcer votre retraite afin de répondre au vœu d'un ami.

Les mains de Madame de Clèves s'immobilisent brusquement.

(*La musique reprend doucement dans le court silence qui suit.*)

CHARTRES. Cet ami n'est autre que Monsieur de Nemours dont l'état misérable m'inspire les plus vives inquiétudes.

LA PRINCESSE. Serait-il malade ?

CHARTRES. Personne ne l'approche, Madame, et vous avez le cœur trop noble pour feindre d'ignorer un mal dont vous savez être la cause.

LA PRINCESSE. Chartres, j'ai trop souffert pour employer encore des ruses avec lesquelles l'oisiveté du monde cherche à se divertir. Je ne vous cacherai pas que...

Les mains de la Princesse prennent une lettre dissimulée sous l'écharpe.

LA PRINCESSE. J'espérais votre venue...

La Princesse tend la lettre au Vidame.

LA PRINCESSE. Portez cette lettre à Monsieur de Nemours. Peut-être y trouvera-t-il un adoucissement à son mal ? Et s'il est vrai que ma réclusion soit responsable de la sienne, sans doute sera-t-il heureux d'apprendre que je compte y mettre fin.

Chartres s'est levé, a pris la lettre. Il met un genou à terre et baise la main de la Princesse.

LA PRINCESSE. Seulement, je déplore que vous puissiez être dupe de certaines dispositions que j'ai prises et qui ne répondent malheureusement pas à ce que vous pourriez en attendre.

Elle l'invite à se relever.

LA PRINCESSE. Restez auprès de moi, Chartres. Ecoutez-moi...

Elle pose sa tête contre le dossier et ferme les yeux, comme si elle venait de fournir un gros effort. Le Vidame se penche vers elle, attentif et surpris. (*La musique monte en intensité.*)

ENCHAINÉ

extérieur
le château de Coulommiers
jour

Le médecin qui attend, non loin du cheval de Chartres, tourne la tête vers la porte du château.

Chartres sort du château et le rejoint.

Il a l'air bouleversé.

Le médecin respecte son silence. Puis Chartres peut enfin parler.

CHARTRES. Je me doutais fort peu du désarroi où me laisse la fin de cette visite.

LE MÉDECIN. C'est sa volonté, Monsieur le Vidame. Elle est irrévocable.

CHARTRES. Mais, docteur, ne pouvez-vous l'aider malgré elle ?

LE MÉDECIN. Il y a des faiblesses plus puissantes que n'importe quelle force et contre lesquelles notre pauvre science ne peut rien.

Le Vidame secoue la tête, comme s'il se livrait en lui-même un combat douloureux, et revient lentement vers son cheval Le médecin l'accompagne.

LE MÉDECIN. Vous devez lui rendre le service qu'elle vous demande, si singulier qu'il paraisse.

CHARTRES. Il est possible qu'elle se trompe sur son état et qu'elle découvre des chances de bonheur qu'elle n'avait pas prévues.

LE MÉDECIN. Non, Monseigneur. C'est miracle qu'elle vive. Elle ne s'y efforçait que pour attendre votre visite. Sa pauvre petite flamme est presque éteinte.

Machinalement, Chartres regarde vers la fenêtre de la Princesse. Il a les yeux pleins de larmes.

LE MÉDECIN. Ses ordres sont que je vous prévienne dès qu'elle ne pourra plus retenir sa vie...

CHARTRES. J'attendrai donc votre message.

Il brusque son départ, saisit son cheval par la bride, se met en selle, et s'éloigne au galop et disparaît. (*Musique.*)

ENCHAINÉ

intérieur
hôtel de Chartres
jour

La main de Chartres tend la lettre de la Princesse au duc de Nemours qui la prend et la contemple avec une intense émotion, ne pouvant se résoudre à l'ouvrir. Puis il regarde Chartres.

CHARTRES. Lisez-la.

NEMOURS. Je n'en ai pas la force.

Chartres pose la main sur l'épaule de son ami.

CHARTRES. La Princesse a eu la force de vous l'écrire.

NEMOURS. Il me semble que je rêve et que, si je l'ouvre, je me réveillerai en sursaut.

CHARTRES. Vous ne rêvez pas, et la Princesse attend votre réponse.

NEMOURS. Vous a-t-on dit ce que contenait cette lettre ?

Tout en s'efforçant de cacher son angoisse, Chartres se débarrasse de son manteau et de ses gants ; puis revient vers Nemours.

cinéma 61 paraît sur 160 pages

Ses nouvelles rubriques :

- LE CINEMA D'AMATEUR
- LE CINEMA, NOUVELLE DISCIPLINE SCOLAIRE
- LE PROGRAMME DE SPECTACLES DE LA TELEVISION

et ses pages en couleurs Dans les kiosques : 2 NF

CHARTRES. Elle me l'a confiée avec ces mots : « Portez cette lettre à Monsieur de Nemours. S'il est vrai que ma réclusion soit responsable de la sienne, sans doute sera-t-il heureux d'apprendre que je compte y mettre fin. »

Nemours regarde à nouveau cette lettre qu'il tient au bout de ses doigts.

NEMOURS. Ce doit être pour l'avoir trop imaginée que cette lettre m'épouvante et me brûle les doigts.

Il s'écarte de Chartres et va jusqu'à la fenêtre où il s'assied. Enfin, il se décide, déplie la lettre et se met à la lire avidement.

La caméra avance lentement sur lui pendant qu'il lit.

Au terme de cette avancée, la main de Chartres se pose sur l'épaule de Nemours.

Nemours, ayant lu, lève vers son ami un visage bouleversé par la joie.

NEMOURS. Chartres ! Chartres ! Je ne mourrai pas sans l'avoir revue...

Il se lève et prenant Chartres par les épaules.

NEMOURS. ... C'est pour me recevoir qu'on orne le Pavillon ! La Princesse m'annonce qu'elle m'y donnera rendez-vous et qu'elle me fera bientôt signe.

Il se jette dans les bras de Chartres qui a les yeux pleins de larmes.

(*Changement musical.*)

FONDU

la forêt
soir

Nemours, tenant son cheval par la bride, longe la bordure d'une forêt.

(*Musique.*)

Nemours progresse sous bois, émergeant d'une nappe de brouillard, et se rapproche peu à peu de la caméra qui le suit.

extérieur
le pavillon
soir

Nous sommes devant le pavillon décoré comme pour une fête et dont les vitres étincellent.

Le même brouillard baigne les soubassements.

Nemours avance vers le pavillon dans une sorte de rêve, et s'arrête dans la lumière qui tombe de la fenêtre.

VOIX DE LA PRINCESSE. **Venez me rejoindre au pavillon par cette même route que vous avez prise la nuit où vous m'avez causé une si grande peur. Je vous attendrai, libre de vous faire l'aveu d'un cœur qui refusait l'offre du vôtre, moins par un excès de scrupule que par la crainte d'en souffrir un jour.**

le pavillon
soir

La caméra passe lentement à travers la fenêtre éclairée et découvre la chambre transformée en chapelle ardente.

Le lit a été remplacé par un haut catafalque sur lequel repose la Princesse morte, souriante, plus belle que jamais.

Il y a des fleurs, et une quantité de cierges allumés.

Un homme est debout près de la morte, c'est Chartres. Il tourne la tête, découvrant Nemours qui avance, très pâle, le regard fixé sur la morte.

Il s'arrête au pied du catafalque.

CHARTRES. Prions. Elle n'a plus rien à craindre de ce monde. (*ph. 22*).

Nemours regarde, regarde, s'emplit les yeux de l'image bouleversante.

La caméra recule le long du corps de la Princesse, monte jusqu'au merveilleux visage, immobile et souriant, qui dort, auréolé par l'écharpe de Nemours, que la Princesse a voulu garder jusque dans la mort.

FIN

AU SOMMAIRE DE NOS PRÉCÉDENTS NUMÉROS

N° 1 (15 février)

LE PASSAGE DU RHIN,
André Cayatte, Maurice Aubergé.

NUIT ET BROUILLARD,
Alain Resnais, Jean Cayrol.

LE CHANT DU STYRENE,
Alain Resnais, Raymond Queneau.

N° 2 (15 mars)

LES AMANTS,
Louis Malle, Louise de Vilmorin.

LES PRIMITIFS DU XIII^e,
P. Guilbaud, Jacques Prévert.

X, Y, Z,
Philippe Lifchitz.

Le numéro : 2,50 franco ● L'AVANT-SCENE, 27, rue Saint-André-des-Arts, PARIS (VI^e)

LA PRINCESSE DE CLÈVES ...ET LA CRITIQUE

LOUIS CHAUVET :
Un reportage rétrospectif

Dans les grandes lignes, l'ouvrage cinématographique est très fidèle au livre : très attentif à nous restituer une certaine cadence dramatique. L'adaptateur (Jean Cocteau) ne s'accorde que deux ou trois libertés ; la plus mystérieuse étant celle qui consiste à faire intervenir un nain comme ordonnateur (assez bouffon) des hasards de l'intrigue.
A ce détail près, Jean Cocteau nous offre un découpage littéraire dont Madame de La Fayette ne renierait pas l'élégante et fine écriture.
La mise en scène est fastueuse. Elle ne reluit pas seulement d'ors artificiels. Elle atteste les soins que Jean Delannoy consacre à l'exacte reconstitution d'une atmosphère historique. Une sorte de reportage rétrospectif composé méthodiquement. *Le Figaro.*

MARTINE MONOD :
Nous contemplons plus que nous ressentons :

Le film de Jean Delannoy a un charme auquel je suis sensible, mais il manque de magie. J'aime surtout son côté descriptif, ses très belles images, sa vérité dans la description de cette cour de France où on est méchant parce qu'on s'ennuie. J'aime les acteurs, excellents dans l'ensemble — pourtant je ne retrouve pas vraiment la beauté à la fois brûlante et glacée du roman. Non que l'adaptation ne soit pas fidèle : elle l'est, tant dans l'anecdote (les quelques modifications se justifient parfaitement) que dans le dialogue (presque entièrement de Mme de La Fayette elle-même). Mais elle illustre plus qu'elle exprime. Et, partant, nous contemplons plus que nous ressentons.
Jean Marais domine la distribution. Il est d'une classe, d'une sensibilité contenue tout à fait remarquables.
L'Humanité.

ROBERT CHAZAL :
Beauté, mon beau souci

Au moment où l'on confond maladresse avec spontanéité, vulgarité avec naturel et toupet avec talent, il est bon que le cinéma français présente une telle œuvre, où tout est ordre, beauté et noblesse.
Jean Delannoy et Jean Cocteau ont su trouver les images et les dialogues qui conviennent et rendent évident ce qui, présenté autrement, aurait paru invraisemblable.
Ce film que l'on regarde, comme si l'on feuilletait un précieux livre aux délicates enluminures, est merveilleusement photographié par Henri Alekan. *France-Soir.*

MORVAN LEBESQUE :
Une interprétation qui mérite tous les éloges

... Il ne manque à tout le reste qu'un peu d'imagination et de rareté. On souhaiterait plus de recherches dans les couleurs, plus d'invention dans les morceaux de bravoure (seule la partie de paume nous satisfait pleinement). En revanche, l'interprétation mérite tous les éloges. On a eu raison de confier le rôle de la princesse à Marina Vlady : son silence, ses réticences, ses pudeurs tissent un mystère délicat autour du personnage ; son visage et ses mains semblent dessinés par Clouet. Dans le rôle de Nemours, Jean-François Poron, tendre et grave, fait de grands débuts au cinéma. Remarquables aussi, Raymond Gérôme, Renée-Marie Potet, Henri Piegay. Toutefois, Jean Marais l'emporte sur eux tous. Il joue Clèves, à mon sens, le rôle le plus beau mais aussi le plus difficile... Disputera-t-on encore le talent de Marais ?
L'Express.

JEAN DE BARONCELLI :
Une œuvre distinguée, mais conventionnelle

... Troisième question : le principe du film historique préféré au film « abstrait » une fois admis, peut-on dire que ce film constitue un agréable spectacle ? Cette fois, ma réponse sera : oui. Tout est élégance, raffinement, distinction et bon goût. La parfaite ordonnance de la mise en scène (certains morceaux de bravoure, comme le « jeu de paume », sont particulièrement réussis,) la qualité de la photographie due à Henri Alekan, la richesse des costumes dessinée par Marcel Escoffier, la beauté des paysages sont autant d'éléments de séduction. Ajoutez au plaisir des yeux celui d'être bercé par le plus précieux et le plus limpide des langages. Le texte du film est pour une bonne part emprunté à Mme de La Fayette elle-même, et Jean Cocteau n'a eu aucune peine à retrouver la musique du style original dans les scènes ajoutées. Par malice, il a glissé çà et là quelques mots et quelques expressions qui appartiennent davantage à notre siècle qu'à celui de Racine. Je ne permettrai pas de relever ces incartades, encore qu'un certain « Je m'excuse... » m'ait paru fort incongru dans la bouche d'un gentilhomme du XVIe siècle.
L'adaptation est fidèle jusque dans ses légères infidélités. L'idée du nain-bouffon symbolisant les intrigues perfides de la cour, et l'idée de ce rendez-vous à son lit de mort donné par la princesse au duc de Nemours sont des idées de poète qui ne trahissent pas l'esprit du livre. *Le Monde.*

CLAUDE MAURIAC :
La dernière séquence...

La dernière séquence est si belle que nous ne reprochons pas aux adaptateurs de l'avoir trouvée ailleurs que dans le roman. (Il faudrait peut-être en chercher la source du côté de Rancé et de Mme de Montbazon.)
Figaro Littéraire.

MICHEL AUBRIANT :
Film de prestige, film de qualité

Film de prestige, composé avec infiniment de soin par une équipe scrupuleuse, film de qualité, promis à la consécration des festivals, voué aux bénédictions officielles, aux records de recettes et aux polémiques de salon.
En fait, c'est une œuvre sage et policée, sans une faute de goût, assez fidèle au roman, un exercice académique très habile et digne des plus vifs éloges. C'est aussi un acte de courage, à l'heure où notre production se complaît dans l'inachevé, l'informe et la noirceur.
Paris-Presse.

MICHEL DURAN :
Goût et souci d'authenticité.

Dans cette triste et mélancolique histoire d'amour, qu'ils jouent avec grand respect et grande retenue et aussi grande tristesse, un mouvement parfois plus vif n'aurait pas nui. Mais tout cela est réalisé avec goût, grand souci d'authenticité, sans morceau de bravoure et d'épate. On reconnaît le scrupule et la manière un peu glacée de Jean Delannoy. *Le Canard Enchaîné.*

Le numéro spécial des **CAHIERS DU CINÉMA**

sur la **TELEVISION**

a paru le 1er avril 1961

Pierre Sabbagh	*L'actualité contre la montre.*
Pierre Lazareff	*Cinq colonnes à la une.*
Jean-Claude Bringuier	*Télévision sans frontières.*
Stellio Lorenzi	*Les problèmes du réalisme.*
Marcel Bluwal	*Un art de la personne.*
Jean-Luc Déjean	*La fenêtre et le miroir.*

DICTIONNAIRE DES PRODUCTEURS, REALISATEURS, AUTEURS DE LA TELEVISION
PALMARES DES CRITIQUES ● LES DIX MEILLEURES EMISSIONS DE 1960

Le rossignol de l'empereur de Chine

générique

Scénario	JIRI TRNKA et J. BRDECKA d'après le conte d'Andersen
Commentaire	JEAN COCTEAU
Réalisation	MILLOS MAKOVEC (pour la partie humaine) JIRI TRNKA (pour les marionnettes)
Chef Opérateur	FERDINAND PECENKA
Musique	VACLAV TROJAN
Interprètes	JAROMIR SOBOTA HELENA PATOCKOVA
Production	CINEMA TCHECOSLOVAQUE D'ETAT

© Jiri Trnka, Jean Cocteau.

caractéristiques

	FILM DE MARIONNETTES EN COULEURS
Date de réalisation	1948
Durée	60 MINUTES
Première représentation (Paris)	CINEMAS « AVENUE », « FRANÇAIS » 4 JUILLET 1951
Distribution en France	FILMSONOR

Ce film — dont nous publions le texte intégral inédit — a reçu un accueil très chaleureux lors de sa présentation en France.

« Trnka a donné vie et consistance à un univers exotique d'un charme et d'une beauté remarquables », écrivait J.-P. Coursodon dans « *Cinéma* 60 », tandis que André Martin, dans les « *Cahiers du Cinéma* », soulignait que : « Après *L'Année tchèque* et *Le Rossignol de l'Empereur de Chine*, il devient évident que l'on peut attendre du film de marionnettes de grandes émotions lyriques et dramatiques. »

PROLOGUE

(Cette partie d'introduction est tournée en prise de vue directe avec des acteurs réels.)

Un petit garçon et une petite fille jouent dans un jardin. Mais le petit garçon a l'air malade et rentre chez lui.

Le docteur...

Le docteur arrive tandis que la petite fille, du dehors, regarde la fenêtre puis s'en va.

Au malade il ne reste qu'à regarder les objets de sa chambre, à les apprendre par cœur.

Le petit garçon reste seul. La caméra, s'identifiant à son regard, panoramique sur les objets qui peuplent la chambre et qui vont tous se retrouver, transformés, dans le rêve : pipe sculptée en forme de tête (le pêcheur), poupée (la petite fille), magots chinois et figurines (l'empereur, l'homme aux cymbales) etc.

Le livre que le petit garçon lisait glisse de ses mains tandis qu'il s'endort ; une pétale de rose tombe d'un bouquet et fournit le passage de la réalité au rêve en se posant sur la rivière où un pêcheur écoute le chant d'un rossignol.

PREMIÈRE PARTIE

Les objets épars dans la chambre du petit garçon s'animent. La caméra avance sur la dentelle du tapis.

Nous sommes dans la chambre du jeune Empereur de Chine, toute tendue de rouge et or, de rideaux de perle, et séparée en deux par une sorte de grillage de dentelle à jour qui est la transposition de la dentelle du tapis vu dans la chambre du petit garçon.

L'empereur s'ennuie dans son palais. C'est le matin, il se lève; va à la fenêtre qu'il ouvre, se regarde dans la glace. Travelling avant sur son visage tandis qu'il dessine une paire de moustaches sur son reflet dans la glace.

Et voici l'automate aux cymbales, chef du protocole, dans le socle duquel apparaissent les attributs de l'étiquette : lever, coucher, promenade, repas.

Arrivée du chambellan ; c'est un vieil homme tout ridé, chef d'un protocole immuable et impitoyable. Il est suivi d'un automate porteur de cymbales dont chaque apparition marque un moment précis de la journée. Derrière viennent les courtisans, aux mouvements presque aussi mécaniques que ceux de l'automate.

CHINA

On recherche les pantoufles égarées de l'empereur ; puis c'est la toilette cérémonieuse et le départ en cortège pour la promenade. L'empereur efface subrepticement les moustaches dessinées sur le miroir. Le chambellan tire un rideau.

Le cortège va nourrir les cygnes dans leur bassin. Vue plongeante de l'empereur poursuivant un papillon, mécanique comme tout ce qui habite ce palais voué à l'artifice.

Il y a aussi, au milieu du bassin, un faux poisson qui fait de la musique.

De l'autre côté des grilles du palais, une petite fille regarde l'empereur et ses jardins.

Vue plongeante de la Cour réunie sur une terrasse vers laquelle descend un voyageur en ballon dirigeable accompagné d'une musique de tambours et de trompettes.

Le banquet.

Le voyageur a du mal à manger avec des baguettes. Par contre il parle d'un monde extérieur où tout n'est pas mécanique, et offre un album d'images à l'empereur. Un éventail qu'il lui présente s'ouvre et occupe tout l'écran.

FONDU

Départ du voyageur dans sa nacelle.

Dans cet album merveilleux figure l'image du rossignol dont le chant, a dit le voyageur, charme bêtes et gens. L'empereur exige qu'on lui amène un rossignol. Il interroge les courtisans.

Quel est cet animal curieux ? Personne à la Cour ne le connaît.

Les courtisans alignés secouent la tête l'un après l'autre : aucun ne connaît le rossignol.

On se rend en cortège à la cour de l'astronome pour l'interroger.

Le singe-astronome est occupé à marquer dans un gros livre au moyen d'un tampon chaque nouvelle étoile qu'il découvre. Il regarde à la longue-vue.

Fondu enchaîné de la tour sur la petite fille que l'astronome a découverte dans sa longue-vue. C'est elle qui conduira à l'oiseau fabuleux.

Travelling vertical très rapide de haut en bas de la tour, exprimant la descente rapide du chambellan.

On fait signe à la petite fille qui prend la tête du cortège. Traversée du pont.

ENCHAINÉ

II^e^ PARTIE

Le cortège des mandarins se déplace dans les roseaux en un véritable petit ballet.

Le cactus obstacle. Il faut toujours regarder où l'on marche.

L'un après l'autre ils butent sur le même cactus.

On s'y tromperait.

On découvre, sur une branche, un crapaud coiffé d'un haut de forme et portant un parapluie à la main.

Comme Al Johnson, il chante avec force gestes une complainte, caricature de blues, figurée par un solo de trombone avec sourdine « oua-oua ».

L'escorte se perd dans les bambous.

Pour continuer à la diriger, la petite fille demande au premier mandarin de la file de tenir ses tresses, et chaque mandarin s'accroche à la natte du précédent.

On arrive enfin au bord du lac où chante le rossignol.

Sur le lac, un vieux pêcheur dans une barque. Panoramique suivant le pêcheur sur l'eau, puis sur le reflet du rossignol dans l'eau. Chant du rossignol : un air de violon très pur qui monte vers l'aigu.

ENCHAINÉ

Plongée sur le retour triomphal du cortège qui apporte le rossignol.

Impatience de l'empereur... et de l'astrologue qui met involontairement le feu à des fusées et à son livre d'étoiles. Feu d'artifice imprévu qui salue l'arrivée du rossignol.

La cour fait au rossignol et à la petite fille une réception triomphale.

ENCHAINÉ

Dans le palais le rossignol chante et émeut l'empereur qui pleure. Incompréhension des membres de la cour.

Interrompant ce chant, survient l'automate qui frappe ses cymbales pour annoncer l'heure du coucher.

Voici que l'empereur est au lit et le petit rossignol sur la fenêtre dans une cage d'or.

L'empereur se retire. Les courtisans éteignent un à un les lampions dans la salle du trône. La salle reste vide. Gros plan de la cage du rossignol posée sur la fenêtre et très lent et long travelling arrière à partir de la fenêtre jusqu'au fond de la salle montrant la petite fille qui sort.

FONDU (noir)

La promenade permise au rossignol le mène au sommet du poisson musical d'où il peut apercevoir la campagne.

Une nouvelle journée. L'empereur assiste de sa fenêtre à la promenade du rossignol par les courtisans. On pose la cage et on en ouvre la porte.

Le rossignol monte sur la pelouse, s'envole et va se percher au sommet du poisson musical.

Travelling avant sur le visage de l'empereur et gros plan de ses yeux dont coulent des larmes.

Le rossignol retourne à sa cage quand il voit les larmes de l'empereur.

FONDU

L'anniversaire de l'empereur. On lui apporte un gigantesque gâteau. Toute la cour entre, le chambellan chausse des lunettes et lit un long discours inscrit sur un rouleau de parchemin.

Plan de l'empereur qui s'endort.

Travelling latéral sur les cadeaux apportés à l'empereur par les courtisans : tous sont inspirés par le rossignol (chaussons en forme de rossignol, etc.)

L'orchestre impérial donne un concert, troublé par une trompette intempestive. Travelling latéral sur les musiciens jusqu'à l'origine du bruit : la trompette de la poste.

Travelling arrière sur la poste et le postillon qui apporte un paquet.

Le chambellan signe un reçu et le postillon remet son paquet qui contient un superbe rossignol mécanique.

ENCHAINÉ

Le premier concert. On remonte l'automate qui émet une ritournelle mécanique contrastant avec le chant du vrai rossignol.

Si l'empereur pleure, on pleure ; s'il applaudit, on applaudit ; l'empereur se contente d'applaudir.

Les courtisans attendent les larmes de l'empereur et tirent leurs mouchoirs, mais l'empereur ne pleure pas et se contente d'applaudir, aussi ils rempochent leurs mouchoirs.

L'empereur avait décoré le vrai rossignol et voilà qu'il décore le faux.

Le vrai rossignol veut rivaliser avec le faux, mais l'empereur lui fait enlever le collier, signe de sa distinction pour l'attribuer à l'oiseau mécanique.

Plongée sur le chambellan qui raccompagne la petite fille aux portes du palais.

Les lumières s'éteignent. Le vrai rossignol est parti.

Plan du rossignol qui reste seul sur la fenêtre tandis qu'on éteint les lampions un à un.

Travelling arrière. La salle déserte. On ne voit plus le rossignol qui s'est envolé.

Le lendemain.

C'est le règne du rossignol mécanique qui a ramené le monde de l'artifice au palais.

Montage rapide, succession des diverses étapes de la journée (lever, repas, coucher) annoncées par l'automate aux cymbales et toutes accompagnées par le chant de l'oiseau mécanique.

Mais l'empereur se lasse, se bouche les oreilles.

La bibliothèque : l'empereur y regarde avec tristesse l'image du rossignol dans l'album offert par le voyageur.

C'est au grenier que les beaux souvenirs se cachent. L'empereur y cherche ce qui lui reste du rossignol.

L'empereur va au grenier contempler la cage qu'on a remisée là. Il la prend avec lui, va dans le jardin et la tend vers le ciel, mais en vain.

Qu'espère-t-il donc ? Que le rossignol va revenir se remettre dans sa cage.

La caméra suit l'empereur qui revient lentement et passe près d'un ballon sur lequel frétille un sphynx tête de mort qui annonce le thème de la mort. Un instant le décor a changé pour rappeler celui de la chambre du petit garçon malade du début.

La petite fille regarde les fenêtres de l'empereur malade et que la Cour abandonne. Ses cygnes meurent de faim.

Derrière les grilles, la petite fille regarde les fenêtres de l'empereur.

Long travelling avant partant de la fenêtre de la chambre, passant sur l'empereur malade et couché et aboutissant à la porte.

Gros plan de la serrure.

Fondu enchaîné sur l'œil d'un mandarin.

Le chambellan va même, un peu fort. Il ose s'asseoir sur le trône !

La Cour délaisse l'empereur mourant ; le chambellan s'assoit sur le trône.

Plan de la petite fille derrière la grille.

Panoramique sur la grille jusqu'aux cygnes qui meurent de faim faute de soins.

L'heure de la mort.

Plan de l'automate aux cymbales qui annonce la mort prochaine du souverain.

Et la lutte commence entre la petite fille et l'automate. Elle retrouvera le rossignol qui chassera les ombres.

La petite fille prend une barque pour aller à la recherche du rossignol. Elle va livrer une lutte de vitesse contre la mort. Cette lutte est exprimée par des passages successifs, unis en fondus enchaînés, de l'homme aux cymbales devant l'enfant.

La lutte du roi contre la mort. Travellings avant alternés sur le roi et sur la porte par où la mort va entrer.

Retour de la petite fille avec l'oiseau.

La mort profile son ombre au chevet de l'empereur. Le rossignol arrive heureusement à temps et son chant fait reculer la mort.

Le rossignol éloigne la mort qui occupait la chambre. Elle recule.

La mort retourne chez elle arroser les tombes. Ce sont, hélas ! les plantes qui poussent le plus vite.

Le cimetière.

La mort, de dos, symbolisée par un homme tout en noir et en haut de forme, retourne à son domaine.

Mort brutale de l'étiquette et des artifices. L'empereur, ravi, se livre à des actes d'une désinvolture inouïe. Par exemple, refuser qu'on ferme sa fenêtre. Et se brosse les dents tout seul, chose qui ne s'était jamais produite dans les annales du règne.

Et voici le triomphe du rossignol.

L'empereur guéri ouvre sa fenêtre.

Entrée du chambellan suivi des courtisans.

Mais l'empereur ne veut plus entendre parler du cérémonial d'antan.

L'automate explose. Les cymbales tombent et le bruit entraîne le

Réveil du petit garçon.

Filmographie :

JIRI TRNKA

Né le 24 février 1912 à Plzen.

Ecole des Beaux-Arts à Prague.

Expose à Stockholm (1931), à Leipzig (1932), à Prague (1934).

Dessins humoristiques dans la presse.

Illustrations de livres (Grimm et Andersen en particulier).

Décors et costumes pour le théâtre.

1943. Dirige un théâtre de marionnettes.

Activités cinématographiques :

1946. Directeur des Studios de dessin animé de Barrandov : *Les Frères en tricot.*

1946. *Micha l'Ours.* Film de marionnettes. Mis en scène : E. Hoffman.

1946. *Grand-père a planté une betterave.* Dessin animé en couleurs. Réalisation, scénario et dessin : J. Trnka.

1946. *Les Animaux et les Brigands.* Dessin animé en couleurs. Réalisation : J. Trnka. Scénario : J. Trnka, E. Hofman.

1946. *Le Cadeau.* Dessin animé en couleurs. Scénario : J. Trnka, J. Brdeka, E. Hofman. Réalisation : J. Trnka. Musique : J. Rychlik.

1946. *L'Homme à ressort.* Dessin animé en noir et blanc. Réalisateurs : J. Trnka et J. Brdeka. Dessin : J. Trnka. Scénario : O. Sofranek, J. Trnka. Musique : Jan Rychlik.

1947. *L'Année Tchèque.* Long métrage de marionnettes. Scénario, maquette, mise en scène : J. Trnka. Musique : V. Trojan. Animation : B. Pojar, B. Sramek, Z. Hrabe, J. Karpas, S. Latal, A. Tovarek.

1948. *Le Rossignol de l'Empereur de Chine.* (Voir générique page 48.)

1949. *Le Chant de la Prairie.* Film de marionnettes. Réalisateur : Jiri Trnka. Scénario : Jiri Brdeka, J. Trnka. Maquettes : J. Trnka. Musique : Jan Rychlick. Animation : B. Pojar, B. Sramek, Z. Hrobe.

1949. *Le Roman de la contrebasse.* Film de marionnettes. Scénario, réalisation et maquettes : J. Trnka. D'après A. Tchekhov. Musique : Vaclav Trojan.

1950. *Le Prince Bayaya.* Long métrage de marionnettes. Scénario: J. Trnka d'après Bozena Nemcova. Commentaire en vers de Viterzslav Neeval. Musique : V. Trojan. Photo : L. Hajek, E. Franck. Animation : B. Pojar, J. Karpas, B. Sramek, Z. Hrobe, S. Latal.

1951. *Le Moulin du diable.* Film de marionnettes. Réalisation, scénario et maquettes : J. Trnka. Musique : V. Trojan. Photo : E. Frank, L. Hajek. Animation : B. Pojar, S. Latal.

1951. *Le Cirque.* Film de papiers découpés. Réalisation et scénario : J. Trnka. Maquettes et personnages : F. Tichy, K. Lhotak, Z. Ceydl, J. Trnka. Musique : V. Trojan et J. Rychlik. Photo : E. Franek.

1951. *Le Poisson d'or.* Album de pastels inanimés. Scénario, maquettes et réalisation : J. Trnka. Musique: V. Trojan. Photo: E. Franek, J. Kluge.

1953. *Les trocs malchanceux du grand-père.* Album de pastels inanimés. Réalisation, scénario et maquettes : J. Trnka. Musique : V. Trojan. Photo : E. Tranek.

1953. *Les vieilles légendes tchèques.* Long métrage de marionnettes. Scénario : J. Trnka, M. Kratochvil, J. Brdeka, d'après A. Jirasek. Musique : V. Trojan. Photo : L. Hajek, E. Franek. Animation : B. Pojar, Z. Hrobe, S. Latal, J. Kluge, J. Karpas.

1954. *Les deux Frimas.* Film de marionnettes, dessins animés et papiers découpés. Scénario, maquettes et réalisation : Jiri Trnka. Musique : J. Rychlik. Photo : L. Hajek. Animation : B. Pojar, J. Karpas, J. Kluge.

1954-1955. *Les Aventures du brave soldat Chveik.* Film de marionnettes et de papiers découpés. Scénario et réalisation : Jiri Trnka. Musique : J. Trojan. Photo : E. Franek.

1956. *Le Cirque Hourvinek.* Film de marionnettes. Réalisation et maquettes : Jiri Trnka. Scénario : V. Blazek et J. Trnka. Musique : J. Rychlik. Animation : S. Latal, Z. Hrobe, J. Karpas, J. Kluge.

1959. *Unesco. Une histoire toute simple.* Dessin animé en couleurs de Jiri Trnka.

1959. *Le Songe d'une nuit d'été.* Long métrage de marionnettes en cinémascope. Réalisation : Jiri Trnka. Scénario : J. Trnka, J. Brdeka, d'après W. Shakespeare. Musique : V. Trojan. Animation : B. Pojar, S. Latal.

N.B. — *Cette filmographie (ainsi que le texte du « Rossignol » a été revue par J.-P. Soursodon qui a publié une filmographie commentée dans « Cinéma 60 » (mars). D'autre part, André Martin a également étudié l'œuvre de Trnka dans les numéros 82 (mai 1958) et surtout 104, 105, 107 (février, mars, avril 1960) des « Cahiers du Cinéma ».*

abonnements

	FR.	ETR.
Théâtre, 1 an, 23 numéros	36	41
Edition luxe (1) *Supplément*	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma) ..	2,50	3
Reliures (Théâtre)	17	19
Reliures (Cinéma)	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

FRANCE : A l'**Avant-Scène**, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste.

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles. C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390 ; Cinéma, 260 ● **BRESIL** : R. F. Besnard, 91, avenue Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, rue Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : Théâtre, 1.930 ; Cinéma, 1.100 ● **CANADA** : R. Ferron, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C. : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ESPAGNE** : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour) ● **NORVEGE, SUEDE, DANEMARK** : Librairie Française, Brahegatan, 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45 ; Cinéma, 28 ● **ETATS-UNIS** : George Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6 ● **ITALIE** : Dott. Carlo Di Pralormo, via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700 ; Cinéma, 3.600 ● **LIBAN** : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27 ; Cinéma, 15 ● **PORTUGAL** : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150 ● **MEXIQUE** : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D. F. - Pesos : Théâtre, 103 ; Cinéma, 70 ● **SUISSE** : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève. C. C. P. 1.6390. Et chez les libraires - Francs suisses : Théâtre, 35 ; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS : Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

Saint-Blaise-des-Simples

FILM SUR LA CHAPELLE DECOREE PAR JEAN COCTEAU EN 1959

Scénario et Commentaire	JEAN-JACQUES KIHM (1)	**Musique**	DOMENICO CIMAROSA adaptée par Amable Massis et Fernand Oubradous
Commentaire dit par	FRANÇOIS PERIER		
Images	P. FATTORI et P. LEVENT	**Producteur**	LES FILMS SEPTENTRION
Montage	LILIANE FATTORI-SEREIN	**Film en couleurs**	430 METRES (35 m/m) — 16'
Réalisation	PHILIPPE JOULIA		

© J.-J. Kihm.

Saint-Blaise-des-Simples...

Une chapelle depuis des siècles dédiée à saint Blaise le guérisseur, et qu'un poète ressuscite.

Il suffisait d'associer la mémoire du saint aux images des plantes médicinales qui poussent autour de Milly-la-Forêt, dans la campagne.

A la fin du XI[e] siècle, la lèpre s'étant propagée dans la région, une léproserie vint à Milly prendre place, à une certaine distance de la ville, en bordure de l'ancienne voie romaine. Les malades pouvaient ainsi continuer de vivre, enfermés, loin des hommes sains auxquels ils ne devaient parler que « sous le vent », si le vent qui balayait la campagne, toutefois, parvenait à chasser les miasmes.

En ce temps-là, Milly était fort réputé pour la qualité de ses oignons et pour ses graines de chanvre. On prélevait une dîme de ces produits de la terre pour entretenir la léproserie et la chapelle Saint-Blaise.

Vers la fin du XVI[e] siècle, les bâtiments ne contenaient plus aucun malade. Cependant on n'avait pas cessé de célébrer la messe haute en la chapelle, le 3 février, jour de la fête du saint.

Un arrêté du conseil privé du roi réunit alors la léproserie à l'hôtel-dieu Saint-Nicolas de Milly.

Au XVIII[e] siècle, il ne restait des bâtiments que la chapelle vide, avec son bénitier sans eau bénite et ses murs sans prière.

Un jour, Jean Cocteau décida de réveiller cette endormie, comme il avait déjà réveillé Saint-Pierre de Villefranche.

Et, comme saint Blaise était guérisseur, et que Milly-la-Forêt cultive les plantes qui guérissent, il orna d'abord les murs d'images qui rappelleraient la science du saint patron...

Après la gentiane et la menthe qui entouraient la porte et couronnaient le bénitier, voici l'aconit, sœur des renoncules, qui calme la douleur.

Les colchiques d'Apollinaire, appelés parfois narcisses d'automne.

Voici la renoncule, semblable au bouton d'or.

L'arnica, qui se nomme aussi tabac des Vosges et plantin des Alpes.

Le missel nous raconte que saint Blaise sauva un enfant qui se mourait à cause d'une arête de poisson plantée dans sa gorge : la guimauve témoigne de ce miracle.

La valériane calme le cœur qui bat trop vite.

La belladone dilate les pupilles et rappelle cette science de voir qui est celle du poète.

De la jusquiame, que dire ? C'est la sœur du pavot de Chine. Elle endort.

D'après la légende, des chasseurs auraient trouvé saint Blaise dans une grotte, vivant familièrement avec les bêtes sauvages. Celles-ci attendaient qu'il eût achevé ses prières pour lui demander de les guérir et de les bénir.

Deux anges gardent l'autel.

On raconte encore qu'un loup ayant volé le porc d'une pauvre femme, saint Blaise força l'animal à restituer sa proie. Plus tard, quand il fut mis en prison à cause de sa foi, l'évêque de Sébaste reçut la visite de cette femme reconnaissante qui lui apportait les pieds et les oreilles de la bête.

En certains pays, saint Blaise est le patron des cardeurs de laine, parce qu'il fut martyrisé avec des cardes... Ailleurs, il est le patron des sonneurs de cor, des joueurs d'instruments à vent et des veilleurs de nuit.

Nous voici maintenant au-dessus de la sainte table. Dans un blason triangulaire sont inscrites toutes les lèpres des hommes. Toutes les lèpres des âmes qui haïssent l'innocence. Un seul visage en porte les marques et souffre pour elles.

L'auréole, autour de la main du Christ, le désigne comme guérisseur.

C'est par la puissance de cette main trouée que saint Blaise put, comme saint Pierre, marcher sur les eaux d'un lac où des femmes chrétiennes avaient noyé les idoles, et où lui-même devait périr pour leur avoir prêté son assistance. Tous les infidèles qui tentèrent de la suivre périrent noyés, tandis qu'à son retour sur la berge, le saint évêque était condamné à la décollation.

En ce temps-là, il y eut un grand tremblement de terre, car un ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre du sépulcre où Jésus avait été enseveli. Et Jésus sortit vivant du sépulcre taillé dans le roc. (*Photo ci-contre de Claude Vallet.*)

Les gardes, que Pilate avait délégués pour surveiller le sépulcre, tremblèrent de crainte... L'un d'eux se détournait pour ne pas voir. L'autre ouvre la bouche et il n'en sort aucun cri... Le troisième fait semblant de dormir et de n'avoir rien vu.

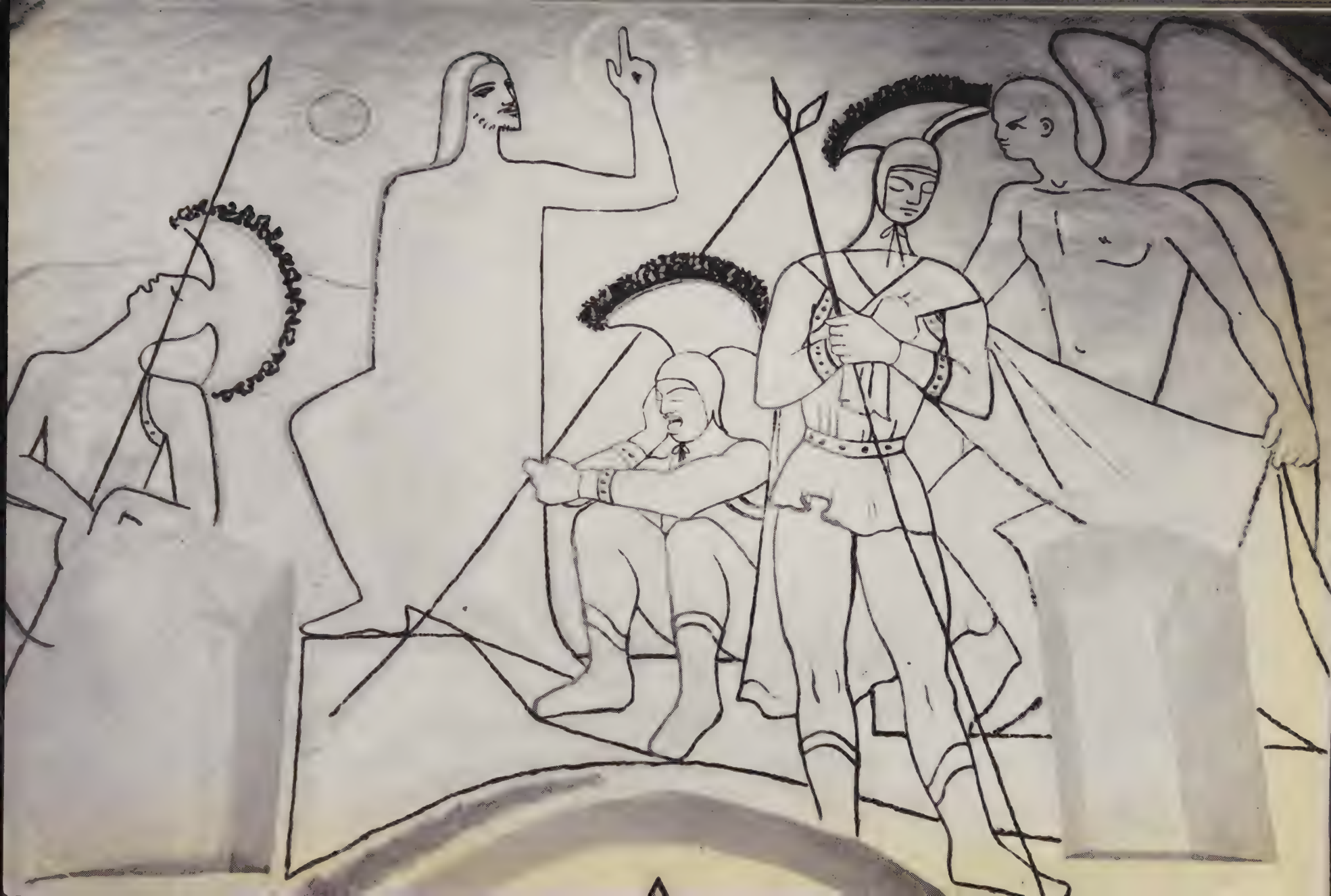
Et, pendant ce temps-là, Jésus élevait la main pour bénir ces hommes.

Et l'ange du ciel continuait de regarder le miracle, en attendant que viennent les saintes femmes et qu'il leur dise : « Ne craignez rien. Vous cherchez Jésus qui a été crucifié ? Il est ressuscité d'entre les morts. »

Jean Cocteau a voulu offrir le décor de cette humble chapelle à ce Milly-la-Forêt où il demeure.

Sous le bénitier, craignant quelque méprise, et qu'on puisse le prendre pour un spécialiste de l'art religieux, il charge un chat de garder la porte, un chat médiéval, tenté par l'ange comme par un oiseau.

(1) Jean-Jacques Kihm est l'auteur du « Cocteau » de la Bibliothèque Idéale (Ed. Gallimard).



PLEINS FEUX SUR L'ASSASSIN.

Film de Georges Franju. Scénario: Boileau et Narcejac. Un Georges Franju du meilleur cru, astucieux, satirique... et oniriquement subtil. Ni film d'épouvante, ni film policier classique, cette œuvre impose son originalité qui mérite une large audience

VIVE HENRI IV... VIVE L'AMOUR.

Film de Claude Autant-Lara. Scénario : Jean Aurenche et Henri Jeanson. Dialogue : Henri Jeanson. *Sur notre photo:* Simone Renant (*M^me^ de la Trémoille*) et Pierre Brasseur (*Connétable de Montmorency*).

Autant-Lara, aidé par Henri Jeanson (et le faux puritain Jean Aurenche) s'y donne à cœur joie et, à propos de « la poule au pot tous les dimanches », ne songe certainement pas à la gallinacée. A chacun, selon son panache !..

Ci-dessus :

LES TROIS HÉROS : Christian de Tilière (*dans le rôle de Jean Lerat de ...*), Ricet-Barrier (*Joseph*), Jacques Balutin (*Caporal Bourrache*).

TIRE AU FLANC

Film de Claude de Givray - coréalisation de François Truffaut d'après la pièce de Mouezy-Eon et Sylvane.

« Auguste fit venir ses amis et leur demanda s'il avait bien joué jusqu'au bout la farce de la vie. »

SUETONE.

... même ses détracteurs répondront oui.

Ci-contre :

LE PARCOURS DU COMBATTANT : Christian de Tilière et Annette Augay (*la fille du colonel*).

LE JAGUAR, SEIGNEUR DE L'AMAZONE.

Film de James Algar. *Sur notre photo:* Jaguar jaune et jaguar noir.

Une nouvelle production Walt Disney bien léchée, bien précise (et quelquefois roublarde) sur l'un des seigneurs et maîtres de la jungle d'Amazonie : le jaguar. Document passionnant malgré l'habituelle banalité du commentaire.

LES MISFITS.

Film de John Huston. Scénario, adapt. dial. de Arthur Miller. Interp. Clark Gable (*sur notre photo*), Marylin Monroë, Montgomery Clift.

Le dernier film de Clark Gable, un de ses meilleurs rôles. Un film beaucoup plus d'Arthur Miller... que de John Huston qui, juste à la fin, se réveille pour magnifier les dernières séquences.

UN BRIN D'ESCROQUERIE.
(*A touch of Larceny.*)

Film de Guy Hamilton. D'après le roman « *The Megstone Plot* », d'André Garve.

Comédie cinématographique anglaise retrouvant parfois la veine d'il y a quinze ans (*Noblesse oblige*, *De l'or en barre*), grâce surtout à l'original stratagème du sujet et à l'interprétation excellente de James Mason et Georges Sanders.

Ci-contre :

EXODUS.
Film d'Otto Preminger.

Une belle fresque, composée avec autant d'amour que de soin. Une œuvre sensible, aussi magistralement traitée que l'était le livre dont Otto Preminger s'est inspiré. Du grandiose, certes !... mais bien calculé.

EX-L-16A

Dans nos prochains numéros :

LA PROIE POUR L'OMBRE
A. Astruc - C. Brulé

LES MISTONS
F. Truffaut

LA VÉRITÉ
H.-G. Clouzot

L'ENCLOS
A. Gatti - P. Joffroy

MODERATO CANTABILE
P. Brook - M. Duras

ON VOUS PARLE
J. Cayrol - Cl. Durand

HISTOIRE D'EAU
J.-L. Godard - F. Truffaut

VOIR PAGE 46 LE SOMMAIRE DES NUMEROS DEJA PARUS

« LA PROIE POUR L'OMBRE », PROCHAIN FILM D'ALEXANDRE ASTRUC, DONT NOUS PUBLIERONS LE TEXTE INTÉGRAL DANS NOTRE NUMÉRO DU 15 MAI

L'AVANT-SCENE DU THEATRE :

15 *avril* (numéro réservé aux abonnés) :

« Gorgonio »
Tullio Pinelli - Cl. Santelli

1er *mai* :

« Cher Menteur »
Jérôme Kilty - Jean Cocteau

l'Avant-Scène du Cinéma

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 — C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 53
PRIX DU NUMERO : 2,50 N F — ETRANGER : 3 N F